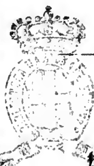


MOSAÏQUE.

PAR

Prosper Mérimée,

AUTEUR DU THÉATRE DE CLARA GAZUL.



Bruxelles.

J. P. MELINE, LIBRAIRE-ÉDITEUR.

1833

٩٠

MOSAÏQUE.

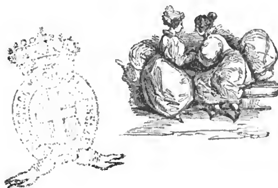
IMPRIMERIE D'A. WAHLEN.

MOSAÏQUE.

PAR

Prosper Mérimée,

AUTEUR DU THÉATRE DE CLARA GAZUL.



Bruxelles.

J. P. MELINE, LIBRAIRE-ÉDITEUR.

1833.



MATEO FALCONE.

MATEO FALCONE.

En sortant de Porto-Vecchio, et se dirigeant vers l'intérieur de l'île, on voit le terrain s'élever assez rapidement, et après trois heures de marche par des sentiers tortueux, obstrués par de gros quartiers de rocs, et quelquefois coupés par des ravins, on se trouve sur le bord d'un *mâquis* très-étendu : c'est la patrie des bergers corses, et de quiconque s'est brouillé avec la justice. Il faut savoir que le laboureur corse, pour s'épargner la peine de fumer son champ, met le feu à une certaine étendue de bois : tant pis si la flamme se répand plus loin

que besoin n'est; arrive que pourra, on est sûr d'avoir une bonne récolte en semant sur cette terre fertilisée par les cendres des arbres qu'elle portait. Les épis enlevés, car on laisse la paille, qui donnerait de la peine à recueillir, les racines qui sont restées en terre sans se consumer poussent au printemps suivant des cepées très-épaisses qui, en peu d'années, parviennent à une hauteur de sept ou huit pieds. C'est cette manière de taillis fourré que l'on nomme *mâquis*. Différentes espèces d'arbres et d'arbrisseaux le composent, mêlés et confondus comme il plait à Dieu. Ce n'est que la hache à la main que l'homme s'y ouvrirait un passage, et l'on voit des *mâquis* si épais et si touffus que les moufflons eux-mêmes ne peuvent y pénétrer.

Si vous avez tué un homme, allez dans le mâquis de Porto-Vecchio, et vous y vivrez en sûreté, avec un bon fusil, de la poudre et des balles; n'oubliez pas un manteau brun garni d'un capuchon (1), qui sert de couverture et de matelas. Les bergers vous vendront du lait et du fromage, et vous n'aurez rien à craindre de la justice ou des parens du mort, si ce n'est quand il vous faudra descendre à la ville pour y renouveler vos munitions.

(1) *Ruppa.*

Mateo Falcone, quand j'étais en Corse en 18 —, avait sa maison à une demi-lieue de ce mâquis. C'était un homme assez riche pour le pays; vivant noblement, c'est-à-dire sans rien faire, du produit de ses troupeaux que des bergers, espèce de nomades, menaient paître çà et là sur les montagnes. Lorsque je le vis, deux années après l'événement que je vais raconter, il me parut âgé de cinquante ans tout au plus. Figurez-vous un homme petit mais robuste, avec des cheveux crépus, noirs comme le jais, un nez aquilin, les lèvres minces, les yeux grands et vifs, et un teint couleur de revers de bottes. Son habileté au tir du fusil passait pour extraordinaire, même dans son pays, où il y a tant de bons tireurs. Par exemple, Mateo n'aurait jamais tiré sur un moufflon avec des chevrotines, mais à cent vingt pas il l'abattait d'une balle dans la tête ou dans l'épaule, à son choix. La nuit, il se servait de ses armes aussi facilement que le jour, et l'on m'a cité de lui ce trait d'adresse, qui paraîtra peut-être incroyable à qui n'a pas voyagé en Corse. A quatre-vingts pas on plaçait une chandelle allumée derrière un transparent de papier, large comme une assiette. Il mettait en joue, puis on éteignait la chandelle, et au bout d'une minute,

dans l'obscurité la plus complète, il tirait et perçait le transparent trois fois sur quatre.

Avec un mérite aussi transcendant, Mateo Falcone s'était attiré une grande réputation. On le disait aussi bon ami que dangereux ennemi: d'ailleurs serviable et faisant l'aumône, il vivait en paix avec tout le monde dans le district de Porto-Vecchio. Mais on contait de lui qu'à Corte, où il avait pris femme, il s'était débarrassé fort vigoureusement d'un rival qui passait pour aussi redoutable en guerre qu'en amour : du moins on attribuait à Mateo certain coup de fusil qui surprit ce rival comme il était à se raser devant un petit miroir pendu à sa fenêtre. L'affaire assoupie, Mateo se maria. Sa femme Giuseppa lui avait donné d'abord trois filles (dont il enrageait), et enfin un fils, qu'il nomma Fortunato : c'était l'espoir de sa famille, l'héritier du nom. Les filles étaient bien mariées : leur père pouvait compter au besoin sur les poignards et les escopettes de ses gendres. Le fils n'avait que dix ans, mais il annonçait déjà d'heureuses dispositions.

Un certain jour d'automne, Mateo sortit de bonne heure avec sa femme, pour aller visiter un de ses troupeaux dans une clairière du mâquis. Le petit Fortunato voulait l'accompagner,

mais la clairière était trop loin ; d'ailleurs il fallait bien que quelqu'un restât pour garder la maison ; le père refusa donc : on verra s'il n'eut pas lieu de s'en repentir.

Il était absent depuis plusieurs heures, et le petit Fortunato était tranquillement étendu au soleil, regardant les montagnes bleues, et pensant que le dimanche prochain il irait dîner à la ville, chez son oncle le caporale (1), quand il fut soudainement interrompu dans ses méditations par l'explosion d'une arme à feu. Il se leva et se tourna du côté de la plaine d'où partait ce bruit. D'autres coups de fusil succédèrent, tirés à intervalles inégaux, et toujours de plus en plus rapprochés ; enfin, dans le sentier qui menait de la plaine à la maison de Mateo, parut un homme, coiffé d'un bonnet pointu comme en portent les montagnards, barbu, couvert de haillons, et se traînant avec peine en s'appuyant sur son fusil. Il venait de recevoir un coup de feu dans la cuisse.

Cet homme était un proscrit, qui, étant parti

(1) On appelle ainsi un homme qui, par ses propriétés, ses alliances ou sa clientelle, exerce une influence et une sorte de magistrature effective sur une *pieva* ou un canton. Les Corses se divisent, par une ancienne habitude, en cinq castes, savoir : les *gentilshommes* (dont

de nuit pour aller acheter de la poudre à la ville, était tombé en route dans une embuscade de voltigeurs corses (1). Après une vigoureuse défense, il était parvenu à faire sa retraite, vivement poursuivi et tiraillant de rocher en rocher. Mais il avait peu d'avance sur les soldats, et sa blessure le mettait hors d'état de gagner le mâquis avant d'être rejoint.

Il s'approcha de Fortunato, et lui dit :

— Tu es le fils de Mateo Falcone ?

— Oui.

— Moi je suis Gianetto Sanpiero. Je suis poursuivi par les collets jaunes (2). Cache-moi, car je ne puis aller plus loin.

— Et que dira mon père, si je te cache sans sa permission ?

— Il dira que tu as bien fait.

— Qui sait ?

— Cache-moi vite. Ils viennent.

— Attends que mon père soit revenu.

les uns sont *magnifiques*, les autres *signori*), les *caporali*, les *citoyens*, les *plébéiens* et les *étrangers*.

(1) C'est un corps levé depuis peu d'années par le gouvernement, et qui sert concurremment avec la gendarmerie au maintien de la police.

(2) L'uniforme des voltigeurs est un habit brun avec un collet jaune.

— Que j'attende! malédiction! Ils seront ici dans cinq minutes. Allons! cache-moi, ou je te tue.

Fortunato lui répondit avec le plus grand sang-froid :

— Ton fusil est déchargé, et il n'y a plus de cartouches dans ta giberne.

— J'ai mon stylet.

— Mais courras-tu aussi vite que moi? — Il fit un saut, et se mit hors d'atteinte.

— Tu n'es pas le fils de Mateo Falcone! Me laisseras-tu donc arrêter devant ta maison!

L'enfant parut touché.

— Que me donneras-tu si je te cache! dit-il en se rapprochant.

Le proscrit fouilla dans une poche de cuir qui pendait à sa ceinture, et il en tira une pièce de cinq francs, qu'il avait réservée sans doute pour acheter de la poudre. Fortunato sourit à la vue de la pièce d'argent, il s'en saisit, et dit à Gianetto : Ne crains rien.

Aussitôt, il fit un grand trou dans un tas de foin placé auprès de la maison. Gianetto s'y blottit, et l'enfant le recouvrit de manière à lui laisser un peu d'air pour respirer, sans qu'il fût possible cependant de soupçonner que ce foin cachât un homme. Il s'avisa, de plus, d'une fi-

nesse de sauvage assez ingénieuse. Il alla prendre une chatte et ses petits, et les établit sur le tas de foin, pour faire croire qu'il n'avait pas été remué depuis peu. Ensuite remarquant des traces de sang sur le sentier près de la maison, il les couvrit de poussière avec soin, et cela fait, il se recoucha au soleil avec la plus grande tranquillité.

Quelques minutes après, six hommes en uniforme brun à collets jaunes, et commandés par un adjudant, étaient devant la porte de Mateo. Cet adjudant était quelque peu parent de Falcone. (On sait qu'en Corse, on suit les degrés de parenté beaucoup plus loin qu'ailleurs.) Il se nommait Tiodoro Gamba : c'était un homme actif, fort redouté des proscrits dont il avait déjà traqué plusieurs.

—Bonjour, petit cousin, dit-il à Fortunato en l'abordant, comme te voilà grandi ! — As-tu vu passer un homme tout à l'heure ?

—Oh ! je ne suis pas encore si grand que vous, mon cousin, répondit l'enfant d'un air niais.

— Cela viendra. Mais n'as-tu pas vu passer un homme, dis-moi ?

— Si j'ai vu passer un homme ?

— Oui, un homme avec un bonnet pointu de

peau de chèvre, et une veste brodée de rouge et de jaune ?

— Un homme avec un bonnet pointu, et une veste brodée de rouge et de jaune ?

— Oui, réponds vite, et ne répète pas mes questions.

— Ce matin, monsieur le curé est passé devant notre porte, sur son cheval Piero. Il m'a demandé comment papa se portait, et je lui ai répondu.....

— Ah! petit drôle, tu fais le malin! Dis-moi vite par où est passé Gianetto, car c'est lui que nous cherchons; et, j'en suis certain, il a pris par ce sentier.

— Qui sait ?

— Qui sait ? C'est moi qui sais que tu l'as vu.

— Est-ce qu'on voit les passans quand on dort ?

— Tu ne dormais pas, vaurien ; les coups de fusil t'ont réveillé.

— Vous croyez donc, mon cousin, que vos fusils font tant de bruit. L'escopette de mon père en fait bien davantage.

— Que le diable te confonde! maudit garnement! Je suis bien sûr que tu as vu le Gianetto. Peut-être même l'as-tu caché. Allons, camarades, entrez dans cette maison, et voyez si notre

homme n'y est pas. Il n'allait plus que d'une patte, et il a trop de bon sens, le coquin, pour avoir cherché à gagner le mâquis en clopinant. D'ailleurs les traces de sang s'arrêtent ici.

— Et que dira papa ? demanda Fortunato en ricanant ; que dira-t-il s'il sait qu'on est entré dans sa maison pendant qu'il était sorti ?

— Vaurien ! dit l'adjudant Gamba, en le prenant par l'oreille, sais-tu qu'il ne tient qu'à moi de te faire changer de note ? Peut-être qu'en te donnant une vingtaine de coups de plat de sabre, tu parleras enfin ?

Et Fortunato ricanait toujours.

— Mon père est Mateo Falcone ! dit-il avec emphase.

— Sais-tu bien, petit drôle, que je puis t'emmener à Corte ou à Bastia. Je te ferai coucher dans un cachot, sur la paille, les fers aux pieds, et je te ferai guillotiner, si tu ne dis où est Gianetto Sanpiero.

L'enfant éclata de rire à cette ridicule menace. Il répéta ! — Mon père est Mateo Falcone !

— Adjudant, dit tout bas un des voltigeurs, ne nous brouillons pas avec Mateo.

Gamba paraissait évidemment embarrassé. Il causait à voix basse avec ses soldats qui avaient

déjà visité toute la maison. Ce n'était pas une opération fort longue, car la cabane d'un Corse ne consiste qu'en une seule pièce carrée. L'ameublement se compose d'une table qui sert de lit, de bancs, de coffres et d'ustensiles de chasse ou de ménage. Cependant le petit Fortunato caressait sa chatte, et semblait jouir malignement de la confusion des voltigeurs et de son cousin.

Un soldat s'approcha du tas de foin. Il vit la chatte, et donna un coup de baïonnette dans le foin avec négligence, et haussant les épaules comme s'il sentait que sa précaution était ridicule. Rien ne remua; et le visage de l'enfant ne trahit pas la plus légère émotion.

L'adjudant et sa troupe se donnaient au diable; déjà ils regardaient sérieusement du côte de la plaine, comme disposés à s'en retourner par où ils étaient venus, quand leur chef, convaincu que les menaces ne produiraient aucune impression sur le fils de Falcone, voulut faire un dernier effort et tenter le pouvoir des caresses et des présens.

— Petit cousin, dit-il, tu me parais un gaillard bien éveillé ! Tu iras loin. Mais tu joues un vilain jeu avec moi; et si je ne craignais de faire de la peine à mon cousin Mateo, le

diable m'emporte si je ne t'emmenais pas avec moi.

— Bah !

— Mais quand mon cousin sera revenu, je lui conterai l'affaire, et pour ta peine d'avoir menti, il te donnera le fouet jusqu'au sang.

— Savoir ?

— Tu verras..... mais, tiens.... sois brave garçon, et je te donnerai quelque chose.

— Moi, mon cousin, je vous donnerai un avis, c'est que si vous tardez davantage, le Gianetto sera dans le mâquis ; et alors il faudra plus d'un luron comme vous pour aller l'y chercher.

L'adjudant tira de sa poche une montre d'argent qui valait bien six écus ; et remarquant que les yeux du petit Fortunato étincelaient en la regardant, il lui dit en tenant la montre suspendue au bout de sa chaîne d'acier :

— Fripon ! tu voudrais bien avoir une montre comme celle-là suspendue à ton col, et tu te promènerais dans les rues de Porto-Vecchio, fier comme un paon ; et les gens te demanderaient : Quelle heure est-il ? et tu leur dirais : Regardez à ma montre.

— Quand je serai grand, mon oncle le caporale me donnera une montre.

— Oui ; mais le fils de ton oncle en a déjà une... pas aussi belle que celle-ci, à la vérité... Cependant il est plus jeune que toi.

L'enfant soupira.

— Hé bien, la veux-tu cette montre, petit cousin ?

Fortunato, lorgnant la montre du coin de l'œil, ressemblait à un chat à qui l'on présente un poulet tout entier. Comme il sent qu'on se moque de lui, il n'ose y porter la griffe, et de temps en temps il détourne les yeux, pour ne pas s'exposer à succomber à la tentation ; mais il se lèche les babines à tout moment, et il a l'air de dire à son maître : « Que votre plaisanterie est cruelle ! »

Cependant l'adjudant Gamba semblait de bonne foi en présentant sa montre. Fortunato n'avança pas la main ; mais il lui dit avec un sourire amer : « Pourquoi vous moquez-vous de moi (1) ? »

— Par Dieu je ne me moque pas. Dis-moi seulement où est Gianetto, et cette montre est à toi.

Fortunato laissa échapper un sourire d'incrédulité ; et fixant ses yeux noirs sur ceux de l'ad-

(1) *Perchè me c....?*

judant, il s'efforçait d'y lire la foi qu'il devait avoir en ses paroles.

— Que je perde mon épaulette! s'écria l'adjudant, si je ne te donne pas la montre à cette condition! Les camarades sont témoins ; et je ne puis m'en dédire.

En parlant ainsi, il approchait toujours la montre, tant, qu'elle touchait presque la joue pâle de l'enfant. Celui-ci montrait bien sur sa figure le combat que se livraient en son ame la convoitise et le respect dû à l'hospitalité. Sa poitrine nue se soulevait avec force ; et il semblait près d'étouffer. Cependant la montre oscillait, tournait, et quelquefois lui heurtait le bout du nez. Enfin, peu à peu sa main droite s'éleva vers la montre : le bout de ses doigts la toucha ; et elle pesait tout entière dans sa main sans que l'adjudant lâchât pourtant le bout de la chaîne... Le cadran était azuré.... la boîte nouvellement fourbie.. au soleil elle paraissait toute de feu.... La tentation était trop forte.

Fortunato éleva aussi sa main gauche, et indiqua du pouce, par-dessus son épaule, le tas de foin auquel il était adossé. L'adjudant le comprit aussitôt. Il abandonna l'extrémité de la chaîne ; Fortunato se sentit seul possesseur de la montre. Il se leva avec l'agilité d'un daim,

et s'éloigna de dix pas du tas de foin, que les voltigeurs se mirent aussitôt à culbuter.

On ne tarda pas à voir le foin s'agiter; et un homme sanglant, le poignard à la main, en sortit : mais comme il essayait de se lever en pieds, sa blessure refroidie ne lui permit plus de se tenir debout. Il tomba. L'adjudant se jeta sur lui, et lui arracha son stylet. Aussitôt on le garotta fortement, malgré sa résistance.

Gianetto, couché par terre, et lié comme un fagot, tourna la tête vers Fortunato, qui s'était rapproché. Fils de.....! lui dit-il avec plus de mépris que de colère. L'enfant lui jeta la pièce d'argent qu'il en avait reçue, sentant qu'il avait cessé de la mériter; mais le proscrit n'eut pas l'air de faire attention à ce mouvement. Il dit avec beaucoup de sang-froid à l'adjudant : Mon cher Gamba, je ne puis marcher; vous allez être obligé de me porter à la ville.

— Tu courais tout à l'heure plus vite qu'un chevreuil, repartit le cruel vainqueur; mais sois tranquille : je suis si content de te tenir, que je te porterais une lieue sur mon dos sans être fatigué. Au reste, mon camarade, nous allons te faire une litière avec des branches et ta capote; et à la ferme de Crespoli, nous trouverons des chevaux.

— Bien, dit le prisonnier ; vous mettrez aussi un peu de paille sur votre litière, pour que je sois plus commodément.

Pendant que les voltigeurs s'occupaient, les uns à faire une espèce de brancard avec des branches de châtaigniers, les autres à panser la blessure de Gianetto, Mateo Falcone et sa femme parurent tout d'un coup au détour du sentier qui conduisait au mâquis. La femme s'avançait courbée péniblement sous le poids d'un énorme sac de châtaignes, tandis que son mari se prélassait, ne portant qu'un fusil à la main et un autre en bandoulière ; car il est indigne d'un homme de porter d'autre fardeau que ses armes.

A la vue des soldats, la première pensée de Mateo fut qu'ils venaient pour l'arrêter. Mais pourquoi cette idée ? Mateo avait-il donc quelques démêlés avec la justice ? Non. Il jouissait d'une bonne réputation. C'était, comme on dit, *un particulier bien famé ;* mais il était Corse et montagnard, et il n'y a point de Corse montagnard qui, en scrutant bien sa mémoire, n'y trouve quelque peccadille, telle que coups de fusil, coups de stylet et autres bagatelles. Mateo, plus qu'un autre, avait la conscience nette ; car depuis plus de dix ans il n'avait dirigé son fusil contre un homme : mais toutefois il était

prudent; et il se mit en posture de faire une belle défense, s'il en était besoin.

— Femme, dit-il à Giuseppa, mets bas ton sac, et tiens-toi prête. Elle obéit sur-le-champ. Il lui donna le fusil qu'il avait en bandoulière, et qui aurait pu le gêner. Il arma celui qu'il avait à la main, et il s'avança lentement vers sa maison, longeant les arbres qui bordaient le chemin, et prêt, à la moindre démonstration hostile, à se jeter derrière le plus gros tronc, d'où il aurait pu faire feu à couvert. Sa femme marchait sur ses talons, tenant son fusil de rechange et sa giberne. L'emploi d'une bonne ménagère, en cas de combat, est de charger les armes de son mari.

D'un autre côté, l'adjudant était fort en peine, en voyant Mateo s'avancer ainsi, à pas comptés, le fusil en avant, et le doigt sur la détente. Si par hasard, pensa-t-il, Mateo se trouvait parent de Gianetto, ou s'il était son ami, et s'il voulait le défendre, les bourres de ses deux fusils arriveraient à deux d'entre nous, aussi sûr qu'une lettre à la poste, et s'il me visait nonobstant la parenté !...

Dans cette perplexité, il prit un parti fort courageux, ce fut de s'avancer seul vers Mateo, pour lui conter l'affaire, en l'abordant comme

une vieille connaissance; mais le court intervalle qui le séparait de Mateo lui parut terriblement long.

— Holà! eh! mon vieux camarade, criait-il, comment cela va-t-il, mon brave? C'est moi, je suis Gamba, ton cousin.

Mateo, sans répondre un mot, s'était arrêté, et à mesure que l'autre parlait, il relevait doucement le canon de son fusil, de sorte qu'il était dirigé vers le ciel au moment où l'adjudant le joignit.

— Bonjour frère (1), dit l'adjudant en lui tendant la main. Il y a bien long-temps que je ne t'ai vu.

— Bonjour, frère.

— J'étais venu pour te dire bonjour en passant, et à ma cousine Pepa. Nous avons fait une longue traite aujourd'hui, mais il ne faut pas plaindre notre fatigue, car nous avons fait une fameuse prise. Nous venons d'empoigner Gianetto Sanpiero.

— Dieu soit loué! s'écria Giuseppa. Il nous a volé une chèvre laitière la semaine passée.

Ces mots réjouirent Gamba.

— Pauvre diable! dit Mateo, il avait faim.

(1) *Buon giorno, fratello*, salut ordinaire des Corses.

— Le drôle s'est défendu comme un lion, poursuivit l'adjudant un peu mortifié; il m'a tué un de mes voltigeurs, et non content de cela, il a cassé le bras au caporal Chardon; mais il n'y a pas grand mal, ce n'était qu'un Français... Ensuite il s'était si bien caché que le diable ne l'aurait pu découvrir. Sans mon petit cousin Fortunato, je ne l'aurais jamais pu trouver.

— Fortunato! s'écria Mateo.

— Fortunato! répéta Guiseppa.

— Oui, le Gianetto s'était caché sous ce tas de foin là-bas : mais mon petit cousin m'a montré la malice. Aussi je le dirai à son oncle le caporale, afin qu'il lui envoie un beau cadeau pour sa peine. Et son nom et le tien seront dans le rapport que j'enverrai à M. l'avocat-général.

— Malédiction! dit tout bas Mateo.

Ils avaient rejoint le détachement. Gianetto était déjà couché sur la litière et prêt à partir. Quand il vit Mateo en la compagnie de Gamba, il sourit d'un sourire étrange; puis se tournant vers la porte de la maison, il cracha sur le seuil en disant : « Maison d'un traître! »

Il n'y avait qu'un homme décidé à mourir qui eût osé prononcer le mot de traître en l'appliquant à Falcone. Un bon coup de stylet, qui

n'aurait pas eu besoin d'être répété, aurait immédiatement payé l'insulte. Cependant Mateo ne fit pas d'autre geste que celui de porter sa main à son front comme un homme accablé.

Fortunato était entré dans la maison en voyant arriver son père. Il reparut bientôt avec une jatte de lait, qu'il présenta les yeux baissés à Gianetto. — « Loin de moi ! » lui cria le proscrit, d'une voix foudroyante, puis se tournant vers un des voltigeurs : « Camarade, donne-moi à boire, » dit-il. Le soldat remit sa gourde entre ses mains, et le bandit but l'eau que lui donnait un homme avec lequel il venait d'échanger des coups de fusil. Ensuite il demanda qu'on lui attachât les mains de manière qu'il les eût croisées sur sa poitrine, au lieu de les avoir liées derrière le dos. « J'aime, disait-il, à être couché à mon aise. » On s'empressa de le satisfaire, puis l'adjudant donna le signal du départ, dit adieu à Mateo qui ne lui répondit pas, et descendit au pas accéléré vers la plaine.

Il se passa près de dix minutes avant que Mateo ouvrît la bouche. L'enfant regardait d'un œil inquiet, tantôt sa mère et tantôt son père, qui, s'appuyant sur son fusil, le considérait avec une expression de colère concentrée.

— Tu commences bien ! dit enfin Mateo d'une

voix calme, mais effrayante pour qui connaissait l'homme.

— Mon père! s'écria l'enfant en s'avançant les larmes aux yeux comme pour se jeter à ses genoux; mais Mateo lui cria: arrière de moi! et l'enfant s'arrêta et sanglota immobile à quelques pas de son père.

Giuseppa s'approcha. Elle venait d'apercevoir la chaîne de la montre dont un bout sortait de la chemise de Fortunato.

— Qui t'a donné cette montre? demanda-t-elle d'un ton sévère.

— Mon cousin l'adjudant.

Falcone saisit la montre, et la jetant avec force contre une pierre, il la mit en mille pièces.

— Femme, dit-il, cet enfant est-il de moi?

Les joues brunes de Giuseppa devinrent d'un rouge de brique:

— Que dis-tu, Mateo? et sais-tu bien à qui tu parles?

— Eh bien! cet enfant est le premier de sa race qui ait fait une trahison.

Les sanglots et les hoquets de Fortunato redoublèrent, et Falcone tenait ses yeux de lynx toujours attachés sur lui. Enfin, il frappa la terre de la crosse de son fusil, puis le rejeta sur son épaule et reprit le chemin du mâquis,

en criant à Fortunato de le suivre. L'enfant obéit.

Giuseppa courut après Mateo, et lui saisit le bras : C'est ton fils, lui dit-elle d'une voix tremblante, en attachant ses yeux noirs sur ceux de son mari, comme pour lire ce qui se passait dans son ame.

— Laisse-moi, répondit Mateo ; je suis son père.

Giuseppa embrassa son fils, et rentra en pleurant dans sa cabane : elle se jeta à genoux devant une image de la Vierge et pria avec ferveur. Cependant Falcone marcha quelque deux cents pas dans le sentier, et ne s'arrêta que dans un petit ravin où il descendit. Il sonda la terre avec la crosse de son fusil, et la trouva molle et facile à creuser. L'endroit lui parut convenable pour son dessein.

— Fortunato, va auprès de cette grosse pierre.

L'enfant fit ce qu'il lui commandait, puis il s'agenouilla.

— Dis tes prières.

— Mon père, mon père, ne me tuez pas.

— Dis tes prières, répéta Mateo d'une voix terrible.

L'enfant, tout en balbutiant et en sanglo-

tant, récita le *Pater* et le *Credo*. Le père d'une voix forte répondait *Amen!* à la fin de chaque prière.

— Sont-ce là toutes les prières que tu sais?

— Mon père, je sais encore l'*Ave Maria*, et la litanie que ma tante m'a apprise.

— Elle est bien longue; n'importe.

L'enfant acheva la litanie d'une voix éteinte.

— As-tu fini?

— Oh! mon père, grâce! pardonnez-moi: Je ne le ferai plus! Je prierai tant mon cousin le caporale, qu'on fera grâce au Gianetto!

Il parlait encore; Mateo avait armé son fusil et le couchait en joue, en lui disant: Que Dieu te pardonne! L'enfant fit un effort désespéré pour se relever et embrasser les genoux de son père, mais il n'en eut pas le temps. Mateo fit feu, et Fortunato tomba raide mort.

Sans jeter un coup-d'œil sur le cadavre, Mateo reprit le chemin de sa maison pour aller chercher une bêche, afin d'enterrer son fils. Il avait fait à peine quelques pas, qu'il rencontra Giuseppa, qui accourait alarmée du coup de feu.

— Qu'as-tu fait? s'écria-t-elle.

— Justice.

— Où est-il?

— Dans le ravin. Je vais l'enterrer. Il est mort en chrétien. Je lui ferai chanter une messe. — Que l'on dise à mon gendre Tiodoro Bianchi qu'il vienne demeurer avec nous.

VISION DE CHARLES XI.

VISION DE CHARLES XI.

There are more things in heav'n and earth, Horatio,
Than are dreamt of in your philosophy.

SCHAKSPEARE, *Hamlet.*

On se moque des visions et des apparitions surnaturelles; quelques-unes cependant sont si bien attestées, que, si l'on refusait d'y croire, on serait obligé, pour être conséquent, de rejeter en masse toutes les preuves historiques. Un procès-verbal en bonne forme, revêtu des signatures de quatre témoins dignes de foi, voilà ce qui garantit l'authenticité du fait que je vais raconter. J'ajouterai que la prédiction contenue dans ce procès-verbal était connue et citée bien long-temps avant que des événe-

mens arrivés de nos jours aient paru l'accomplir.

Charles XI, père du fameux Charles XII, était l'un des monarques les plus despotiques, mais l'un des plus sages qu'ait eus la Suède. Il restreignit les priviléges monstrueux de la noblesse, abolit la puissance du sénat, et fit des lois de sa propre autorité ; en un mot, il changea la constitution du pays, qui était oligarchique avant lui, et força les États à lui confier l'autorité absolue. C'était d'ailleurs un homme éclairé, brave, fort attaché à la religion luthérienne, d'un caractère inflexible, froid ; positif, entièrement dépourvu d'imagination.

Il venait de perdre sa femme Ulrique Éléonore. Quoique sa dureté pour cette princesse eût, dit-on, hâté sa fin, il l'estimait, et parut plus touché de sa mort qu'on ne l'aurait attendu d'un cœur aussi sec que le sien. Depuis cet événement, il devint encore plus sombre et taciturne qu'auparavant, et se livra au travail avec une application qui prouvait un besoin impérieux d'écarter des idées pénibles.

A la fin d'une soirée d'automne, il était assis en robe de chambre et en pantoufles devant un grand feu allumé dans son cabinet, au palais de Stockholm. Il avait auprès de lui son chambellan, le comte Brahé, qu'il honorait de ses bon-

nes graces, et le médecin Baumgarten, qui, soit dit en passant, tranchait de l'esprit fort, et voulait que l'on doutât de tout, excepté de la médecine. Ce soir-là, il l'avait fait venir pour le consulter sur je ne sais quelle indisposition.

La soirée se prolongeait, et le roi, contre sa coutume, ne leur faisait pas sentir, en leur donnant le bonsoir, qu'il était temps de se retirer. La tête baissée et les yeux fixés sur les tisons, il gardait un profond silence, ennuyé de sa compagnie, mais craignant, sans savoir pourquoi, de rester seul. Le comte Brahé s'apercevait bien que sa présence n'était pas fort agréable, et déjà plusieurs fois il avait exprimé la crainte que Sa Majesté n'eût besoin de repos : un geste du roi l'avait retenu à sa place. A son tour, le médecin parla du tort que les veilles font à la santé ; mais Charles lui répondit entre ses dents : « Restez, je n'ai pas encore envie de dormir. »

Alors on essaya différens sujets de conversation, qui s'épuisaient tous à la seconde ou troisième phrase. Il paraissait évident que Sa Majesté était dans une de ses humeurs noires, et, en pareille circonstance, la position d'un courtisan est bien délicate. Le comte Brahé, soupçonnant que la tristesse du roi provenait de ses regrets pour la perte de son épouse, regarda quel-

que temps le portrait de la reine suspendu dans le cabinet, puis il s'écria avec un grand soupir: « Que ce portrait est ressemblant! Voilà bien cette expression à la fois si majestueuse et si douce!... »

— « Bah! » répondit brusquement le roi, qui croyait entendre un reproche toutes les fois qu'on prononçait devant lui le nom de la reine. — « Ce portrait est trop flatté! La reine était laide. » Puis, fâché intérieurement de sa dureté, il se leva et fit un tour dans la chambre pour cacher une émotion dont il rougissait. Il s'arrêta devant la fenêtre qui donnait sur la cour. La nuit était sombre, et la lune à son premier quartier.

Le palais où résident aujourd'hui les rois de Suède n'était pas encore achevé, et Charles XI, qui l'avait commencé, habitait alors l'ancien palais situé à la pointe du Ritterholm, qui regarde le lac Mœler. C'est un grand bâtiment en forme de fer à cheval. Le cabinet du roi était à l'une des extrémités, et à peu près en face se trouvait la grande salle où s'assemblaient les États, quand ils devaient recevoir quelque communication de la couronne.

Les fenêtres de cette salle semblaient en ce moment éclairées d'une vive lumière. Cela parut étrange au roi. Il supposa d'abord que cette lueur était produite par le flambeau de quelque

valet. Mais qu'allait-on faire à cette heure dans une salle qui depuis long-temps n'avait pas été ouverte? D'ailleurs la lumière était trop éclatante pour provenir d'un seul flambeau. On aurait pu l'attribuer à un incendie, mais on ne voyait point de fumée, les vitres n'étaient pas brisées, nul bruit ne se faisait entendre; tout annonçait plutôt une illumination d'apparat.

Charles regarda ces fenêtres quelque temps sans parler. Cependant le comte Brahé, étendant la main vers le cordon d'une sonnette, se disposait à sonner un page pour l'envoyer reconnaître la cause de cette singulière clarté; mais le roi l'arrêta. — « Je veux aller moi-même dans cette salle, » dit-il. En achevant ces mots, on le vit pâlir, et sa physionomie exprimait une espèce de terreur religieuse. Pourtant il sortit d'un pas ferme; le chambellan et le médecin le suivirent, tenant chacun une bougie allumée.

Le concierge qui avait la charge des clefs était déjà couché. Baumgarten alla le réveiller, et lui ordonna, de la part du roi, d'ouvrir sur-le-champ les portes de la salle des États. La surprise de cet homme fut grande à cet ordre inattendu; il s'habilla à la hâte et joignit le roi avec son trousseau de clefs. D'abord il ouvrit la porte d'une galerie qui servait d'antichambre ou de

dégagement à la salle des États. Le roi entra, mais quel fut son étonnement en voyant les murs entièrement tendus de noir !

— « Qui a donné l'ordre de faire tendre ainsi cette salle ? » demanda-t-il d'un ton colère. — « Sire, personne que je sache, » répondit le concierge tout troublé. « Et la dernière fois que j'ai fait balayer la galerie, elle était lambrissée de chêne comme elle l'a toujours été... Certainement ces tentures-là ne viennent pas du garde-meuble de Votre Majesté. » Et le roi, marchant d'un pas rapide, était déjà parvenu à plus des deux tiers de la galerie. Le comte et le concierge le suivaient de près; le médecin Baumgarten était un peu en arrière, partagé entre la crainte de rester seul et celle de s'exposer aux suites d'une aventure qui s'annonçait d'une façon assez étrange.

— « N'allez pas plus loin, Sire, » s'écria le concierge. « Sur mon ame, il y a de la sorcellerie là-dedans. A cette heure... et depuis la mort de la reine, votre gracieuse épouse.... on dit qu'elle se promène dans cette galerie.... Que Dieu nous protège ! »

— « Arrêtez, Sire, » s'écriait le comte de son côté. « N'entendez-vous pas ce bruit étrange, qui part de la salle des États ? Qui sait à quels dangers Votre Majesté s'expose ? »

— « Sire, » disait Baumgarten, dont une bouffée de vent venait d'éteindre la bougie, « permettez du moins que j'aille chercher une vingtaine de vos trabans. »

— « Entrons, » dit le roi d'une voix ferme, en s'arrêtant devant la porte de la grande salle; « et toi, concierge, ouvre vite cette porte. » Il la poussa du pied, et le bruit, répété par l'écho des voûtes, retentit dans la galerie comme un coup de canon.

Le concierge tremblait tellement, que sa clef battait la serrure sans qu'il pût parvenir à la faire entrer. — « Un vieux soldat qui tremble ! » dit Charles en haussant les épaules. « Allons, comte, ouvrez-nous cette porte. »

— « Sire, » répondit le comte en reculant d'un pas, que Votre Majesté me commande de marcher à la bouche d'un canon danois ou allemand, j'obéirai sans hésiter; mais c'est l'enfer que vous voulez que je défie. »

Le roi arracha la clef des mains du concierge. — « Je vois bien, » dit-il d'un ton de mépris, « que ceci me regarde seul; » et avant que sa suite eût pu l'en empêcher, il avait ouvert l'épaisse porte de chêne, et était entré dans la grande salle, en prononçant ces mots: « Avec l'aide de Dieu. » Ses trois acolytes, poussés par la curio-

sité, plus forte que la peur, et peut-être honteux d'abandonner leur roi, entrèrent avec lui.

La grande salle était éclairée par une infinité de flambeaux. Une tenture noire avait remplacé l'antique tapisserie à personnages. Le long des murailles, paraissaient disposés en ordre, comme à l'ordinaire, des drapeaux allemands, danois ou moscovites, trophées des soldats de Gustave-Adolphe. On distinguait, au milieu, des bannières suédoises, couvertes de crêpes funèbres.

Une assemblée immense couvrait les bancs. Les quatre ordres de l'État (1) siégeaient chacun à son rang. Tous étaient habillés de noir, et cette multitude de faces humaines, qui paraissaient lumineuses sur un fond sombre, éblouissaient tellement les yeux, que des quatre témoins de cette scène extraordinaire, aucun ne put trouver dans cette foule une figure connue. Ainsi un acteur vis-à-vis d'un public nombreux ne voit qu'une masse confuse, où ses yeux ne peuvent distinguer un seul individu.

Sur le trône élevé d'où le roi avait coutume de haranguer l'assemblée, ils virent un cadavre sanglant, revêtu des insignes de la royauté. A sa droite, un enfant, debout et la couronne en

(1) La noblesse, le clergé, les bourgeois et les paysans.

tête, tenait un sceptre à la main; à sa gauche, un homme âgé, ou plutôt un autre fantôme, s'appuyait sur le trône. Il était revêtu du manteau de cérémonie que portaient les anciens administrateurs de la Suède, avant que Wasa n'en eût fait un royaume. En face du trône, plusieurs personnages d'un maintien grave et austère, revêtus de longues robes noires, et qui paraissaient être des juges, étaient assis devant une table couverte de grands in-folio et de parchemins. Entre le trône et les bancs de l'assemblée, il y avait un billot couvert d'un crêpe noir, et une hache reposait auprès.

Personne, dans cette assemblée surhumaine, n'eut l'air de s'apercevoir de la présence de Charles et des trois personnes qui l'accompagnaient. A leur entrée, ils n'entendirent d'abord qu'un murmure confus, au milieu duquel l'oreille ne pouvait saisir de mots articulés; puis le plus âgé des juges en robes noires, celui qui paraissait remplir les fonctions de président, se leva, et frappa trois fois de la main sur un in-folio ouvert devant lui. Aussitôt il se fit un profond silence. Quelques jeunes gens de bonne mine, habillés richement, et les mains liées derrière le dos, entrèrent dans la salle par une porte opposée à celle que venait d'ouvrir Charles XI. Ils mar-

chaient la tête haute et le regard assuré. Derrière eux, un homme robuste, revêtu d'un justaucorps de cuir brun, tenait le bout des cordes qui leur liaient les mains. Celui qui marchait le premier, et qui semblait être le plus important des prisonniers, s'arrêta au milieu de la salle, devant le billot, qu'il regarda avec un dédain superbe. En même temps, le cadavre parut trembler d'un mouvement convulsif, et un sang frais et vermeil coula de sa blessure. Le jeune homme s'agenouilla, tendit la tête; la hache brilla dans l'air, et retomba aussitôt avec bruit. Un ruisseau de sang jaillit sur l'estrade, et se confondit avec celui du cadavre; et la tête, bondissant plusieurs fois sur le pavé rougi, roula jusqu'aux pieds de Charles, qu'elle teignit de sang.

Jusqu'à ce moment, la surprise l'avait rendu muet; mais à ce spectacle horrible, « sa langue se délia; » il fit quelques pas vers l'estrade, et, s'adressant à cette figure revêtue du manteau d'administrateur, il prononça hardiment la formule bien connue : « *Si tu es de Dieu, parle; si tu es de l'Autre, laisse-nous en paix.* »

Le fantôme lui répondit lentement et d'un ton solennel : « Charles roi! ce sang ne coulera pas sous ton règne..... (Ici, la voix devint moins distincte.) mais cinq règnes après. Mal-

heur, malheur, malheur au sang de Wasa! »

Alors les formes des nombreux personnages de cette étonnante assemblée commencèrent à devenir moins nettes, et ne semblaient déjà plus que des ombres colorées, bientôt elles disparurent tout-à fait; les flambeaux fantastiques s'éteignirent, et ceux de Charles et de sa suite n'éclairèrent plus que les vieilles tapisseries, légèrement agitées par le vent. On entendit encore, pendant quelque temps, un bruit assez mélodieux, que l'un des témoins compara au murmure du vent dans les feuilles, et un autre, au son que rendent des cordes de harpe en cassant au moment où l'on accorde l'instrument. Tous furent d'accord sur la durée de l'apparition, qu'ils jugèrent avoir été d'environ dix minutes.

Les draperies noires, la tête coupée, les flots de sang qui teignaient le plancher, tout avait disparu avec les fantômes; seulement la pantoufle de Charles conserva une tache rouge, qui seule aurait suffi pour lui rappeler les scènes de cette nuit, si elles n'avaient pas été trop bien gravées dans sa mémoire.

Rentré dans son cabinet, le roi fit écrire la relation de ce qu'il avait vu, la fit signer par ses compagnons, et la signa lui-même. Quelques précautions que l'on prît pour cacher le contenu

de cette pièce au public, elle ne laissa pas d'être bientôt connue, même du vivant de Charles XI ; elle existe encore, et, jusqu'à présent, personne ne s'est avisé d'élever des doutes sur son authenticité. La fin en est remarquable : « Et si ce que je viens de relater, dit le roi, n'est pas l'exacte vérité, je renonce à tout espoir d'une meilleure vie, laquelle je puis avoir méritée pour quelques bonnes actions, et surtout par mon zèle à travailler au bonheur de mon peuple, et à soutenir les intérêts de la religion de mes ancêtres. »

Maintenant, si l'on se rappelle la mort de Gustave III, et le jugement d'Ankarstroem, son assassin, on trouvera plus d'un rapport entre cet événement et les circonstances de cette singulière prophétie.

Le jeune homme décapité en présence des États aurait désigné Ankarstroem.

Le cadavre couronné serait Gustave III.

L'enfant, son fils et son successeur, Gustave-Adolphe IV.

Le vieillard, enfin, serait le duc de Sudermanie, oncle de Gustave IV, qui fut régent du royaume, puis enfin roi, après la déposition de son neveu.

L'ENLÈVEMENT

DE LA REDOUTE.

L'ENLÈVEMENT

DE LA REDOUTE.

Un militaire de mes amis, qui est mort de la fièvre en Grèce, il y a quelques années, me conta un jour la première affaire à laquelle il avait assisté. Son récit me frappa tellement que je l'écrivis de mémoire aussitôt que j'en eus le loisir. Le voici.

« Je rejoignis le régiment le 4 septembre au soir. Je trouvai le colonel au bivouac. Il me reçut d'abord assez brusquement; mais après avoir lu la lettre de recommandation du général B***, il changea de manières, et m'adressa quelques paroles obligeantes.

» Je fus présenté par lui à mon capitaine, qui revenait à l'instant même d'une reconnaissance. Ce capitaine, que je n'eus guère le temps de connaître, était un grand homme brun, d'une physionomie dure et repoussante. Il avait été simple soldat, et avait gagné ses épaulettes et sa croix sur les champs de bataille. Sa voix, qui était enrouée et faible, contrastait singulièrement avec les proportions presque gigantesques de sa personne. On me dit qu'il devait cette voix étrange à une balle qui l'avait percé de part en part à la bataille d'Iéna.

» En apprenant que je sortais de l'école de Fontainebleau, il fit la grimace, et dit : « Mon lieutenant est mort hier.... » Je compris qu'il voulait dire : « C'est vous qui devez le remplacer et vous n'en êtes pas capable. » Un mot piquant me vint sur les lèvres, mais je me contins.

» La lune se leva derrière la redoute de Cheverino, située à deux portées de canon de notre bivouac. Elle était large et rouge comme cela est ordinaire à son lever. Mais ce soir elle me parut d'une grandeur extraordinaire. Pendant un instant, la redoute se détacha en noir sur le disque éclatant de la lune. Elle ressemblait au cône d'un volcan au moment de l'éruption.

» Un vieux soldat, auprès duquel je me trouvais, remarqua la couleur de la lune. « Elle est bien rouge, » dit-il ; « c'est signe qu'il en coûtera bon pour l'avoir, cette fameuse redoute ! » J'ai toujours été superstitieux, et cet augure, dans ce moment surtout, m'affecta. Je me couchai, mais je ne pus dormir. Je me levai, et je marchai quelque temps, regardant l'immense ligne de feux qui couvrait les hauteurs au-delà du village de Cheverino.

» Lorsque je crus que l'air frais et piquant de la nuit avait assez rafraîchi mon sang, je revins auprès du feu ; je m'enveloppai soigneusement dans mon manteau, et je fermai les yeux, espérant ne pas les ouvrir avant le jour. Mais le sommeil me tint rigueur. Insensiblement mes pensées prenaient une teinte lugubre. Je me disais que je n'avais pas un ami parmi les cent mille hommes qui couvraient cette plaine. Si j'étais blessé, je serais dans un hôpital, traité sans égards par des chirurgiens ignorans. Ce que j'avais entendu dire des opérations chirurgicales me revint à la mémoire. Mon cœur battait avec violence, et machinalement je disposais comme une espèce de cuirasse le mouchoir et le portefeuille que j'avais sur la poitrine. La fatigue m'accablait, je m'as-

soupissais à chaque instant, et à chaque instant quelque pensée sinistre se reproduisait avec plus de force, et me réveillait en sursaut.

» Cependant la fatigue l'avait emporté, et quand on battit la diane, j'étais tout-à-fait endormi. Nous nous mîmes en bataille, on fit l'appel, puis on remit les armes en faisceaux, et tout annonçait que nous allions passer une journée tranquille.

» Vers trois heures un aide-de-camp arriva, apportant un ordre. On nous fit reprendre les armes ; nos tirailleurs se répandirent dans la plaine ; nous les suivîmes lentement, et au bout de vingt minutes nous vîmes tous les avant-postes des Russes se replier et rentrer dans la redoute.

» Une batterie d'artillerie vint s'établir à notre droite, une autre à notre gauche, mais toutes les deux bien en avant de nous. Elles commencèrent un feu très-vif sur l'ennemi qui riposta énergiquement, et bientôt la redoute de Cheverino disparut sous des nuages épais de fumée.

» Notre régiment était presque à couvert du feu des Russes par un pli de terrain. Leurs boulets, rares d'ailleurs pour nous (car ils tiraient de préférence sur nos canonniers), passaient au-dessus de nos têtes, ou tout au plus

nous envoyaient de la terre et de petites pierres.

» Aussitôt que l'ordre de marcher en avant nous eut été donné, mon capitaine me regarda avec une attention qui m'obligea à passer deux ou trois fois la main sur ma jeune moustache, d'un air aussi dégagé qu'il me fut possible. Au reste je n'avais pas peur, et la seule crainte que j'éprouvasse, c'était que l'on ne s'imaginât que j'avais peur. Ces boulets inoffensifs contribuèrent encore à me maintenir dans mon calme héroïque. Mon amour-propre me disait que je courais un grand danger, puisque enfin j'étais sous le feu d'une batterie. J'étais enchanté d'être si à mon aise, et je pensai au plaisir de raconter la prise de la redoute de Cheverino, dans le salon de madame de B***, rue de Provence.

» Le colonel passa devant notre compagnie; il m'adressa la parole : « Eh bien, vous allez en voir de grises, pour votre début. » Je souris d'un air tout-à-fait martial, en brossant la manche de mon habit, sur laquelle un boulet, tombé à trente pas de moi, avait envoyé un peu de poussière.

» Il paraît que les Russes s'aperçurent du mauvais succès de leurs boulets, car ils les remplacèrent par des obus qui pouvaient plus

facilement nous atteindre dans le creux où nous étions postés. Un assez gros éclat m'enleva mon schako, et tua un homme auprès de moi.

« Je vous fais mon compliment, » me dit le capitaine, comme je venais de ramasser mon schako, « vous en voilà quitte pour la journée. » Je connaissais cette superstition militaire qui croit que l'axiôme *non bis in idem* trouve son application aussi bien sur un champ de bataille que dans une cour de justice. Je remis fièrement mon schako. « C'est faire saluer les gens sans cérémonie, » dis-je aussi gaiement que je pus. Cette mauvaise plaisanterie, vu la circonstance, parut excellente. « Je vous félicite, » reprit le capitaine, « vous n'aurez rien de plus, et vous commanderez une compagnie ce soir : car je sens bien que le four chauffe pour moi. Toutes les fois que j'ai été blessé, l'officier auprès de moi a reçu quelque balle morte, et, » ajouta-t-il d'un ton plus bas et plus honteux, « leurs noms commençaient toujours par un P. »

» Je fis l'esprit fort; bien des gens auraient fait comme moi; bien des gens auraient été aussi bien que moi frappés de ces paroles prophétiques. Conscrit comme je l'étais, je sentais que je ne pouvais confier mes sentimens à per-

sonne, et que je devais toujours paraître froidement intrépide.

» Au bout d'une demi-heure, le feu des Russes diminua sensiblement ; alors nous sortîmes de notre couvert pour marcher sur la redoute.

» Notre régiment était composé de trois bataillons. Le deuxième fut chargé de tourner la redoute du côté de la gorge ; les deux autres devaient donner l'assaut. J'étais dans le troisième bataillon.

» En sortant de derrière l'espèce d'épaulement qui nous avait protégés, nous fûmes reçus par plusieurs décharges de mousqueterie qui ne firent que peu de mal dans nos rangs. Le sifflement des balles me surprit : souvent je tournais la tête, et je m'attirai ainsi quelques plaisanteries de la part de mes camarades plus familiarisés avec ce bruit. « A tout prendre, » me dis-je, « une bataille n'est pas une chose si terrible. »

» Nous avancions au pas de course, précédés de tirailleurs : tout-à-coup les Russes poussèrent trois houras, trois houras distincts, et restèrent silencieux et sans tirer. « Je n'aime pas ce silence, dit mon capitaine ; cela ne nous présage rien de bon. » Je trouvai que nos gens

5..

étaient un peu trop bruyans, et je ne pus m'empêcher de faire intérieurement la comparaison de leurs clameurs tumultueuses avec le silence imposant de l'ennemi.

» Nous parvînmes rapidement au pied de la redoute, les palissades avaient été brisées et la terre bouleversée par nos boulets. Les soldats s'élancèrent sur ces ruines nouvelles, avec des cris de *Vive l'Empereur!* plus forts qu'on ne l'aurait attendu de gens qui avaient déjà tant crié.

» Je levai les yeux, et jamais je n'oublierai le spectacle que je vis. La plus grande partie de la fumée s'était élevée, et restait suspendue comme un dais à vingt pieds au-dessus de la redoute. Au travers d'une vapeur bleuâtre on apercevait derrière leur parapet à demi détruit les grenadiers russes, l'arme haute, immobiles comme des statues. Je crois voir encore chaque soldat, l'œil gauche attaché sur nous, le droit caché par son fusil élevé. Dans une embrasure, à quelques pieds de nous, un homme tenant une lance à feu était auprès d'un canon.

» Je frissonnai, et je crus que ma dernière heure était venue. « Voilà la danse qui va commencer, » s'écria mon capitaine. « Bonsoir. » Ce furent les dernières paroles que je l'entendis prononcer.

» Un roulement de tambours retentit dans la redoute. Je vis se baisser tous les fusils. Je fermai les yeux, et j'entendis un fracas épouvantable, suivi de cris et de gémissemens. J'ouvris les yeux, surpris de me trouver encore au monde. La redoute était de nouveau enveloppée de fumée. J'étais entouré de blessés et de morts. Mon capitaine était étendu à mes pieds : sa tête avait été broyée par un boulet, et j'étais couvert de sa cervelle et de son sang. De toute ma compagnie il ne restait debout que six hommes et moi.

» A ce carnage succéda un moment de stupeur. Le colonel, mettant son chapeau au bout de son épée, gravit le premier le parapet, en criant *Vive l'Empereur!* il fut suivi aussitôt de tous les survivans. Je n'ai presque plus de souvenir net de ce qui suivit. Nous entrâmes dans la redoute, je ne sais comment. On se battit corps à corps au milieu d'une fumée si épaisse que l'on ne pouvait se voir. Je crois que je frappai, car mon sabre se trouva tout sanglant. Enfin j'entendis crier victoire! et la fumée diminuant, j'aperçus du sang et des morts sous lesquels disparaissait la terre de la redoute. Les canons surtout étaient encombrés par des tas de cadavres. Environ deux cents hommes de-

bout, en uniformes français, étaient groupés sans ordre, les uns chargeant leurs fusils, les autres essuyant leurs baïonnettes. Onze prisonniers russes étaient avec eux.

» Le colonel était renversé tout sanglant sur un caisson brisé, près de la gorge. Quelques soldats s'empressaient autour de lui : je m'approchai : « Où est le plus ancien capitaine? » demandait-il à un sergent. — Le sergent haussa les épaules d'une manière très-expressive. — « Et le plus ancien lieutenant? — Voici monsieur qui est arrivé d'hier, » dit le sergent d'un ton tout-à-fait calme. — Le colonel sourit amèrement. — « Allons, monsieur, » me dit-il, « vous commandez en chef; faites promptement fortifier la gorge de la redoute avec ces chariots, car l'ennemi est en force; mais le général C*** va nous faire soutenir. » — « Colonel, » lui dis-je, « vous êtes grièvement blessé? » — « *F*...., mon cher, mais la redoute est prise. »

TAMANGO.

TAMANGO.

Le capitaine Ledoux était un bon marin. Il avait commencé par être simple matelot, puis il devint aide-timonier. Au combat de Trafalgar, il eut la main gauche fracassée par un éclat de bois; il fut amputé, et congédié ensuite avec de bons certificats. Le repos ne lui convenait guères, et l'occasion de se rembarquer se présentant, il servit en qualité de second lieutenant à bord d'un corsaire. L'argent qu'il retira de quelques prises lui permit d'acheter des livres et d'étudier la théorie de la navigation, dont il connaissait déjà parfaitement la pratique. Avec

le temps, il devint capitaine d'un lougre corsaire de trois canons et de soixante hommes d'équipage, et les caboteurs de Jersey conservent encore le souvenir de ses exploits. La paix le désola : il avait amassé pendant la guerre une petite fortune, qu'il espérait augmenter aux dépens des Anglais. Force lui fut d'offrir ses services à de pacifiques négocians ; et comme il était connu pour un homme de résolution et d'expérience, on lui confia facilement un navire. Quand la traite des nègres fut défendue, et que, pour s'y livrer, il fallut non-seulement tromper la vigilance des douaniers français, ce qui n'était pas très-difficile, mais encore, et c'était le plus hasardeux, échapper aux croiseurs anglais, le capitaine Ledoux devint un homme précieux pour les traficans de bois d'ébène (1).

Bien différent de la plupart des marins qui ont langui long-temps comme lui dans des postes subalternes, il n'avait point cette horreur profonde des innovations, et cet esprit de routine qu'ils apportent trop souvent dans les grades supérieurs. Le capitaine Ledoux, au

(1) Noms que se donnent eux-mêmes les gens qui font la traite.

contraire, avait été le premier à recommander à son armateur l'usage des caisses en fer, destinées à contenir et conserver l'eau. A son bord, les menottes et les chaînes, dont les bâtimens négriers ont provision, étaient fabriquées d'après un système nouveau, et soigneusement vernies pour les préserver de la rouille. Mais ce qui lui fit le plus d'honneur parmi les marchands d'esclaves, ce fut la construction, qu'il dirigea lui-même, d'un brick destiné à la traite, fin voilier, long, étroit comme un bâtiment de guerre, et cependant capable de contenir un très-grand nombre de noirs. Il le nomma *l'Espérance*. Il voulut que les entreponts, étroits et rentrés, n'eussent que trois pieds quatre pouces de haut, prétendant que cette dimension permettait aux esclaves de taille raisonnable d'être commodément assis; et quel besoin ont-ils de se lever? « Arrivés aux colonies, » disait Ledoux, « ils ne resteront que trop sur leurs pieds! » — Les noirs, le dos appuyé aux bordages du navire, et disposés sur deux lignes parallèles, laissaient entre leurs pieds un espace vide, qui, dans tous les autres négriers, ne sert qu'à la circulation. Ledoux imagina de placer dans cet intervalle d'autres nègres, couchés perpendiculairement aux premiers. De

la sorte, son navire contenait une dixaine de nègres de plus qu'un autre du même port. A la rigueur, on aurait pu en placer davantage; mais il faut avoir de l'humanité, et laisser à un nègre au moins cinq pieds en longueur et deux en largeur pour s'ébattre, pendant une traversée de six semaines et plus; « car enfin, » disait Ledoux à son armateur pour justifier cette mesure libérale, « les nègres, après tout, sont des hommes comme les blancs. »

L'Espérance partit de Nantes un vendredi, comme le remarquèrent depuis des gens superstitieux. Les inspecteurs qui visitèrent scrupuleusement le brick ne découvrirent pas six grandes caisses remplies de chaînes, de menottes, et de ces fers que l'on nomme, je ne sais pourquoi, *barres de justice*. Ils ne furent point étonnés, non plus, de l'énorme provision d'eau que devait porter *l'Espérance*, qui, d'après ses papiers, n'allait qu'au Sénégal pour y faire le commerce de bois et d'ivoire. La traversée n'est pas longue, il est vrai; mais enfin le trop de précautions ne peut nuire. Si l'on était surpris par un calme, que deviendrait-on sans eau?

L'Espérance partit donc un vendredi, bien gréée et bien équipée de tout. Ledoux aurait

voulu peut-être des mâts un peu plus solides; cependant, tant qu'il commanda le bâtiment, il n'eut point à s'en plaindre. Sa traversée fut heureuse et rapide jusqu'à la côte d'Afrique. Il mouilla dans la rivière de Joale (je crois), dans un moment où les croiseurs anglais ne surveillaient point cette partie de la côte. Des courtiers du pays vinrent aussitôt à bord. Le moment était on ne peut plus favorable; Tamango, guerrier fameux et vendeur d'hommes, venait de conduire à la côte une grande quantité d'esclaves, et il s'en défaisait à bon marché, en homme qui se sent la force et les moyens d'approvisionner promptement la place, aussitôt que les objets de son commerce y deviennent rares.

Le capitaine Ledoux se fit descendre sur le rivage, et fit sa visite à Tamango. Il le trouva dans une case en paille, qu'on lui avait élevée à la hâte, accompagné de ses deux femmes et de quelques sous-marchands et conducteurs d'esclaves. Tamango s'était paré pour recevoir le capitaine blanc. Il était revêtu d'un vieil habit d'uniforme bleu, ayant encore les galons de caporal; mais sur chaque épaule pendaient deux épaulettes d'or attachées au même bouton, et ballottant, l'une par devant, l'autre par

derrière. Comme il n'avait pas de chemise, et que l'habit était un peu court pour un homme de sa taille, on remarquait entre les revers blancs de l'habit et son caleçon de toile de Guinée, une bande considérable de peau noire, qui ressemblait à une large ceinture. Un grand sabre de cavalerie était suspendu à son côté au moyen d'une corde, et il tenait à la main un beau fusil à deux coups, de fabrique anglaise. Ainsi équipé, le guerrier africain croyait surpasser en élégance le petit-maître le plus accompli de Paris ou de Londres.

Le capitaine Ledoux le considéra quelque temps en silence, tandis que Tamango, se redressant à la manière d'un grenadier qui passe la revue d'un général étranger, jouissait de l'impression qu'il croyait produire sur le blanc. Ledoux, après l'avoir examiné en connaisseur, se tourna vers son second, et lui dit : « Voilà un gaillard que je vendrais au moins mille écus, rendu sain et sans avaries à la Martinique. »

On s'assit, et un matelot, qui savait un peu la langue wolofe, servit d'interprète. Les premiers complimens de politesse échangés, un mousse apporta un panier de bouteilles d'eau-de-vie; on but, et le capitaine, pour mettre

Tamango en belle humeur, lui fit présent d'une jolie poire à poudre en cuivre, ornée du portrait de Napoléon en relief. Le présent accepté avec la reconnaissance convenable, on sortit de la case, on s'assit à l'ombre en face des bouteilles d'eau-de-vie, et Tamango donna le signal de faire venir les esclaves qu'il avait à vendre.

Ils parurent sur une longue file, le corps courbé par la fatigue et la frayeur, chacun ayant le cou pris dans une fourche longue de plus de six pieds, dont les deux pointes étaient réunies vers la nuque par une barre de bois. Quand il faut se mettre en marche, un des conducteurs prend sur son épaule le manche de la fourche du premier esclave; celui-ci se charge de la fourche de l'homme qui le suit immédiatement; le second porte la fourche du troisième esclave; et ainsi des autres. S'agit-il de faire halte, le chef de file enfonce en terre le bout pointu du manche de sa fourche, et toute la colonne s'arrête. On juge facilement qu'il ne faut pas penser à s'échapper à la course, quand on porte attaché au cou un gros bâton de six pieds de longueur.

A chaque esclave mâle ou femelle qui passait devant lui, le capitaine haussait les épaules, trouvait les hommes chétifs, les femmes trop

vieilles ou trop jeunes, et se plaignait de l'abâtardissement de la race noire. « Tout dégénère, » disait-il ; « autrefois c'était bien différent. Les femmes avaient cinq pieds six pouces de haut, et quatre hommes auraient tourné seuls le cabestan d'une frégate, pour lever la maîtresse-ancre. »

Cependant, tout en critiquant, il faisait un premier choix des noirs les plus robustes et les plus beaux. Ceux-là, il pouvait les payer au prix ordinaire ; mais pour le reste, il demandait une forte diminution. Tamango, de son côté, défendait ses intérêts, vantait sa marchandise, parlait de la rareté des hommes et des périls de la traite. Il conclut en demandant un prix, je ne sais lequel, pour les esclaves que le capitaine blanc voulait charger à son bord.

Aussitôt que l'interprète eut traduit en français la proposition de Tamango, Ledoux manqua tomber à la renverse, de surprise et d'indignation ; puis, murmurant quelques juremens affreux, il se leva comme pour rompre tout marché avec un homme aussi déraisonnable. Alors Tamango le retint ; il parvint avec peine à le faire rasseoir. Une nouvelle bouteille fut débouchée, et la discussion recommença. Ce fut le tour du noir à trouver folles et extravagantes

les propositions du blanc. On cria, on disputa long-temps, on but prodigieusement d'eau-de-vie; mais l'eau-de-vie produisait un effet bien différent sur les deux parties contractantes. Plus le Français buvait, plus il réduisait ses offres; plus l'Africain buvait, plus il cédait de ses prétentions. De la sorte, à la fin du panier, on tomba d'accord. De mauvaises cotonnades, de la poudre, des pierres à feu, trois barriques d'eau-de-vie, cinquante fusils mal raccommodés, furent donnés en échange de cent soixante esclaves. Le capitaine, pour ratifier le traité, frappa dans la main du noir, plus qu'à moitié ivre, et aussitôt les esclaves furent remis aux matelots français, qui se hâtèrent de leur ôter leurs fourches de bois pour leur donner des carcans et des menottes en fer; ce qui montre bien la supériorité de la civilisation européenne.

Restait encore une trentaine d'esclaves : c'étaient des enfans, des vieillards, des femmes infirmes. Le navire était plein.

Tamango, qui ne savait que faire de ce rebut, offrit au capitaine de les lui vendre pour une bouteille d'eau-de-vie la pièce. L'offre était séduisante. Ledoux se souvint qu'à la représentation des *Vêpres Siciliennes* à Nantes, il avait vu

bon nombre de gens gros et gras entrer dans un parterre déjà plein, et parvenir cependant à s'y asseoir, en vertu de la compressibilité des corps humains. Il prit les vingt plus sveltes des trente esclaves.

Alors Tamango ne demanda plus qu'un verre d'eau-de-vie pour chacun des dix restans. Ledoux réfléchit que les enfans ne paient et n'occupent que demi-place dans les voitures publiques. Il prit donc trois enfans; mais il déclara qu'il ne voulait plus se charger d'un seul noir. Tamango, voyant qu'il lui restait encore sept esclaves sur les bras, saisit son fusil, et coucha en joue une femme qui venait la première : c'était la mère des trois enfans. — « Achète, » dit-il au blanc, « ou je la tue; un petit verre d'eau-de-vie, ou je tire. — Et que diable veux-tu que j'en fasse? » répondit Ledoux. Tamango fit feu, et l'esclave tomba mort à terre. — « Allons, à un autre, » s'écria Tamango en visant un vieillard tout cassé : un verre d'eau-de-vie, ou bien... » Une de ses femmes lui détourna le bras, et le coup partit au hasard. Elle venait de reconnaître dans ce vieillard que son mari allait tuer un *guiriot* ou magicien, qui lui avait prédit qu'elle serait reine.

Tamango, que l'eau-de-vie avait rendu fu-

rieux, ne se posséda plus, en voyant qu'on s'opposait à ses volontés. Il frappa rudement sa femme de la crosse de son fusil; puis, se tournant vers Ledoux : « Tiens, » dit-il, « je te donne cette femme. » Elle était jolie. Ledoux la regarda en souriant, puis il la prit par la main : « Je trouverai bien où la mettre, » dit-il.

L'interprète était un homme humain. Il donna une tabatière de carton à Tamango, et lui demanda les six esclaves restans. Il les délivra de leurs fourches, et leur permit de s'en aller où bon leur semblerait. Aussitôt ils se sauvèrent, qui de çà, qui de là, fort embarrassés de retourner dans leur pays, à deux cents lieues de la côte.

Cependant le capitaine dit adieu à Tamango, et s'occupa de faire au plus vite embarquer sa cargaison. Il n'était pas prudent de rester long-temps en rivière; les croiseurs pouvaient reparaître, et il voulait appareiller le lendemain. Pour Tamango, il se coucha sur l'herbe, à l'ombre, et dormit pour cuver son eau-de-vie.

Quand il se réveilla, le vaisseau était déjà sous voiles, et descendait la rivière. Tamango, la tête encore embarrassée de la débauche de la veille, demanda sa femme Ayché. On lui ré-

pondit qu'elle avait eu le malheur de lui déplaire, et qu'il l'avait donnée en présent au capitaine blanc, lequel l'avait emmenée à son bord. A cette nouvelle, Tamango stupéfait se frappa la tête, puis il prit son fusil, et comme la rivière faisait plusieurs détours avant de se décharger dans la mer, il courut, par le chemin le plus direct, à une petite anse éloignée de l'embouchure d'une demi-lieue. Là il espérait trouver un canot avec lequel il pourrait joindre le brick, dont les sinuosités de la rivière devaient retarder la marche. Il ne se trompait pas : en effet, il eut le temps de se jeter dans un canot, et de joindre le négrier.

Ledoux fut surpris de le voir, mais encore plus de l'entendre redemander sa femme. « Bien donné ne se reprend plus, » répondit-il, et il lui tourna le dos. Le noir insista, offrit de rendre une partie des objets qu'il avait reçus en échange des esclaves. Le capitaine se mit à rire, dit qu'Ayché était une très-bonne femme, et qu'il voulait la garder. Alors le pauvre Tamango versa un torrent de larmes, et poussa des cris de douleur aussi aigus que ceux d'un malheureux qui subit une opération chirurgicale. Tantôt il se roulait sur le pont, en appelant sa chère Ayché, tantôt il se frappait la

tête contre les planches, comme pour se tuer. Toujours impassible, le capitaine, en lui montrant le rivage, lui faisait signe qu'il était temps pour lui de s'en aller ; mais Tomango persistait. Il offrit jusqu'à ses épaulettes d'or, son fusil et son sabre. Tout fut inutile.

Pendant ce débat, le lieutenant de *l'Espérance* dit au capitaine : « Il nous est mort cette nuit trois esclaves ; nous avons de la place. Pourquoi ne prendrions-nous pas ce vigoureux coquin, qui vaut mieux à lui seul que les trois morts ? » Ledoux fit réflexion que Tamango se vendrait bien mille écus ; que ce voyage, qui s'annonçait comme très-profitable pour lui, serait probablement son dernier ; qu'enfin sa fortune étant faite, et lui renonçant au commerce d'esclaves, peu lui importait de laisser à la côte de Guinée une bonne ou une mauvaise réputation. D'ailleurs le rivage était désert, et le guerrier africain entièrement à sa merci. Il ne s'agissait plus que de lui enlever ses armes, car il eût été dangereux de mettre la main sur lui pendant qu'il les avait encore en sa possession. Ledoux lui demanda donc son fusil, comme pour l'examiner et s'assurer s'il valait bien autant que la belle Ayché. En faisant jouer les ressorts, il eut soin de laisser tomber la poudre

de l'amorce. Le lieutenant de son côté, maniait le sabre; et Tamango se trouvant désarmé, deux vigoureux matelots se jetèrent sur lui, le renversèrent sur le dos, et se mirent en devoir de le garotter. La résistance du noir fut héroïque. Revenu de sa première surprise, et malgré le désavantage de sa position, il lutta long-temps contre les deux matelots. Grace à sa force prodigieuse, il parvint à se relever. D'un coup de poing, il terrassa l'homme qui le tenait au collet; il laissa un morceau de son habit entre les mains de l'autre matelot, et s'élança comme un furieux sur le lieutenant, pour lui arracher son sabre. Celui-ci l'en frappa à la tête, et lui fit une blessure large, mais peu profonde. Tamango tomba une seconde fois. Aussitôt on lui lia fortement les pieds et les mains. Tandis qu'il se défendait, il poussait des cris de rage, et s'agitait comme un sanglier pris dans des toiles; mais lorsqu'il vit que toute résistance était inutile, il ferma les yeux, et ne fit plus aucun mouvement. Sa respiration forte et précipitée prouvait seule qu'il était encore vivant.

« Parbleu! » s'écria le capitaine Ledoux, « les noirs qu'il a vendus vont rire de bon cœur en le voyant esclave à son tour. C'est pour le coup qu'ils verront bien qu'il y a une Provi-

dence. » Cependant le pauvre Tamango perdait tout son sang. Le charitable interprète, qui la veille avait sauvé la vie à six esclaves, s'approcha de lui, banda sa blessure, et lui adressa quelques paroles de consolation. Ce qu'il put lui dire, je l'ignore. Le noir restait immobile, ainsi qu'un cadavre. Il fallut que deux matelots le portassent comme un paquet dans l'entrepont, à la place qui lui était destinée. Pendant deux jours, il ne voulut ni boire ni manger, à peine lui vit-on ouvrir les yeux. Ses compagnons de captivité, autrefois ses prisonniers, le virent paraître au milieu d'eux avec un étonnement stupide. Telle était la crainte qu'il leur inspirait encore, que pas un seul n'osa insulter à la misère de celui qui avait causé la leur.

Favorisé par un bon vent de terre, le vaisseau s'éloignait rapidement de la côte d'Afrique. Déjà sans inquiétude au sujet de la croisière anglaise, le capitaine ne pensait plus qu'aux énormes bénéfices qui l'attendaient dans les colonies vers lesquelles il se dirigeait. Son bois d'ébène se maintenait sans avaries. Point de maladies contagieuses. Douze nègres seulement, et des plus faibles, étaient morts de chaleur : c'était bagatelle. Afin que sa cargaison humaine souffrît le moins possible des fatigues de la traversée, il

avait l'attention de faire monter tous les jours ses esclaves sur le pont. Tour à tour un tiers de ces malheureux avait une heure pour faire sa provision d'air de toute la journée. Une partie de l'équipage les surveillait armée jusqu'aux dents, de peur de révolte; d'ailleurs on avait soin de ne jamais leur ôter entièrement leurs fers. Quelquefois un matelot qui savait jouer du violon les régalait d'un concert. Il était alors curieux de voir toutes ces figures noires se tourner vers le musicien, perdre par degré leur expression de désespoir stupide, rire d'un gros rire et battre des mains, quand leurs chaînes le leur permettaient. — L'exercice est nécessaire à la santé; aussi l'une des salutaires pratiques du capitaine Ledoux, c'était de faire souvent danser ses esclaves, comme on fait piaffer des chevaux embarqués pour une longue traversée. « Allons, mes enfans, dansez, amusez-vous, » disait le capitaine d'une voix de tonnerre, en faisant claquer un énorme fouet de poste, et aussitôt les pauvres noirs sautaient et dansaient.

Quelque temps la blessure de Tamango le retint sous les écoutilles. Il parut enfin sur le pont, et d'abord, relevant la tête avec fierté au milieu de la foule craintive des esclaves, il jeta un coup-d'œil triste, mais calme, sur l'immense

étendue d'eau qui environnait le navire, puis il se coucha, ou plutôt se laissa tomber sur les planches du tillac, sans prendre même le soin d'arranger ses fers de manière à ce qu'ils lui fussent moins incommodes. Ledoux, assis au gaillard d'arrière, fumait tranquillement sa pipe. Près de lui, Ayché, sans fers, vêtue d'une robe élégante de cotonnade bleue, les pieds chaussés de jolies pantoufles de maroquin, portant à la main un plateau chargé de liqueurs, se tenait prête à lui verser à boire. Il était évident qu'elle remplissait de hautes fonctions auprès du capitaine. Un noir, qui détestait Tamango, lui fit signe de regarder de ce côté. Tamango tourna la tête, l'aperçut, poussa un cri; et, se levant avec impétuosité, courut vers le gaillard d'arrière avant que les matelots de garde eussent pu s'opposer à une infraction aussi énorme de toute discipline navale : « Ayché ! » cria-t-il d'une voix foudroyante, et Ayché poussa un cri de terreur; « crois-tu que dans le pays des blancs, il n'y ait point de MAMA-JUMBO ? » Déjà des matelots accouraient le bâton levé; mais Tamango, les bras croisés, et comme insensible, retournait tranquillement à sa place, tandis qu'Ayché, fondant en larmes, semblait pétrifiée par ses mystérieuses paroles.

L'interprète expliqua ce qu'était ce terrible Mama-Jumbo, dont le nom seul produisait tant d'horreur. « C'est le Croquemitaine des nègres, » dit-il. « Quand un mari a peur que sa femme ne fasse ce que font bien des femmes en France, comme en Afrique, il la menace du Mama-Jumbo. Moi, qui vous parle, j'ai vu le Mama-Jumbo, et j'ai compris la ruse ; mais les noirs....., comme c'est simple, cela ne comprend rien. — Figurez-vous qu'un soir, pendant que les femmes s'amusaient à danser, à faire un *folgar*, comme ils disent dans leur jargon, voilà que d'un petit bois bien touffu et bien sombre, on entend une musique étrange, sans que l'on vît personne pour la faire; tous les musiciens étaient cachés dans le bois. Il y avait des flûtes de roseau, des tambourins de bois, des *balafos*, et des guitares faites avec des moitiés de calebasses. Tout cela jouait un air à porter le diable en terre. Les femmes n'ont pas plus tôt entendu cet air-là, qu'elles se mettent à trembler ; elles veulent se sauver, mais les maris les retiennent : elles savaient bien ce qui leur pendait à l'oreille. Tout-à-coup sort du bois une grande figure blanche, haute comme notre mât de perroquet, avec une tête grosse comme un boisseau, des yeux larges comme

des écubiers, et une gueule comme celle du diable, avec du feu dedans. Cela marchait lentement, lentement; et cela n'alla pas plus loin qu'à demi encablure du bois. Les femmes criaient: « Voilà Mama-Jumbo. » Elles braillaient comme des vendeuses d'huîtres. Alors les maris leur disaient : « Allons, coquines, dites-» nous si vous avez été sages ; si vous mentez, » Mama-Jumbo est là pour vous manger toutes » crues. » Il y en avait qui étaient assez simples pour avouer, et alors les maris les battaient comme plâtre. »

— « Et qu'est-ce que c'était donc que cette figure blanche : ce Mama-Jumbo ? » demanda le capitaine.

— « Eh bien ! c'était un farceur affublé d'un grand drap blanc, portant, au lieu de tête, une citrouille creusée et garnie d'une chandelle allumée au bout d'un grand bâton. Cela n'est pas plus malin, et il ne faut pas de grands frais d'esprit pour attraper les noirs. Avec tout cela, c'est une bonne invention que le Mama-Jumbo, et je voudrais que ma femme y crût. »

— « Pour la mienne, » dit Ledoux, « si elle n'a pas peur de Mama-Jumbo, elle a peur de Martin-bâton ; et elle sait de reste comment je l'arrangerais, si elle me jouait quelque tour.

Nous ne sommes pas endurans dans la famille des Ledoux, et quoique je n'aie qu'un poignet, il manie encore assez bien une garcette. Quant à votre drôle là-bas, qui parle du Mama-Jumbo, dites-lui qu'il se tienne bien, et qu'il ne fasse pas peur à la petite mère que voici, ou je lui ferai si bien ratisser l'échine, que son cuir, de noir, deviendra rouge comme un rosbif cru. »

A ces mots, le capitaine descendit dans sa chambre, fit venir Ayché, et tâcha de la consoler: mais ni les caresses, ni les coups même, car on perd patience à la fin, ne purent rendre traitable la belle négresse; des flots de larmes coulaient de ses yeux. Le capitaine remonta sur le pont, de mauvaise humeur, et querella l'officier de quart sur la manœuvre qu'il commendait dans le moment.

La nuit, lorsque presque tout l'équipage dormait d'un profond sommeil, les hommes de garde entendirent d'abord un chant grave, solennel, lugubre, qui partait de l'entrepont, puis un cri de femme horriblement aigu. Aussitôt après, la grosse voix de Ledoux jurant et menaçant, et le bruit de son terrible fouet, retentirent dans tout le bâtiment. Un instant après, tout rentra dans le silence. Le lende-

main, Tamango parut sur le pont la figure meurtrie, mais l'air aussi fier, aussi résolu qu'auparavant.

A peine Ayché l'eut-elle aperçu, que quittant le gaillard d'arrière où elle était assise à côté du capitaine, elle courut avec rapidité vers Tamango, s'agenouilla devant lui, et lui dit avec un accent de désespoir concentré : « Pardonne-moi, Tamango, pardonne-moi ! » Tamango la regarda fixement pendant une minute; puis, remarquant que l'interprète était éloigné : « Une lime ! » dit-il ; et il se coucha sur le tillac en tournant le dos à Ayché. Le capitaine la réprimanda vertement, lui donna même quelques soufflets, et lui défendit de parler à son ex-mari ; mais il était loin de soupçonner le sens des courtes paroles qu'ils avaient échangées, et il ne fit aucune question à ce sujet.

Cependant Tamango, renfermé avec les autres esclaves, les exhortait jour et nuit à tenter un effort généreux pour recouvrer leur liberté. Il leur parlait du petit nombre des blancs, et leur faisait remarquer la négligence toujours croissante de leurs gardiens ; puis, sans s'expliquer nettement, il disait qu'il saurait les ramener dans leur pays, vantait son savoir dans les sciences occultes, dont les noirs sont fort enti-

chés, et menaçait de la vengeance du diable ceux qui se refuseraient de l'aider dans son entreprise. Dans ses harangues, il ne se servait que du dialecte des Peules, qu'entendaient la plupart des esclaves, mais que l'interprète ne comprenait pas. La réputation de l'orateur, l'habitude qu'avaient les esclaves de le craindre et de lui obéir, vinrent merveilleusement au secours de son éloquence, et les noirs le pressèrent de fixer un jour pour leur délivrance, bien avant que lui-même se crût en état de l'effectuer. Il répondait vaguement aux conjurés que le temps n'était pas venu, et que le diable, qui lui apparaissait en songe, ne l'avait pas encore averti, mais qu'ils eussent à se tenir prêts au premier signal. Cependant il ne négligeait aucune occasion de faire des expériences sur la vigilance de ses gardiens. Une fois, un matelot, laissant son fusil appuyé contre les plats-bords, s'amusait à regarder une troupe de poissons volans qui suivaient le vaisseau; Tamango prit le fusil, et se mit à le manier, imitant avec des gestes grotesques les mouvemens qu'il avait vu faire à des matelots qui faisaient l'exercice. On lui retira le fusil au bout d'un instant, mais il avait appris qu'il pourrait toucher une arme sans éveiller immédiatement le

soupçon ; et quand le temps viendrait de s'en servir, bien hardi celui qui voudrait la lui arracher des mains.

Un jour, Ayché lui jeta un biscuit en lui faisant un signe que lui seul comprit. Le biscuit contenait une petite lime : c'était de cet instrument que dépendait la réussite du complot. D'abord Tamango se garda bien de montrer la lime à ses compagnons ; mais lorsque la nuit fut venue, il se mit à murmurer des paroles inintelligibles qu'il accompagnait de gestes bizarres. Par degrés, il s'anima jusqu'à pousser des cris. A entendre les intonations variées de sa voix, on eût dit qu'il était engagé dans une conversation animée avec une personne invisible. Tous les esclaves tremblaient, ne doutant pas que le diable ne fût en ce moment même auprès d'eux. Tamango mit fin à cette scène en poussant un cri de joie. « Camarades » s'écria-t-il, « l'esprit que j'ai conjuré vient enfin de m'accorder ce qu'il m'avait promis, et je tiens dans mes mains l'instrument de notre délivrance. Maintenant il ne vous faut plus qu'un peu de courage pour vous faire libres. » Il fit toucher la lime à ses voisins, et la fourbe, toute grossière qu'elle était, trouva créance auprès d'hommes encore plus grossiers.

Après une longue attente vint le grand jour de vengeance et de liberté. Les conjurés, liés entre eux par un serment solennel, avaient arrêté leur plan après une mûre délibération. Les plus déterminés, ayant Tamango à leur tête, lorsqu'ils monteraient à leur tour sur le pont, devaient s'emparer des armes de leurs gardiens ; quelques autres iraient à la chambre du capitaine pour y prendre les fusils qui s'y trouvaient. Ceux qui seraient parvenus à limer leurs fers devaient commencer l'attaque; mais malgré le travail opiniâtre de plusieurs nuits, le plus grand nombre des esclaves était encore incapable de prendre une part énergique à l'action. Aussi trois noirs robustes avaient la charge de tuer l'homme qui portait dans sa poche la clef des fers, et d'aller aussitôt délivrer leurs compagnons enchaînés.

Ce jour-là, le capitaine Ledoux était d'une humeur charmante; contre sa coutume, il fit grace à un mousse qui avait mérité le fouet. Il complimenta l'officier de quart sur sa manœuvre, déclara à l'équipage qu'il était content, et lui annonça qu'à la Martinique, où ils arriveraient dans peu, chaque homme recevrait une gratification. Tous les matelots, entretenant de si agréables idées, faisaient déjà dans leur tête

l'emploi de cette gratification : ils pensaient à l'eau-de-vie et aux femmes de couleur de la Martinique, lorsqu'on fit monter sur le pont Tamango et les autres conjurés.

Ils avaient eu soin de limer leurs fers de manière à ce qu'ils ne parussent pas être coupés, et que le moindre effort suffit cependant pour les rompre. D'ailleurs ils les faisaient si bien résonner, qu'à les entendre on eût dit qu'ils en portaient un double poids. Après avoir humé l'air quelque temps, ils se prirent tous par la main, et se mirent à danser, pendant que Tamango entonnait le chant guerrier de sa famille (1), qu'il chantait autrefois avant d'aller au combat. Quand la danse eut duré quelque temps, Tamango, comme épuisé de fatigue, se coucha tout de son long aux pieds d'un matelot qui s'appuyait nonchalamment contre les plats-bords du navire: tous les conjurés en firent autant. De la sorte, chaque matelot était entouré de plusieurs noirs.

Tout-à-coup Tamango, qui venait doucement de rompre ses fers, pousse un grand cri, qui devait servir de signal, tire violemment par les jambes le matelot qui se trouvait près de lui, le

(1) Chaque capitaine nègre a le sien.

brisa, et le contre-coup fut si violent, que le fusil échappa des mains de Tamango. Il était sans défense, et Ledoux, avec un sourire de joie diabolique, levait le bras et allait le percer. Mais Tamango était aussi agile que les panthères de son pays. Il s'élança dans les bras de son adversaire, et lui saisit la main dont il tenait son sabre. L'un s'efforce de retenir son arme, l'autre de l'arracher. Dans cette lutte furieuse, ils tombent tous les deux; mais l'Africain avait le dessous. Alors, sans se décourager, Tamango, étreignant son adversaire de toute sa force, le mordit à la gorge avec tant de violence, que le sang jaillit comme sous la dent d'un lion. Le sabre échappa de la main défaillante du capitaine; Tamango s'en saisit, puis se relevant, la bouche sanglante, et poussant un cri de triomphe, il perça de coups redoublés son ennemi déjà demi-mort.

La victoire n'était plus douteuse. Le peu de matelots qui restaient essayèrent d'implorer la pitié des révoltés; mais tous, jusqu'à l'interprète, qui ne leur avait jamais fait de mal, furent impitoyablement massacrés. Le lieutenant mourut avec gloire. Il s'était retiré à l'arrière, auprès d'un de ces petits canons qui tournent sur un pivot, et que l'on charge de mitraille. De

la main gauche il dirigea la pièce, et de la droite, armé d'un sabre, il se défendit si bien, qu'il attira autour de lui une foule de noirs. Alors, pressant la détente du canon, il fit, au milieu de cette masse, une large rue pavée de morts et de mourans. Un instant après, il fut mis en pièces.

Lorsque le cadavre du dernier blanc, déchiqueté et coupé par morceaux, eut été jeté à la mer, les noirs, rassasiés de vengeance, levèrent les yeux vers les voiles du navire, qui toujours enflées par un vent frais, semblaient obéir encore à leurs oppresseurs, et mener les vainqueurs, malgré leur triomphe, dans la terre de l'esclavage. « Rien n'est donc fait, » pensèrent-ils avec tristesse ; » et ce grand fétiche des blancs voudra-t-il nous ramener dans notre pays, nous qui avons versé le sang de ses maîtres ? » Quelques-uns dirent que Tamango saurait le faire obéir. Aussitôt on appelle Tamango à grands cris.

Il ne se pressait pas de se montrer. On le trouva dans la chambre de poupe, debout, une main appuyée sur le sabre sanglant du capitaine ; l'autre, il la tendait, d'un air distrait, à sa femme Ayché, qui la baisait, à genoux devant lui. La joie d'avoir vaincu ne diminuait pas une sombre inquiétude qui se trahissait

dans toute sa contenance. Moins grossier que les autres, il sentait mieux la difficulté de sa position.

Il parut enfin sur le tillac, affectant un calme qu'il n'éprouvait pas. Pressé, par cent voix confuses, de diriger la course du vaisseau, il s'approcha du gouvernail à pas lents, comme pour retarder un peu le moment qui allait, pour lui-même et pour les autres, décider de l'étendue de son pouvoir.

Dans tout le vaisseau il n'y avait pas un noir, si stupide qu'il fût, qui n'eût remarqué l'influence qu'une certaine roue et la boîte placée en face exerçaient sur les mouvemens du navire; mais dans ce mécanisme, il y avait toujours pour eux un grand mystère. Tamango examina la boussole pendant long-temps, en remuant les lèvres, comme s'il lisait les caractères qu'il y voyait tracés; puis il portait la main à son front, et prenait l'attitude pensive d'un homme qui fait un calcul de tête. Tous les noirs l'entouraient, la bouche béante, les yeux démesurément ouverts, suivant avec anxiété le moindre de ses gestes. Enfin, avec ce mélange de crainte et de confiance que l'ignorance donne, il imprima un violent mouvement à la roue du gouvernail.

Comme un généreux coursier qui se cabre sous l'éperon d'un cavalier imprudent, le beau brick *l'Espérance* bondit sur la vague, à cette manœuvre inouie. On eût dit qu'indigné, il voulait s'engloutir avec son pilote ignorant. Le rapport nécessaire entre la direction des voiles et celle du gouvernail étant brusquement rompu, le vaisseau s'inclina avec tant de violence, qu'on eût dit qu'il allait s'abîmer. Ses longues vergues plongèrent dans la mer. Plusieurs hommes furent renversés; quelques-uns tombèrent par-dessus le bord. Bientôt le vaisseau se releva fièrement contre la lame, comme pour lutter encore une fois avec la destruction. Le vent redoubla d'efforts, et tout d'un coup, avec un bruit horrible, tombèrent les deux mâts cassés, à quelques pieds du pont, couvrant le tillac de débris et comme d'un lourd filet de cordages.

Les nègres épouvantés fuyaient sous les écoutilles, en poussant des cris de terreur; mais comme le vent ne trouvait plus de prise, le vaisseau se releva, et se laissa doucement ballotter par les flots. Alors les plus hardis des noirs remontèrent sur le tillac, et le débarrassèrent des débris qui l'obstruaient. Tamango restait immobile, le coude appuyé sur l'habitacle, et se cachant le visage sur son bras replié. Aychê

était auprès de lui, mais n'osait lui adresser la parole. Peu à peu, les noirs s'approchèrent; un murmure s'éleva, qui bientôt se changea en un orage de reproches et d'injures. « Perfide! imposteur! » s'écriaient-ils, « c'est toi qui as causé tous nos maux; c'est toi qui nous as vendus aux blancs, c'est toi qui nous as contraints de nous révolter contre eux. Tu nous avais vanté ton savoir; tu nous avais promis de nous ramener dans notre pays. Nous t'avons cru, insensés que nous étions! et voilà que nous avons manqué de périr tous, parce que tu as offensé le fétiche des blancs. »

Tamango releva fièrement la tête, et les noirs qui l'entouraient reculèrent intimidés. Il ramassa deux fusils, fit signe à sa femme de le suivre, traversa la foule, qui s'ouvrit devant lui, et se dirigea vers l'avant du vaisseau. Là il se fit comme un rempart avec des tonneaux vides et des planches; puis il s'assit au milieu de cette espèce de retranchement, d'où sortaient menaçantes les baïonnettes de ses deux fusils. On le laissa tranquille. Parmi les révoltés, les uns pleuraient; d'autres, levant les mains au ciel, invoquaient leurs fétiches et ceux des blancs. Ceux-ci, à genoux devant la boussole, dont ils admiraient le mouvement continuel,

la suppliaient de les ramener dans leur pays ; ceux-là se couchaient sur le tillac , dans un morne abattement. Au milieu de ces désespérés, qu'on se représente des femmes et des enfans hurlant d'effroi, et une vingtaine de blessés implorant des secours que personne ne pensait à leur donner.

Tout-à-coup un nègre paraît sur le tillac ; son visage est radieux ; il annonce qu'il vient de découvrir l'endroit où les blancs gardent leur eau-de-vie, et sa joie et sa contenance prouvent assez qu'il vient d'en faire l'essai. Cette nouvelle suspend un instant les cris de ces malheureux. Ils courent à la cambuse, et se gorgent de liqueur. Une heure après, on les eût vus sauter et rire sur le pont, se livrant à toutes les extravagances de l'ivresse la plus brutale. Leurs danses et leurs chants étaient accompagnés des gémissemens et des sanglots des blessés. Ainsi se passa le reste du jour et toute la nuit.

Le matin, au réveil, nouveau désespoir. Pendant la nuit, un grand nombre de blessés étaient morts. Le vaisseau flottait entouré de cadavres. La mer était grosse et le ciel brumeux. On tint conseil. Quelques apprentis dans l'art magique, qui n'avaient point osé parler de leur savoir-

faire devant Tamango, offrirent tour à tour leurs services. On essaya plusieurs conjurations puissantes. A chaque tentative inutile, le découragement augmentait. Enfin on reparla de Tamango, qui n'était pas encore sorti de son retranchement. Après tout, c'était le plus savant d'entre eux, et lui seul pouvait les tirer de la situation horrible où il les avait placés. Un vieillard s'approcha de lui, porteur de propositions de paix. Il le pria de venir donner son avis; mais Tamango, inflexible comme Coriolan, fut sourd à ses prières. La nuit, au milieu du désordre, il avait fait sa provision de biscuit et de chair salée. Il paraissait déterminé à vivre seul dans sa retraite.

L'eau-de-vie restait : au moins elle fait oublier et la mer, et l'esclavage, et la mort prochaine. On dort, on rêve de l'Afrique, on voit des forêts de gommiers, des cases couvertes en paille, des baobabs, dont l'ombre couvre tout un village. L'orgie de la veille recommença. De la sorte se passèrent plusieurs jours. Crier, pleurer, s'arracher les cheveux, puis s'enivrer et dormir, telle était leur vie. Plusieurs moururent à force de boire; quelques-uns se jetèrent à la mer ou se poignardèrent.

Un matin, Tamango sortit de son fort, et



s'avança jusqu'auprès du tronçon du grand mât. « Esclaves, » dit-il, « l'Esprit m'est apparu en songe, et m'a révélé les moyens de vous tirer d'ici, pour vous ramener dans votre pays. Votre ingratitude mériterait que je vous abandonnasse; mais j'ai pitié de ces femmes et de ces enfans qui crient. Je vous pardonne : écoutez-moi. » Tous les noirs baissèrent la tête avec respect, et se serrèrent autour de lui.

« Les blancs, » poursuivit Tamango, « connaissent seuls les paroles puissantes qui font remuer ces grandes maisons de bois; mais nous pouvons diriger à notre gré ces barques légères qui ressemblent à celles de notre pays. » Il montrait la chaloupe et les autres embarcations du brick. « Remplissons-les de vivres, montons dedans, et ramons dans la direction du vent; mon maître et le vôtre le fera souffler vers notre pays. » On le crut. Jamais projet ne fut plus insensé. Ignorant l'usage de la boussole, et sous un ciel inconnu, il ne pouvait qu'errer à l'aventure. D'après ses idées, il s'imaginait qu'en ramant tout droit devant lui, il trouverait à la fin quelque terre habitée par les noirs, car les noirs possèdent la terre, et les blancs vivent sur leurs vaisseaux. C'est ce qu'il avait entendu dire à sa mère.

Tout fut bientôt prêt pour l'embarquement; mais la chaloupe avec un canot seulement se trouvèrent en état de servir. C'était trop peu pour contenir environ quatre-vingts nègres encore vivans. Il fallut abandonner tous les blessés et les malades. La plupart demandèrent qu'on les tuât avant de se séparer d'eux.

Les deux embarcations, mises à flot avec des peines infinies, et chargées outre mesure, quittèrent le vaisseau par une mer clapoteuse, qui menaçait à chaque instant de les engloutir. Le canot s'éloigna le premier. Tamango, avec Ayché, avait pris place dans la chaloupe, qui, beaucoup plus lourde et plus chargée, demeurait considérablement en arrière. On entendait encore les cris plaintifs de quelques malheureux abandonnés à bord du brick, quand une vague assez forte prit la chaloupe en travers, et l'emplit d'eau. En moins d'une minute, elle coula. Le canot vit leur désastre, et ses rameurs doublèrent d'efforts, de peur d'avoir à recueillir quelques naufragés. Presque tous ceux qui montaient la chaloupe furent noyés. Une douzaine seulement put regagner le vaisseau. De ce nombre étaient Tamango et Ayché. Quand le soleil se coucha, ils virent disparaître le canot derrière l'horizon; mais ce qu'il devint, on l'ignore.

Pourquoi fatiguerais-je le lecteur par la description dégoûtante des tortures de la faim ? Vingt personnes environ sur un espace étroit, tantôt ballottées par une mer orageuse, tantôt brûlées par un soleil ardent, se disputent tous les jours les faibles restes de leurs provisions. Chaque morceau de biscuit coûte un combat, et le faible meurt, non parce que le fort le tue, mais parce qu'il le laisse mourir. Au bout de quelques jours, il ne resta plus de vivant à bord du brick *l'Espérance* que Tamango et Ayché.

. . . .

Une nuit, la mer était agitée, le vent soufflait avec violence, et l'obscurité était si grande, que de la poupe on ne pouvait voir la proue du navire. Ayché était couchée sur un matelas, dans la chambre du capitaine, et Tamango était assis à ses pieds. Tous les deux gardaient le silence depuis long-temps. « Tamango, » s'écria enfin Ayché, « tout ce que tu souffres, tu le souffres à cause de moi.... — Je ne souffre pas, » répondit-il brusquement, et il jeta sur le matelas, à côté de sa femme, la moitié d'un biscuit qui lui restait. — « Garde-le pour toi, » dit-elle, en repoussant doucement le biscuit ; « je n'ai plus faim. D'ailleurs pourquoi manger ? Mon heure n'est-elle pas venue ! » Tamango se leva

sans répondre, monta en chancelant sur le tillac, et s'assit au pied d'un mât rompu. La tête penchée sur sa poitrine, il sifflait l'air de sa famille. Tout-à-coup un grand cri se fit entendre au-dessus du bruit du vent et de la mer; une lumière parut. Il entendit d'autres cris, et un gros vaisseau noir glissa rapidement auprès du sien, si près, que les vergues passèrent au-dessus de sa tête. Il ne vit que deux figures éclairées par une lanterne suspendue à un mât. Ces gens poussèrent encore un cri, et aussitôt leur navire, emporté par le vent, disparut dans l'obscurité. Sans doute les hommes de garde avaient aperçu le vaisseau naufragé; mais le gros temps les empêchait de virer de bord. Un instant après, Tamango vit la flamme d'un canon, et entendit le bruit de l'explosion; puis il vit la flamme d'un autre canon, mais il n'entendit aucun bruit; puis il ne vit plus rien. Le lendemain, pas une voile ne paraissait à l'horizon. Tamango se recoucha sur son matelas, et ferma les yeux. Sa femme Ayché était morte cette nuit-là.

. . . .

Je ne sais combien de temps après, un frégate anglaise, *la Bellone*, aperçut un bâtiment démâté, et en apparence abandonné de son

équipage. Une chaloupe, l'ayant abordé, y trouva une négresse morte et un nègre si décharné et si maigre, qu'il ressemblait à une momie. Il était sans connaissance, mais avait encore un souffle de vie. Le chirurgien s'en empara, lui donna des soins, et quand *la Bellone* aborda à Kingston, Tamango était en parfaite santé. On lui demanda son histoire. Il dit ce qu'il en savait. Les planteurs de l'île voulaient qu'on le pendît comme nègre rebelle; mais le gouverneur, qui était un homme humain, s'intéressa à lui, trouvant son cas justifiable, puisqu'après tout, il n'avait fait qu'user du droit de légitime défense; et puis ceux qu'il avait tués n'étaient que des Français. On le traita comme on traite les nègres pris à bord d'un vaisseau négrier que l'on confisque. On lui donna la liberté, c'est-à-dire qu'on le fit travailler pour le gouvernement; mais il avait six sous par jour et la nourriture. C'était un fort bel homme. Le colonel du soixante-quinzième le vit, et le prit pour en faire un cymbalier dans la musique de son régiment. Il apprit un peu d'anglais; mais il ne parlait guère. En revanche, il buvait avec excès du rhum et du tafia. — Il mourut à l'hôpital, d'une inflammation de poitrine.

LE FUSIL ENCHANTÉ.

(IMITÉ DE L'ILLYRIQUE.)

9·

LE FUSIL ENCHANTÉ.

Oh ! qui verrait le fusil du grand bey Sawa, verrait une merveille ! Il a douze capucines d'or et douze capucines d'argent, et la crosse est incrustée de nacre, et de la poignée pendent trois houppes de soie rouge.

D'autres fusils ont des capucines d'or et des houppes en soie rouge : à Banialouka, les armuriers savent incruster la nacre ; mais où est l'ouvrier qui saurait chanter le charme qui rend mortelles toutes les balles du fusil de Sawa ?

Et il a combattu le Delhi avec sa cotte de mailles à triples chaînons, et il a combattu l'Ar-

naute avec sa casaque de feutre garnie de sept doubles de soie. La cotte de mailles a été rompue comme une toile d'araignée ; la casaque a été percée comme une feuille de platane.

Dawoûd, le plus beau des Bosniaques, attache sur son dos le plus riche de ses fusils ; il emplit sa ceinture de sequins ; de ses douze guzlas (1), il prend la plus sonore. Il partit de Banialouka le vendredi ; il arriva le dimanche au pays du bey Sawa.

Il s'est assis, il a préludé sur sa guzla, et toutes les filles l'ont entouré. Il a chanté des chansons plaintives, et toutes ont soupiré. Il a chanté des chansons d'amour, et Nastasie, la fille du bey, lui a jeté son bouquet, et toute rouge de honte, elle s'est enfuie dans sa maison.

Et la nuit elle ouvrit sa fenêtre et vit en bas Dawoûd, assis sur un banc de pierre, à la porte de sa maison, et comme elle se penchait pour le regarder, son bonnet rouge (1) est tombé de sa tête, et Dawoûd l'a ramassé, puis rempli de sequins, il l'a rendu à la belle Nastasie.

— « Vois ce gros nuage qui descend de la montagne chargé de grêle et de pluie ; me lais-

(1) Espèce de guitare à une seule corde.

(2) Coiffure des jeunes filles illyriennes.

seras-tu exposé à l'orage expirer à tes yeux ? »
— Elle, détachant sa ceinture de soie, l'a liée par un bout à son balcon ; aussitôt le beau Dawoûd fut auprès d'elle.

— « Parle bas, tout bas ! Si mon père t'entendait, il nous tuerait tous les deux. » Et ils se parlèrent bas, tout bas ; bientôt ils ne se parlèrent plus. Le beau Dawoûd descendit du balcon plus vite que n'aurait voulu Nastasie ; l'aurore paraissait, et il courut se cacher dans la montagne.

Et toutes les nuits, il revenait au village, et toutes les nuits la ceinture de soie pendait attachée au balcon. Jusqu'au chant du coq, il restait avec son amie ; au chant du coq, il allait se cacher dans la montagne. La cinquième nuit il est venu pâle et sanglant.

— « Des heyduques (1) m'ont attaqué : ils m'attendent au défilé de la montagne ; quand le jour viendra, quand il faudra te quitter, ils me tueront. Je t'embrasse pour la dernière fois. Mais si j'avais le fusil magique de ton père, qui oserait m'attendre ? qui pourrait me résister ? »

— « Le fusil de mon père, comment pour-

(1) Voleurs. *Hayduck* signifie littéralement un chef de parti.

rais-je te le donner? Le jour, il est attaché sur son dos; la nuit, il le tient sur son lit. Le matin, s'il ne le trouvait plus, il me couperait la tête assurément. » Et elle pleurait, et elle regardait le ciel du côté de l'orient.

— « Apporte-moi le fusil de ton père, et mets le mien à sa place; il ne s'apercevra pas de l'échange. Mon fusil a douze capucines d'or et douze capucines d'argent; la crosse est incrustée de nacre, et de la poignée pendent trois houppes de soie rouge. »

Sur la pointe du pied, retenant son haleine, elle est entrée dans la chambre de son père : elle a pris son fusil et mis celui de Dawoûd à sa place. Le bey a soupiré en dormant, et il s'est écrié : « Jésus ! » Mais il ne s'est pas éveillé, et sa fille a donné le fusil magique au beau Dawoûd.

Et Dawoûd examinait le fusil depuis la crosse jusqu'au guidon, et il regardait tour à tour la détente, la pierre et le rouet (1). Il embrassa tendrement Nastasie, et lui jura de revenir le lendemain.

Il la quitta le vendredi, et il arriva le dimanche à Banialouka.

(1) C'est une roue dentelée sur laquelle s'appuie la pierre : en pressant la détente, la roue tourne rapidement et produit beaucoup d'étincelles.

Et le bey Sawa maniait le fusil de Dawoûd : « Je deviens vieux, » disait-il, « mon fusil me semble lourd. Cependant il tuera encore bien des infidèles. » Or, toutes les nuits, la ceinture de Nastasie pendait attachée à son balcon, mais le perfide Dawoûd ne reparaissait pas.

Les chiens circoncis sont entrés dans notre pays, et nul ne peut résister à leur chef Dawoûd Aga. Il porte en croupe un sac de cuir, et des esclaves l'emplissent des oreilles de ceux qu'il tue. — Tous les hommes de Vostina se sont rassemblés autour du vieux bey Sawa.

Et Nastasie monta sur le toit de sa maison, pour voir cette cruelle bataille, et elle reconnut Dawoûd, comme il piquait son cheval contre son vieux père. Le bey, sûr de vaincre, a tiré le premier ; mais l'amorce seule a pris feu, et le bey tressaillit d'effroi.

Et la balle de Dawoûd a frappé Sawa au travers de sa cuirasse. Elle entra dans sa poitrine et sortit par son dos. Le bey soupira et tomba mort. Aussitôt un noir lui coupa la tête, et la pendit, par sa moustache blanche (1), à l'arçon de la selle de Dawoûd.

Quand Nastasie voit la tête de son père, elle

(1) La plupart des Illyriens ont la tête rasée.

ne pleure pas, elle ne soupire pas; mais elle prend l'habit de son jeune frère, le cheval noir de son jeune frère, et, dans la mêlée, elle cherche Dawoûd pour le tuer. Et quand Dawoûd vit ce jeune cavalier, il dirigea contre lui son fusil enchanté.

Et mortelle, mortelle fut la balle qu'il lança. La belle Nastasie soupira et tomba morte. Aussitôt un noir lui coupa la tête, et comme elle n'avait pas de moustaches, il lui ôta son bonnet et la prit par ses longs cheveux; et Dawoûd reconnut les longs cheveux de la belle Nastasie!

Et il mit pied à terre et baisa cette tête sanglante. — « Je donnerais un sequin pour chaque goutte du sang de la belle Nastasie! Je donnerais un bras pour la ramener vivante à Banialouka. » Et il a jeté le fusil magique dans le puits de Vostina.

FEDERIGO.

FEDERIGO (1).

Il y avait une fois un jeune seigneur nommé Federigo, beau, bien fait, courtois et débonnaire, mais de mœurs fort dissolues ; car il aimait avec excès le jeu, le vin et les femmes, surtout le jeu ; n'allait jamais à confesse, et ne hantait les églises que pour y chercher des

(1) Ce conte est populaire dans le royaume de Naples. On y remarque, ainsi que dans beaucoup d'autres nouvelles originaires de la même contrée, un mélange bizarre de la mythologie grecque avec les croyances du christianisme ; il paraît avoir été composé vers la fin du moyen-âge.

occasions de péché. Or il avint que Federigo, après avoir ruiné au jeu douze fils de famille (qui se firent ensuite malandrins, et périrent sans confession dans un combat acharné avec les condottieri du roi), perdit lui-même, en moins de rien, tout ce qu'il avait gagné, et de plus tout son patrimoine, sauf un petit manoir, où il alla cacher sa misère derrière les collines de Cava.

Trois ans s'étaient écoulés depuis qu'il vivait dans la solitude, chassant le jour, et faisant, le soir, sa partie d'hombre avec le métayer. Un jour qu'il venait de rentrer au logis après une chasse, la plus heureuse qu'il eût encore faite, Jésus-Christ, suivi des saints apôtres, vint frapper à sa porte et lui demanda l'hospitalité. Federigo, qui avait l'ame généreuse, fut charmé de voir arriver des convives en un jour où il avait amplement de quoi les régaler. Il fit donc entrer les pèlerins dans sa case, leur offrit de la meilleure grace du monde la table et le couvert, et les pria de l'excuser s'il ne les traitait pas selon leur mérite, se trouvant pris au dépourvu. Notre-Seigneur, qui savait à quoi s'en tenir sur l'opportunité de sa visite, pardonna à Federigo ce petit trait de vanité en faveur de ses dispositions hospitalières. « Nous nous con-

tenterons de ce que vous avez, lui dit-il, mais faites apprêter votre souper le plus promptement possible, vu qu'il est tard, et que celui-ci a grand faim, » ajouta-t-il en montrant saint Pierre. Federigo ne se le fit pas répéter, et voulant offrir à ses hôtes quelque chose de plus que le produit de sa chasse, il ordonna au métayer de faire main basse sur son dernier chevreau, qui fut incontinent mis à la broche.

Lorsque le souper fut prêt et la compagnie à table, Federigo n'avait qu'un regret, c'était que son vin ne fût pas meilleur.

« Sire, dit-il à Jésus-Christ :

» Sire, je voudrais bien que mon vin fût meilleur;
» Néanmoins, tel qu'il est, je l'offre de grand cœur. »

Sur quoi, Notre-Seigneur ayant goûté le vin : « De quoi vous plaignez-vous ? » dit-il à Federigo; « votre vin est parfait ; je m'en rapporte à cet homme » (désignant du doigt l'apôtre saint Pierre). Saint Pierre l'ayant savouré, le déclara excellent (*proprio stupendo*), et pria son hôte de boire avec lui.

Federigo, qui prenait tout cela pour de la politesse, fit néanmoins raison à l'apôtre ; mais quelle fut sa surprise en trouvant ce vin plus

délicieux qu'aucun de ceux qu'il eût jamais goûtés au temps de sa plus grande fortune ! Reconnaissant à ce miracle la présence du Sauveur, il se leva aussitôt comme indigne de manger en si sainte compagnie : mais Notre-Seigneur lui ordonna de se rasseoir ; ce qu'il fit sans trop de façons. Après le souper, durant lequel ils furent servis par le métayer et sa femme, Jésus-Christ se retira avec les apôtres dans l'appartement qui leur avait été préparé. Pour Federigo, demeuré seul avec le métayer, il fit sa partie d'hombre comme à l'ordinaire, en buvant ce qui restait du vin miraculeux.

Le jour suivant, les saints voyageurs étant réunis dans la salle basse avec le maître du logis, Jésus-Christ dit à Federigo : « Nous sommes très-contens de l'accueil que tu nous as fait, et voulons t'en récompenser. Demande-nous trois graces à ton choix et elles te seront accordées ; car toute puissance nous a été donnée au ciel, sur la terre et dans les enfers. »

Lors Federigo tirant de sa poche le jeu de cartes qu'il portait toujours sur lui : « Maître, dit-il, faites que je gagne infailliblement toutes les fois que je jouerai avec ces cartes. » — « Ainsi soit-il ! » dit Jésus-Christ (*Ti sia concesso*).

Mais saint Pierre, qui était auprès de Fede-

rigo, lui disait à voix basse : « A quoi penses-tu, malheureux pécheur ? Tu devais demander au maître le salut de ton ame. »

— « Je m'en inquiète peu, » répondit Federigo.

— « Tu as encore deux graces à obtenir, » dit Jésus-Christ.

— « Maître, » poursuivit l'hôte, « puisque vous avez tant de bonté, faites, s'il vous plait, que quiconque montera dans l'oranger qui ombrage ma porte, n'en puisse descendre sans ma permission. » — « Ainsi soit-il ! » dit Jésus-Christ.

A ces mots, l'apôtre saint Pierre donnant un grand coup de coude à son voisin : « Malheureux pécheur, lui dit-il, ne crains-tu pas l'enfer réservé à tes méfaits ? Demande donc au maître une place dans son saint paradis; il en est temps encore.... »

— « Rien ne presse, » repartit Federigo en s'éloignant de l'apôtre, et Notre-Seigneur ayant dit : « Que souhaites-tu pour troisième grace ? » — « Je souhaite, » répondit-il, « que quiconque s'assiéra sur cet escabeau, au coin de ma cheminée, ne puisse s'en relever qu'avec mon congé. » Notre-Seigneur, ayant exaucé ce vœu comme les deux premiers, partit avec ses disciples.

Le dernier apôtre ne fut pas plus tôt hors du logis, que Federigo, voulant éprouver la vertu de ses cartes, appela son métayer, et fit une partie d'hombre avec lui, sans regarder son jeu. Il la gagna d'emblée, ainsi qu'une seconde et une troisième. Sûr alors de son fait, il partit pour la ville, et descendit dans la meilleure hôtellerie, dont il loua le plus bel appartement. Le bruit de son arrivée s'étant aussitôt répandu, ses anciens compagnons de débauche vinrent en foule lui rendre visite.

« Nous te croyions perdu pour jamais, » s'écria don Guiseppe; « on assurait que tu t'étais fait ermite. »

— « Et l'on avait raison, » répondit Federigo.

— « A quoi diable as-tu passé ton temps depuis trois ans qu'on ne te voit plus? » demandèrent à la fois tous les autres.

— « En prières, mes très-chers frères, » repartit Federigo d'un ton dévot; « et voici mes *Heures,* » ajouta-t-il en tirant de sa poche le paquet de cartes qu'il avait précieusement conservé.

Cette réponse excita un rire général, et chacun demeura convaincu que Federigo avait réparé sa fortune en pays étranger aux dépens de

joueurs moins habiles que ceux avec lesquels il se retrouvait alors, et qui brûlaient de le ruiner pour la seconde fois. Quelques-uns voulaient, sans plus attendre, l'entraîner à une table de jeu ; mais Federigo, les ayant priés de remettre la partie au soir, fit passer la compagnie dans une salle où l'on avait servi, par son ordre, un repas délicat, qui fut parfaitement accueilli.

Ce dîner fut plus gai que le souper des apôtres; il est vrai qu'on n'y but que du malvoisie et du lacryma; mais les convives, excepté un, ne connaissaient pas de meilleur vin.

Avant l'arrivée de ses hôtes, Federigo s'était muni d'un jeu de cartes parfaitement semblable au premier, afin de pouvoir, au besoin, le substituer à l'autre, et en perdant une partie sur trois ou quatre, écarter tout soupçon de l'esprit de ses adversaires. Il avait mis l'un à sa droite et l'autre à sa gauche.

Lorsqu'on eut dîné, la noble bande étant assise autour d'un tapis vert, Federigo mit d'abord sur la table les cartes profanes, et fixa les enjeux à une somme raisonnable pour toute la durée de la séance. Voulant alors se donner l'intérêt du jeu, et connaître la mesure de sa force, il joua de son mieux les deux premières parties

et les perdit l'une et l'autre, non sans un dépit secret. Il fit ensuite apporter du vin, et profita du moment où les gagnans buvaient à leurs succès passés et futurs, pour reprendre d'une main les cartes profanes, et les remplacer de l'autre par les bénites.

Quand la troisième partie fut commencée, Federigo, ne donnant plus aucune attention à son jeu, eut le loisir d'observer celui des autres, et le trouva déloyal. Cette découverte lui fit grand plaisir. Il pouvait dès-lors vider en consience les bourses de ses adversaires. Sa ruine avait été l'ouvrage de leur fraude, non de leur bien-jouer ou de leur fortune : il pouvait donc concevoir une meilleure opinion de sa force relative, opinion justifiée par des succès antérieurs. L'estime de soi (car à quoi ne s'accroche-t-elle pas?), la certitude de la vengeance et celle du gain, sont trois sentimens bien doux au cœur de l'homme. Federigo les éprouva tous à la fois ; mais songeant à sa fortune passée, il se rappela les douze fils de famille aux dépens desquels il s'était enrichi ; et, persuadé que ces jeunes gens étaient les seuls honnêtes joueurs auxquels il eût jamais eu affaire, il se repentit, pour la première fois, des victoires remportées sur eux. Un nuage sombre succéda sur son visage aux

rayóns de la joie qui perçait, et il poussa un profond soupir en gagnant la troisième partie.

Elle fut suivie de plusieurs autres, dont Federigo s'arrangea pour gagner le plus grand nombre, en sorte qu'il recueillit dans cette première soirée de quoi payer son dîner et un mois de loyer de son appartement. C'était tout ce qu'il voulait pour ce jour-là. Ses compagnons désappointés promirent, en le quittant, de revenir le lendemain.

Le lendemain et les jours suivans, Federigo sut gagner et perdre si à propos, qu'il acquit en peu de temps une fortune considérable, sans que personne en soupçonnât la véritable cause. Alors il quitta son hôtel pour aller habiter un grand palais où il donnait de temps à autre des fêtes magnifiques. Les plus belles femmes se disputaient un de ses regards; les vins les plus exquis couvraient tous les jours sa table, et le palais de Federigo était réputé le centre des plaisirs.

Au bout d'un an de jeu discret, il résolut de rendre sa vengeance complète, en mettant à sec les principaux seigneurs du pays. A cet effet, ayant converti en pierreries la plus grande partie de son or, il les invita huit jours d'avance à une fête extraordinaire pour laquelle il mit

en réquisition les meilleurs musiciens, baladins, etc., et qui devait se terminer par un jeu des mieux nourris. Ceux qui manquaient d'argent en extorquèrent aux juifs; les autres apportèrent ce qu'ils avaient, et tout fut raflé. Federigo partit dans la nuit avec son or et ses diamans.

De ce moment, il se fit une règle de ne jouer à coup sûr qu'avec les joueurs de mauvaise foi, se trouvant assez fort pour se tirer d'affaire avec les autres. Il parcourut ainsi toutes les villes de la terre, jouant partout, gagnant toujours, et consommant en chaque lieu ce que le pays produisait de plus excellent.

Cependant le souvenir de ses douze victimes se présentait sans cesse à son esprit, et empoisonnait toutes ses joies. Enfin il résolut un beau jour de les délivrer ou de se perdre avec elles.

Cette résolution prise, il partit pour les enfers un bâton à la main, et un sac sur le dos, sans autre escorte que sa levrette favorite, qui s'appelait Marchesella. Arrivé en Sicile, il gravit le mont Gibel, et descendit ensuite dans le volcan, autant au-dessous du pied de la montagne, que la montagne elle-même s'élève au-dessus de Piamonte. De là, pour aller chez Pluton, il faut traverser une cour gardée par

Cerbère. Federigo la franchit sans difficulté, pendant que Cerbère faisait fête à sa levrette, et vint frapper à la porte de Pluton.

Lorsqu'on l'eut conduit en sa présence : « Qui es-tu ! » lui demanda le roi de l'abîme.

— « Je suis le joueur Federigo. »

— « Que diable viens-tu faire ici ? »

— « Pluton, » répondit Federigo, « si tu estimes que le premier joueur de la terre soit digne de faire ta patrie d'hombre, voici ce que je te propose : nous jouerons autant de parties que tu voudras ; que j'en perde une seule, et mon ame te sera légitimement acquise, avec toutes celles qui peuplent tes états : mais si je gagne, j'aurai le droit d'en choisir une parmi tes sujettes, pour chaque partie que j'aurai gagnée, et de l'emporter avec moi. »

— « Soit, » dit Pluton ; et il demanda un paquet de cartes.

— « En voici un, » dit aussitôt Federigo en tirant de sa poche le jeu miraculeux, et ils commencèrent à jouer.

Federigo gagna une première partie, et demanda à Pluton l'ame de Stephano Pagani, l'un des douze qu'il voulait sauver. Elle lui fut aussitôt livrée ; et l'ayant reçue, il la mit dans son sac. Il gagna de même une seconde partie,

puis une troisième, et jusqu'à douze, et faisant livrer chaque fois, et mettant dans son sac, une des ames auxquelles il s'intéressait. Lorsqu'il eut complété la douzaine, il offrit à Pluton de continuer.

— « Volontiers, » dit Pluton (qui pourtant s'ennuyait de perdre), « mais sortons un instant; je ne sais quelle odeur fétide vient de se répandre ici. »

Or il cherchait un prétexte pour se débarrasser de Federigo; car à peine celui-ci était-il dehors avec son sac et ses ames, que Pluton cria de toute sa force qu'on fermât la porte sur lui.

Federigo, ayant de nouveau traversé la cour des enfers, sans que Cerbère y prît garde, tant il était charmé de sa levrette, regagna péniblement la cime du mont Gibel. Il appela ensuite Marchesella, qui ne tarda pas à le rejoindre, et redescendît vers Messine, plus joyeux de sa conquête spirituelle, qu'il ne l'avait jamais été d'aucun succès mondain. Arrivé à Messine, il s'y embarqua pour retourner en terre ferme, et terminer sa carrière dans son antique manoir.

. . . .

(A quelques mois de là, Marchesella mit bas

une portée de petits monstres, dont quelques-uns avaient jusqu'à trois têtes. On les jeta tous à l'eau.)

. . . .

Au bout de trente ans (Federigo en avait alors soixante-dix), la Mort entra chez lui et l'avertit de mettre sa conscience en règle, parce que son heure était venue. « Je suis prêt, » dit le moribond; « mais avant de m'enlever, ô Mort, donne-moi, je te prie, un fruit de l'arbre qui ombrage ma porte. Encore ce petit plaisir, et je mourrai content. »

— « S'il ne te faut que cela, » dit la Mort, « je veux bien te satisfaire; » et elle monta dans l'oranger pour cueillir une orange. Mais lorsqu'elle voulut descendre, elle ne le put pas; Federigo s'y opposait.

— « Ah! Federigo, tu m'as trompée, » s'écria-t-elle; « je suis maintenant en ta puissance; mais rends-moi la liberté, je te promets dix ans de vie. »

— « Dix ans! voilà grand' chose! » dit Federigo. « Si tu veux descendre, ma mie, il faut être plus libérale. »

— « Je t'en donnerai vingt. »

— « Tu te moques! »

— « Je t'en donnerai trente. »

— « Tu n'es pas tout-à-fait au tiers. »

— « Tu veux donc vivre un siècle ? »

— « Tout autant, ma chère. »

— « Federigo, tu n'es pas raisonnable. »

— « Que veux-tu ! j'aime à vivre. »

— « Allons, va pour cent ans, » dit la Mort ; « il faut bien en passer par là ; » et elle put aussitôt descendre.

Dès qu'elle fut partie, Federigo se leva dans un état de santé parfaite, et commença une nouvelle vie avec la force d'un jeune homme et l'expérience d'un vieillard. Tout ce que l'on sait de cette nouvelle existence est qu'il continua à satisfaire curieusement toutes ses passions, et particulièrement ses appétits charnels, faisant un peu de bien quand l'occasion s'en présentait, mais sans plus songer à son salut que pendant sa première vie.

Les cent ans révolus, la Mort vint de nouveau frapper à sa porte, et le trouva dans son lit.

« Es-tu prêt ? » lui dit-elle.

— « J'ai envoyé chercher mon confesseur, » répondit Federigo ; « assieds-toi près du feu jusqu'à ce qu'il vienne. Je n'attends que l'absolution pour m'élancer avec toi dans l'éternité. »

La Mort, qui était bonne personne, alla s'asseoir sur l'escabeau, et attendit une heure entière, sans voir arriver le prêtre. Commençant enfin à s'ennuyer, elle dit à son hôte : « Vieillard, pour la seconde fois, n'as-tu pas eu le temps de te mettre en règle, depuis un siècle que nous ne nous sommes vus ? »

— « J'avais, par ma foi, bien autre chose à faire, » dit le vieillard avec un sourire moqueur.

— « Eh bien ! » reprit la Mort indignée de son impiété, « tu n'as plus une minute à vivre. »

— « Bah ! » dit Federigo, tandis qu'elle cherchait en vain à se lever ; « je sais par expérience que tu es trop accommodante pour ne pas m'accorder encore quelques années de répit. »

— « Quelques années, misérable ! » (Et elle faisait d'inutiles efforts pour sortir de la cheminée.)

— « Oui sans doute ; mais cette fois-ci, je ne serai point exigeant, et, comme je ne tiens plus à la vieillesse, je me contenterai de quarante ans pour ma troisième course. »

La Mort vit bien qu'elle était retenue sur l'escabeau, comme autrefois sur l'oranger, par une puissance surnaturelle ; mais, dans sa fureur, elle ne voulait rien accorder.

— « Je sais un moyen de te rendre raisonnable, » dit Federigo ; et il fit jeter trois fagots sur le feu. La flamme eut en un moment rempli la cheminée, en sorte que la Mort était au supplice.

— « Grâce, grâce, » s'écria-t-elle en sentant brûler ses vieux os ; « je te promets quarante ans de santé. »

A ces mots, Federigo dénoua le charme, et la Mort s'enfuit à demi rôtie.

Au bout du terme, elle revint chercher son homme, qui l'attendait de pied ferme, un sac sur le dos.

« Pour le coup, ton heure est venue, » lui dit-elle en entrant brusquement : « il n'y a plus à reculer; mais que veux-tu faire de ce sac ? »

— « Il contient les ames de douze joueurs de mes amis, que j'ai autrefois délivrés de l'enfer. »

— « Qu'ils y rentrent avec toi ! » dit la Mort; et saisissant Federigo par les cheveux, elle s'élança dans les airs, vola vers le midi, et s'enfonça avec sa proie dans les gouffres du mont Gibel. Arrivée aux portes de l'enfer, elle frappa trois coups.

— « Qui est là ? » dit Pluton.

— « Federigo le joueur, » répondit la Mort.

— « N'ouvrez pas, » s'écria Pluton, qui se

rappela aussitôt les douze parties qu'il avait perdues : « ce coquin-là dépeuplerait mon empire. »

Pluton refusant d'ouvrir, la Mort transporta son prisonnier aux portes du purgatoire; mais l'ange de garde lui en interdit l'entrée, ayant reconnu qu'il se trouvait en état de péché mortel. Il fallut donc à toute force et au grand regret de la Mort, qui en voulait à Federigo, diriger le convoi vers les régions célestes.

« Qui es-tu ? » dit saint Pierre à Federigo, quand la Mort l'eut déposé à l'entrée du paradis.

— « Votre ancien hôte, » répondit-il, « celui qui vous régala jadis du produit de sa chasse. »

— « Oses-tu bien te présenter ici dans l'état où je te vois ? » s'écria saint Pierre. « Ne sais-tu pas que le ciel est fermé à tes pareils? Quoi! tu n'es pas même digne du purgatoire, et tu veux une place dans le paradis ! »

— « Saint Pierre, » dit Federigo, « est-ce ainsi que je vous reçus quand vous vîntes avec votre divin maître, il y a environ cent quatre-vingts ans, me demander l'hospitalité ? »

— « Tout cela est bel et bon, » repartit saint Pierre d'un ton grondeur, quoique attendri; mais je ne puis pas prendre sur moi de te laisser

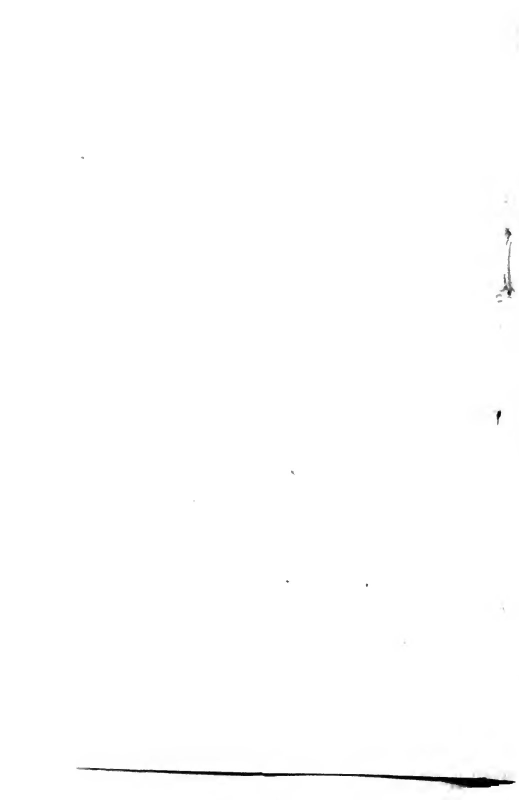
entrer. Je vais informer Jésus-Christ de ton arrivée : nous verrons ce qu'il dira. »

Notre-Seigneur, étant averti, vint à la porte du paradis, où il trouva Federigo à genoux sur le seuil, avec ses douze ames, six de chaque côté. Lors, se laissant toucher de compassion : « Passe encore pour toi, » dit-il à Federigo ; « mais ces douze ames que l'enfer réclame, je ne saurais en conscience les laisser entrer. »

— « Eh quoi! Seigneur, » dit Federigo, « lorsque j'eus l'honneur de vous recevoir dans ma maison, n'étiez-vous pas accompagné de douze voyageurs, que j'accueillis, ainsi que vous, du mieux qu'il me fut possible? »

— « Il n'y a pas moyen de résister à cet homme, » dit Jésus-Christ : « entrez donc, puisque vous voilà; mais ne vous vantez pas de la grâce que je vous fais : elle serait de mauvais exemple. »

BALLADES.



LE BAN DE CROATIE.

(IMITÉ DE L'ILLYRIQUE.)

Il y avait un ban de Croatie qui était borgne de l'œil droit et sourd de l'oreille gauche. De son œil droit il regardait la misère du peuple; de son oreille gauche il écoutait les plaintes des voivodes. Et qui avait de grandes richesses était accusé ; et qui était accusé mourait. De cette manière il fit décapiter Humanay bey, et le voivode Zambolich, et il s'empara de leurs trésors. A la fin, Dieu fut irrité de ses crimes, et il permit à des spectres de tourmenter son sommeil. Et toutes les nuits au pied de son lit se tenaient debout Humanay et Zambolich, le re-

gardant de leurs yeux ternes et mornes. A l'heure où les étoiles pâlissent, quand le ciel devient rose à l'Orient, alors, ce qui est épouvantable à raconter, les deux spectres s'inclinaient comme pour le saluer par dérision ; et leurs têtes sans appui tombaient et roulaient sur les tapis, et alors le ban pouvait dormir. Une nuit, une froide nuit d'hiver, Humanay parla et dit : « Depuis assez long-temps nous te saluons ; pourquoi ne nous rends-tu pas notre salut ? » Alors le ban se leva tout tremblant, et comme il s'inclinait pour les saluer, sa tête tomba d'elle-même et roula sur le tapis.

LE HEYDUQUE MOURANT.

(IMITÉ DE L'ILLYRIQUE.)

« A moi, vieux aigle blanc, je suis Gabriel Zapol, qui t'ai souvent repu de la chair des Pandours, mes ennemis. Je suis blessé, je vais mourir; mais avant de donner à tes aiglons mon cœur, mon grand cœur, je te prie de me rendre un service. Prends dans tes serres ma giberne vide et la porte à mon frère George pour qu'il me venge. Dans ma giberne il y avait douze cartouches, et tu verras douze Pandours morts autour de moi. Mais ils sont venus treize, et le treizième, Botzaï, le lâche m'a frappé dans le dos. Prends aussi dans tes

serres ce mouchoir brodé, et le porte à la belle Khava, pour qu'elle me pleure.» Et l'aigle porta sa giberne vide à son frère George, et il le trouva qui s'enivrait d'eau-de-vie. Et il porta son mouchoir brodé à la belle Khava, et il la trouva qui se mariait à Botzaï.

LA PERLE DE TOLÈDE.

(IMITÉ DE L'ESPAGNOL.)

Qui me dira si le soleil est plus beau à son lever qu'à son coucher ? Qui me dira de l'olivier ou de l'amandier lequel est le plus beau des arbres ? Qui me dira qui du Valencien ou de l'Andaloux est le plus brave ? Qui me dira quelle est la plus belle des femmes ? — Je vous dirai quelle est la plus belle des femmes : c'est Aurore de Vargas, la perle de Tolède.

Le noir Tuzani a demandé sa lance, il a demandé son bouclier : sa lance, il la tient à sa main droite ; son bouclier pend à son cou. Il descend dans son écurie, et considère ses qua-

rante jumens l'une après l'autre. Il dit : « Berja est la plus vigoureuse ; sur sa large croupe j'emporte la perle de Tolède, ou, par Allah ! Cordoue ne me reverra jamais. »

Il part, il chevauche, il arrive à Tolède, et il rencontre un vieillard près du Zacatin. » Vieillard à la barbe blanche, porte cette lettre à don Guttiere, à don Guttiere de Saldana. S'il est homme, il viendra combattre contre moi près de la fontaine d'Almami. La perle de Tolède doit appartenir à l'un de nous. »

Et le vieillard a pris la lettre, il l'a prise et l'a portée au comte de Saldana, comme il jouait aux échecs avec la perle de Tolède. Le comte a lu la lettre, il a lu le cartel, et de sa main il a frappé la table si fort que toutes les pièces sont tombées. Et il se lève et demande sa lance et son bon cheval ; et la perle s'est levée aussi toute tremblante, car elle a compris qu'il allait à un duel.

« Seigneur Guttiere, don Guttiere de Saldana, restez, je vous en prie, et jouez encore avec moi. — Je ne jouerai pas davantage aux échecs ; je veux jouer au jeu des lances à la fontaine d'Almami. » Et les pleurs d'Aurore ne purent l'arrêter ; car rien n'arrête un cavalier qui se rend à un duel. Alors la perle de Tolède

a pris son manteau , et , montée sur sa mule, s'en est allée à la fontaine d'Almami.

Autour de la fontaine le gazon est rouge. L'eau de la fontaine est rouge aussi : mais ce n'est point le sang d'un chrétien qui rougit le gazon , qui rougit l'eau de la fontaine. Le noir Tuzani est couché sur le dos ; la lance de don Guttiere s'est brisée dans sa poitrine; tout son sang se perd peu à peu. Sa jument Berja le regarde en pleurant, car elle ne peut guérir la blessure de son maître.

La perle descend de sa mule : « Cavalier, ayez bon courage ; vous vivrez encore pour épouser une belle Moresque; ma main sait guérir les blessures que fait mon chevalier. — O perle si blanche, ô perle si belle, arrache de mon sein ce tronçon de lance qui le déchire : le froid de l'acier me glace et me transit. » Elle s'est approchée sans défiance ; mais il a ranimé ses forces , et du tranchant de son sabre il balafre ce visage si beau.

LA

PARTIE DE TRICTRAC.



LA

PARTIE DE TRICTRAC.

Les voiles sans mouvement pendaient collées contre les mâts ; la mer était unie comme une glace; la chaleur était étouffante, le calme désespérant.

Dans un voyage sur mer, les ressources d'amusement que peuvent offrir les habitans d'un vaisseau sont bientôt épuisées. On se connaît trop bien, hélas! lorsqu'on a passé quatre mois ensemble dans une maison de bois longue de cent vingt pieds. Quand vous voyez venir le premier lieutenant, vous savez qu'il vous parlera d'abord de Rio-Janeiro dont il vient, puis

du fameux pont d'Essling, qu'il a vu faire par les marins de la garde, dont il faisait partie. Au bout de quinze jours, vous connaissez jusqu'aux expressions qu'il affectionne, jusqu'à la ponctuation de ses phrases, aux différentes intonations de sa voix. Quand jamais a-t-il manqué de s'arrêter tristement après avoir prononcé pour la première fois dans son récit ce mot, *l'Empereur*... « Si vous l'aviez vu alors!!! » (trois points d'admiration) ajoute-t-il invariablement. Et l'épisode du cheval du trompette, et le boulet qui ricoche et qui emporte une giberne où il y avait pour sept mille cinq cents francs en or et en bijoux, etc., etc.! — Le second lieutenant est un grand politique; il disserte tous les jours sur le dernier numéro du *Constitutionnel*, qu'il a emporté de Brest: ou, s'il quitte les sublimités de la politique pour descendre à la littérature, il vous régalera de l'analyse du dernier vaudeville qu'il a vu jouer. Grand Dieu!.... Le commissaire de marine possédait une histoire bien intéressante. Comme il nous enchanta la première fois qu'il nous raconta son évasion du ponton de Cadix! mais à la vingtième répétition, ma foi, l'on n'y peut plus tenir... — Et les enseignes, et les aspirans!... Le souvenir de leurs conversations me

fait dresser les cheveux à la tête. Quant au capitaine, généralement c'est le moins ennuyeux du bord. En sa qualité de commandant despotique, il se trouve en état d'hostilité secrète contre tout l'état-major; il vexe, il opprime quelquefois, mais il y a un certain plaisir à pester contre lui. S'il a quelque manie fâcheuse pour ses subordonnés, on a le plaisir de voir son supérieur ridicule, et cela console un peu.

A bord du vaisseau sur lequel j'étais embarqué, les officiers étaient les meilleures gens du monde, tous bons diables, s'aimant comme des frères, mais s'ennuyant à qui mieux mieux. Le capitaine était le plus doux des hommes, point tracassier (ce qui est une rareté). C'était toujours à regret qu'il faisait sentir son autorité dictatoriale. Pourtant, que ce voyage me parut long! surtout ce calme qui nous prit quelques jours seulement avant de voir la terre!...

Un jour, après le dîner que le désœuvrement nous avait fait prolonger aussi long-temps qu'il était humainement possible, nous étions tous rassemblés sur le pont, attendant le spectacle monotone mais toujours majestueux d'un coucher de soleil en mer. Les uns fumaient, d'autres relisaient pour la vingtième fois un des

trente volumes de notre triste bibliothèque ; tous bâillaient à pleurer. Un enseigne assis à côté de moi s'amusait, avec toute la gravité digne d'une occupation sérieuse, à laisser tomber, la pointe en bas, sur les planches du tillac, le poignard que les officiers de marine portent ordinairement en petite tenue. C'est un amusement comme un autre, et qui exige de l'adresse pour que la pointe se pique bien perpendiculairement dans le bois. — Désirant faire comme l'enseigne, et n'ayant point de poignard à moi, je voulus emprunter celui du capitaine; mais il me refusa. Il tenait singulièrement à cette arme, et même il aurait été fâché de la voir servir à un amusement aussi futile. Autrefois ce poignard avait appartenu à un brave officier mort malheureusement dans la dernière guerre... Je devinai qu'une histoire allait suivre, je ne me trompais pas. Le capitaine commença sans se faire prier ; quant aux officiers qui nous entouraient, comme chacun d'eux connaissait par cœur les infortunes du lieutenant Roger, ils firent aussitôt une retraite prudente. Voici à peu près quel fut le récit du capitaine :

« Roger, quand je le connus, était plus âgé que moi de trois ans; il était lieutenant; moi, j'étais enseigne. Je vous assure que c'était un

des meilleurs officiers de notre corps, d'ailleurs un cœur excellent, de l'esprit, de l'instruction, des talens, en un mot un jeune homme charmant. Il était heureusement un peu fier et susceptible, ce qui tenait, je crois, à ce qu'il était enfant naturel, et qu'il craignait que sa naissance ne lui fît perdre de la considération dans le monde; mais, pour dire la vérité, de tous ses défauts le plus grand c'était un désir violent et continuel de primer partout où il se trouvait. Son père, qu'il n'avait jamais vu, lui faisait une pension qui aurait été bien plus que suffisante pour ses besoins, si Roger n'avait pas été la générosité même. Tout ce qu'il avait était à ses amis. Quand il venait de toucher son trimestre, c'était à qui irait le voir avec une figure triste et soucieuse : « Eh bien ! camarade, qu'as-» tu ? » demandait-il ; « tu m'as l'air de ne » pouvoir pas faire grand bruit en frappant » sur tes poches ; allons, voici ma bourse, » prends ce qu'il te faut, et viens-t'en dîner » avec moi. »

» Il vint à Brest une jeune actrice fort jolie, nommée Gabrielle, qui ne tarda pas à faire des conquêtes parmi les marins et les officiers de la garnison. Ce n'était pas une beauté régulière, mais elle avait de la taille, de beaux yeux, le

pied petit, l'air passablement effronté : tout cela plait fort quand on est dans les parages de vingt à vingt-cinq ans. On la disait par-dessus le marché la plus capricieuse créature de son sexe, et sa manière de jouer ne démentait pas cette réputation. Tantôt elle jouait à ravir, on eût dit une comédienne du premier ordre ; le lendemain, dans la même pièce, elle était froide, insensible; elle débitait son rôle comme un enfant récite son catéchisme. Ce qui intéressa surtout nos jeunes gens, ce fut l'histoire suivante que l'on racontait d'elle. Il paraît qu'elle avait été entretenue très-richement à Paris par un sénateur qui faisait, comme l'on dit, des folies pour elle. Un jour cet homme, se trouvant chez elle, mit son chapeau sur sa tête; elle le pria de l'ôter, et se plaignit même qu'il lui manquait de respect. Le sénateur se mit à rire, leva les épaules, et dit en se carrant dans un fauteuil : « C'est bien le moins que je me mette à mon aise chez une fille que je paie. » Un bon soufflet de crocheteur, détaché par la blanche main de la Gabrielle, le paya aussitôt de sa réponse et jeta son chapeau à l'autre bout de la chambre. De-là, rupture complète. Des banquiers, des généraux, avaient fait des offres considérables à la dame; mais elle les avait toutes refu-

sées, et s'était faite actrice, afin, disait-elle, de vivre indépendante.

» Lorsque Roger la vit et qu'il apprit cette histoire, il jugea que cette personne était son fait, et avec la franchise un peu brutale qu'on nous reproche à nous autres marins, voici comment il s'y prit pour lui montrer combien il était touché de ses charmes. Il acheta les plus belles fleurs et les plus rares qu'il put trouver à Brest, en fit un bouquet qu'il attacha avec un beau ruban rose, et dans le nœud arrangea très-proprement un rouleau de vingt-cinq napoléons; c'était tout ce qu'il possédait pour le moment. Je me souviens que je l'accompagnai dans les coulisses pendant un entr'acte. Il fit à la Gabrielle un compliment fort court sur la grace qu'elle avait à porter son costume, lui offrit le bouquet, et lui demanda la permission d'aller la voir chez elle. Tout cela fut dit en trois mots.

» Tant que Gabrielle ne vit que les fleurs et le beau jeune homme qui les lui présentait, elle lui souriait, accompagnant son sourire d'une révérence des plus gracieuses; mais quand elle eut le bouquet entre les mains et qu'elle sentit le poids de l'or, sa physionomie changea plus rapidement que la surface de la mer que

soulève un ouragan des tropiques; et certes elle ne fut guère moins méchante, car elle lança de toute sa force le bouquet et les napoléons à la tête de mon pauvre ami, qui en porta les marques sur la figure pendant plus de huit jours. La sonnette du régisseur se fit entendre, Gabrielle entra en scène, et joua tout de travers.

» Roger, ayant ramassé son bouquet et son rouleau d'or d'un air bien confus, s'en alla au café, offrit le bouquet (sans l'argent) à la demoiselle du comptoir, et essaya, en buvant du punch, d'oublier la cruelle. Il n'y réussit pas; et, malgré le dépit qu'il éprouvait de ne pouvoir se montrer avec son œil poché, il devint amoureux fou de la colérique Gabrielle. Il lui écrivait vingt lettres par jour, et quelles lettres! soumises, tendres, respectueuses, telles qu'on pourrait les adresser à une princesse. Les premières lui furent renvoyées sans avoir été décachetées; les autres n'obtinrent pas de réponse. Roger cependant conservait quelque espoir, quand nous lui montrâmes que la marchande d'oranges du théâtre enveloppait ses oranges avec ces lettres d'amour, que Gabrielle lui donnait par un raffinement de méchanceté. Ce fut un coup terrible pour la fierté de notre ami. Pourtant sa passion ne diminua pas. Il parlait

de demander l'actrice en mariage; et comme on lui disait que le ministre de la marine n'y donnerait jamais son consentement, il s'écriait qu'il se brûlerait la cervelle.

» Sur ces entrefaites, il arriva que les officiers d'un régiment de ligne en garnison à Brest voulurent faire répéter un couplet de vaudeville à la Gabrielle, qui s'y refusa par pur caprice. Les officiers et l'actrice s'opiniâtrèrent si bien, que les uns firent baisser la toile par leurs sifflets, et que l'autre s'évanouit. Vous savez ce que c'est que le parterre d'une ville de garnison. Il fut convenu entre les officiers que le lendemain et les jours suivans la coupable serait sifflée sans rémission; qu'on ne lui permettrait pas de jouer un seul rôle avant qu'elle n'eût fait amende honorable avec l'humilité nécessaire pour expier son crime. Roger n'avait point assisté à cette représentation; mais il apprit le soir même le scandale qui avait mis tout le théâtre en confusion, ainsi que les projets de vengeance qui se tramaient pour le lendemain. Sur-le-champ son parti fut pris.

» Le lendemain, lorsque Gabrielle parut, du banc des officiers partirent des huées et des sifflets à fendre les oreilles. Roger, qui s'était

placé à dessein tout auprès des tapageurs, se leva, et interpella les plus bruyans en termes si outrageans, que toute leur fureur se tourna aussitôt contre lui. Alors, avec un grand sang-froid, il tira son carnet de sa poche, et inscrivait les noms qu'on lui criait de toutes parts; il aurait pris rendez-vous pour se battre avec tout le régiment, si, par esprit de corps, un grand nombre d'officiers de marine ne fussent survenus, et n'eussent provoqué la plupart de ses adversaires. La bagarre fut vraiment effroyable.

» Toute la garnison fut consignée pour plusieurs jours; mais quand on nous rendit la liberté, il y eut un terrible compte à régler. Nous nous trouvâmes une soixantaine sur le terrain. Roger, seul, se battit contre trois officiers; il en tua un, et blessa grièvement les deux autres sans recevoir une égratignure. Je fus moins heureux pour ma part: un maudit lieutenant, qui avait été maître d'armes, me donna dans la poitrine un grand coup d'épée, dont je manquai mourir. Ce fut, je vous assure, un beau spectacle que ce duel, ou plutôt cette bataille. La marine eut tout l'avantage; et le régiment fut obligé de quitter Brest.

» Vous pensez bien que nos officiers supé-

rieurs n'oublièrent pas l'auteur de la querelle. Il eut pendant quinze jours une sentinelle à sa porte.

» Quand ses arrêts furent levés, je sortis de l'hôpital, et j'allai le voir. Quelle fut ma surprise, en entrant chez lui, de le voir assis à déjeûner tête à tête avec Gabrielle! Ils avaient l'air d'être depuis long-temps en parfaite intelligence. Déjà ils se tutoyaient et se servaient du même verre. Roger me présenta à sa maîtresse comme son meilleur ami, et lui dit que j'avais été blessé dans l'espèce d'escarmouche dont elle avait été la première cause. Cela me valut un baiser de cette belle personne. Cette fille avait les inclinations toutes martiales.

» Il passèrent trois mois ensemble parfaitement heureux, ne se quittant pas d'un instant. Gabrielle paraissait l'aimer jusqu'à la fureur, et Roger avouait qu'avant de connaître Gabrielle il n'avait pas connu l'amour.

» Une frégate hollandaise entra dans le port. Les officiers nous donnèrent à dîner. On but largement de toutes sortes de vins; et la nappe ôtée, ne sachant que faire, car ces messieurs parlaient très-mal français, on se mit à jouer. Les Hollandais paraissaient avoir beaucoup d'argent; et leur premier lieutenant surtout vou-

lait jouer si gros jeu, que pas un de nous ne se souciait de faire sa partie. Roger, qui ne jouait pas d'ordinaire, crut qu'il s'agissait dans cette occasion de soutenir l'honneur de son pays. Il joua donc, et tint tout ce que voulut le lieutenant hollandais. Il gagna d'abord, puis perdit. Après quelques alternatives de gain et de perte, ils se séparèrent sans avoir rien fait. Nous rendîmes le dîner aux officiers hollandais. On joua encore. Roger et le lieutenant furent remis aux prises. Bref, pendant plusieurs jours, ils se donnèrent rendez-vous, soit au café, soit à bord, essayant toutes sortes de jeux, surtout le trictrac, et augmentant toujours leurs paris, si bien qu'ils en vinrent à jouer vingt-cinq napoléons la partie. C'était une somme énorme pour de pauvres officiers comme nous : plus de deux mois de solde ! Au bout d'une semaine, Roger avait perdu tout l'argent qu'il possédait, plus trois ou quatre mille francs empruntés à droite et à gauche.

» Vous vous doutez bien que Roger et Gabrielle avaient fini par faire ménage commun et bourse commune, c'est-à-dire que Roger, qui venait de toucher une forte part de prises, avait mis à la masse dix ou vingt fois plus que l'actrice. Cependant il considérait toujours que cette

masse appartenait principalement à sa maîtresse, et il n'avait gardé pour ses dépenses particulières qu'une cinquantaine de napoléons. Il fut cependant obligé de recourir à cette réserve pour continuer à jouer. Gabrielle ne lui fit pas la moindre observation.

» L'argent du ménage prit le même chemin que son argent de poche. Bientôt Roger fut réduit à jouer ses derniers vingt-cinq napoléons. Il s'appliquait horriblement ; aussi la partie fut-elle longue et disputée. Il vint un moment où Roger, tenant le cornet, n'avait plus qu'une chance pour gagner : je crois qu'il lui fallait six quatre. La nuit était avancée. Un officier qui les avait long-temps regardés jouer avait fini par s'endormir sur un fauteuil. Le Hollandais était fatigué et assoupi ; en outre, il avait beaucoup bu de punch. Roger seul était bien éveillé, et en proie au plus violent désespoir. Ce fut en frémissant qu'il jeta les dés. Il les jeta si rudement sur le damier, que de la secousse une bougie tomba sur le plancher. Le Hollandais tourna la tête d'abord vers la bougie, qui venait de couvrir de cire son pantalon neuf, puis il regarda les dés. — Ils marquaient six et quatre. Roger, pâle comme la mort, reçut les vingt-cinq napoléons. Ils continuèrent à jouer. La chance de-

vint favorable à mon malheureux ami, qui pourtant faisait écoles sur écoles, et qui casait comme s'il avait voulu perdre. Le lieutenant hollandais s'entêta, doubla, décupla les enjeux : il perdit toujours. Je crois le voir encore : c'était un grand blond, flegmatique, dont la figure semblait être de cire. Il se leva enfin, ayant perdu quatre-vingt mille francs, qu'il paya sans que sa physionomie décelât la moindre émotion.

» Roger lui dit : « Ce que nous avons fait ce » soir ne signifie rien, vous dormiez à moitié ; » je ne veux pas votre argent. »

— « Vous plaisantez, » répondit le flegmatique Hollandais ; « j'ai très-bien joué, mais » les dés ont été contre moi. Je suis sûr de » pouvoir toujours vous gagner en vous ren- » dant quatre trous. Bonsoir ! » et il le quitta.

» Le lendemain nous apprîmes que, désespéré de sa perte, il s'était brûlé la cervelle dans sa chambre après avoir bu un bol de punch.

» Les quatre-vingt mille francs gagnés par Roger étaient étalés sur une table, et Gabrielle les contemplait avec un sourire de satisfaction. « Nous voilà bien riches, » dit-elle ; « que fe- » rons-nous de tout cet argent ? »

» Roger ne répondit rien ; il paraissait comme hébété depuis la mort du Hollandais.

« Il faut faire mille folies, » continua la Gabrielle : « argent gagné aussi facilement doit se
» dépenser de même. Achetons une calèche, et
» narguons le préfet maritime et sa femme. Je
» veux avoir des diamans, des cachemires. De-
» mande un congé et allons à Paris ; ici nous
» ne viendrons jamais à bout de tant d'ar-
» gent ! » Elle s'arrêta pour observer Roger, qui, les yeux fixés sur le plancher, la tête appuyée sur sa main, ne l'avait pas entendue, et semblait rouler dans sa tête les plus sinistres pensées.

— « Que diable as-tu ? Roger, » s'écria-t-elle en appuyant une main sur son épaule. « Tu
» me fais la moue, je crois ; je ne puis t'arra-
» cher une parole. »

— « Je suis bien malheureux, » dit-il enfin avec un soupir étouffé.

— « Malheureux ! Dieu me pardonne, n'au-
» rais-tu pas des remords pour avoir plumé ce
» gros mynheer ? »

» Il releva la tête, et la regarda d'un œil hagard.

— « Qu'importe, » poursuivit-elle, « qu'im-
» porte qu'il ait pris la chose au tragique et
» qu'il se soit brûlé ce qu'il avait de cervelle ?
» Je ne plains pas les joueurs qui perdent ; et

» certes son argent est mieux entre nos mains
» que dans les siennes : il l'aurait dépensé à
» boire et à fumer, au lieu que nous, nous al-
» lons faire mille extravagances toutes plus
» élégantes les unes que les autres. »

» Roger se promenait par la chambre, la tête penchée sur sa poitrine, les yeux à demi fermés et remplis de larmes. Il vous aurait fait pitié si vous l'aviez vu.

» Sais-tu, » lui dit Gabrielle, « que des gens
» qui ne connaîtraient pas ta sensibilité ro-
» manesque pourraient bien croire que tu as
» triché? »

— « Et si cela était vrai? » s'écria-t-il d'une voix sourde en s'arrêtant devant elle.

— « Bah! » répondit-elle en souriant, « tu
» n'as pas assez d'esprit pour tricher au jeu. »

— « Oui, j'ai triché, Gabrielle; j'ai triché
» comme un misérable que je suis. »

» Elle comprit à son émotion qu'il ne disait que trop vrai; elle s'assit sur son canapé, et demeura quelque temps sans parler : « J'aimerais
» mieux, » dit-elle enfin d'une voix très-émue,
« j'aimerais mieux que tu eusses tué dix hommes
» que d'avoir triché au jeu. »

» Il y eut un mortel silence d'une demi-heure. Ils étaient assis tous les deux sur le

même sofa, et ne se regardèrent pas une seule fois. Roger se leva le premier, et lui dit bonsoir d'une voix assez calme.

— « Bonsoir! » lui dit-elle d'un ton sec et froid.

» Roger m'a dit depuis qu'il se serait tué ce jour-là même s'il n'avait craint que nos camarades ne devinassent la cause de son suicide. Il ne voulait pas que sa mémoire fût infâme.

» Le lendemain Gabrielle fut aussi gaie qu'à l'ordinaire; on eût dit qu'elle avait déjà oublié la confidence de la veille. Pour Roger, il était devenu sombre, fantasque, bourru; il sortait à peine de sa chambre, évitait ses amis, et passait souvent des journées entières sans adresser une parole à sa maîtresse. J'attribuais sa tristesse à une sensibilité honorable, mais excessive, et j'essayai plusieurs fois de le consoler, mais il me renvoyait bien loin en affectant une grande indifférence pour son partner malheureux. Un jour même il fit une sortie violente contre la nation hollandaise, et voulut me soutenir qu'il ne pouvait pas y avoir en Hollande un seul honnête homme. Cependant il s'informait en secret de la famille du lieutenant hollandais; mais personne ne pouvait lui en donner des nouvelles.

» Six semaines après cette malheureuse partie de trictrac, Roger trouva chez Gabrielle un billet écrit par un aspirant, qui paraissait la remercier de bontés qu'elle avait eues pour lui. Gabrielle était le désordre en personne, et le billet en question avait été laissé par elle sur sa cheminée. Je ne sais si elle avait été infidèle, mais Roger le crut, et sa colère fut épouvantable. Son amour et un reste d'orgueil étaient les seuls sentimens qui pussent encore l'attacher à la vie, et le plus fort de ces sentimens allait être ainsi soudainement détruit! il accabla d'injures l'orgueilleuse comédienne, et, violent comme il était, je ne sais comment il se fit qu'il ne la battît pas.

— « Sans doute, » lui dit-il, « ce freluquet » vous a donné beaucoup d'argent? C'est la » seule chose que vous aimiez, et vous accor- » deriez vos faveurs au plus sale de nos mate- » lots s'il avait de quoi les payer. »

— « Pourquoi pas? » répondit froidement l'actrice. « Oui, je me ferais payer par un » matelot, mais...... *je ne le volerais pas.* »

» Roger poussa un cri de rage. Il tira en tremblant son poignard, et un instant regarda Gabrielle avec des yeux égarés, puis rassemblant toutes ses forces, il jeta l'arme à ses pieds

et s'échappa de l'appartement pour ne pas céder à l'horrible tentation qui l'obsédait.

» Ce soir-là même je passai fort tard devant son logement, et, voyant de la lumière chez lui, j'entrai pour lui emprunter un livre. Je le trouvai fort occupé à écrire. Il ne se dérangea point, et parut à peine s'apercevoir de ma présence dans sa chambre. Je m'assis près de son bureau et je contemplai ses traits; ils étaient tellement altérés, qu'un autre que moi aurait eu de la peine à le reconnaître. Tout d'un coup j'aperçus sur le bureau une lettre déjà cachetée, et qui m'était adressée. Je l'ouvris aussitôt. Roger m'annonçait qu'il allait mettre fin à ses jours, et me chargeait de différentes commissions. Pendant que je lisais, il écrivait toujours sans prendre garde à moi : c'était à Gabrielle qu'il faisait ses adieux.... Vous pensez quel fut mon étonnement, et ce que je dus lui dire, confondu comme je l'étais de sa résolution : « Comment, tu veux te tuer, toi qui es si » heureux? »

— « Mon ami, » me dit-il en cachetant sa lettre, « tu ne sais rien. Tu ne me connais pas. » Je suis un fripon. Je suis si méprisable, » qu'une fille de joie m'insulte, et je sens si » bien ma bassesse que je n'ai pas la force de

» la battre. » Alors il me raconta l'histoire de la partie de trictrac, et tout ce que vous savez déjà. En l'écoutant, j'étais pour le moins aussi ému que lui; je ne savais que lui dire; je lui serrais les mains; j'avais les larmes aux yeux, mais je ne pouvais parler. Enfin l'idée me vint de lui représenter qu'il n'avait pas à se reprocher d'avoir causé volontairement la ruine du Hollandais; et qu'après tout il ne lui avait fait perdre, par sa..... tricherie,..... que vingt-cinq napoléons.

— « Donc ! » s'écria-t-il avec une ironie amère, « je suis un petit voleur et non un » grand. Moi qui avais tant d'ambition ! N'être » qu'un friponneau ! » et il éclata de rire. Je fondis en larmes.

» Tout-à-coup la porte s'ouvre; une femme entra et se précipita dans ses bras : c'était Gabrielle. « Pardonne-moi, » s'écria-t-elle en l'étreignant avec force, « pardonne-moi. Je le sens bien, je n'aime que toi. Je t'aime mieux maintenant que si tu n'avais pas fait ce que tu te reproches. Si tu veux, je volerai... j'ai déjà volé... Oui, j'ai volé... j'ai volé une montre d'or... Que peut-on faire de pis? »

» Roger secoua la tête d'un air d'incrédulité; mais son front parut s'éclaircir. « Non, ma

» pauvre enfant, » dit-il en la repoussant avec douceur, « il faut absolument que je me tue.
» Je souffre trop. Je ne puis résister à la dou-
» leur que je sens là. »

— « Eh bien ! si tu veux mourir, Roger, je
» mourrai avec toi ! Sans toi, que m'importe la
» vie ! J'ai du courage ; j'ai tiré des fusils : je
» me tuerai tout comme un autre. D'abord,
» moi qui ai joué la tragédie, j'en ai l'habitude. »
Elle avait les larmes aux yeux en commençant, cette dernière idée la fit rire ; et Roger lui-même laissa échapper un sourire. « Tu ris,
» mon officier, » s'écria-t-elle en battant des mains et en l'embrassant ; « tu ne te tueras
» pas ! » Et elle l'embrassait toujours, tantôt pleurant, tantôt riant, tantôt jurant comme un matelot ; car elle n'était pas de ces femmes qu'un gros mot effraie.

» Cependant je m'étais emparé des pistolets et du poignard de Roger, et je lui dis : « Mon
» cher Roger, tu as une maîtresse et un ami
» qui t'aiment. Crois-moi, tu peux encore avoir
» quelque bonheur en ce monde. » Je sortis après l'avoir embrassé, et je le laissai seul avec Gabrielle.

» Je crois que nous ne serions parvenus qu'à retarder seulement son funeste dessein, s'il

n'avait reçu du ministre l'ordre de partir, comme premier lieutenant, à bord d'une frégate qui devait aller croiser dans les mers de l'Inde après avoir passé au travers de l'escadre anglaise qui bloquait le port. L'affaire était hasardeuse. Je lui fis entendre qu'il valait mieux mourir noblement d'un boulet anglais que de mettre fin lui-même à ses jours, sans gloire et sans utilité pour son pays. Il promit de vivre. Des 80,000 francs, il en distribua la moitié à des matelots estropiés ou à des veuves et des enfans de marins. Il donna le reste à Gabrielle, qui d'abord jura de n'employer cet argent qu'en bonnes œuvres. Elle avait bien l'intention de tenir parole, la pauvre fille; mais l'enthousiasme était chez elle de courte durée. J'ai su depuis qu'elle donna quelques milliers de francs aux pauvres. Elle s'acheta des chiffons avec le reste.

» Nous montâmes, Roger et moi, sur une belle frégate, *la Galatée:* nos hommes étaient braves, bien exercés, bien disciplinés; mais notre commandant était un ignorant, qui se croyait un Jean Bart parce qu'il jurait mieux qu'un capitaine d'armes, parce qu'il écorchait le français, et qu'il n'avait jamais étudié la théorie de sa profession, dont il entendait assez médiocrement la pratique. Pourtant le sort le fa-

vorisa d'abord. Nous sortîmes heureusement de la rade, grace à un coup de vent qui força l'escadre de blocus de gagner le large; et nous commençâmes notre croisière par brûler une corvette anglaise et un vaisseau de la compagnie, sur les côtes de Portugal.

» Nous voguions lentement vers les mers de l'Inde, contrariés par les vents et par les fausses manœuvres de notre capitaine, dont la maladresse augmentait le danger de notre croisière. Tantôt chassés par des forces supérieures, tantôt poursuivant des vaisseaux marchands, nous ne passions pas un seul jour sans quelque aventure nouvelle. Mais ni la vie hasardeuse que nous menions, ni les fatigues que lui donnait le détail de la frégate, dont il était chargé, ne pouvaient distraire Roger des tristes pensées qui le poursuivaient sans relâche. Lui qui passait autrefois pour l'officier le plus actif et le plus brillant de notre port, maintenant il se bornait à faire seulement son devoir. Aussitôt que son service était fini, il se renfermait dans sa chambre, sans livres, sans papier; il passait des heures entières couché dans son cadre; et le malheureux ne pouvait dormir.

» Un jour, voyant son abattement, je m'avisai de lui dire : « Parbleu ! mon cher, tu t'af-

» fliges pour peu de chose. Tu as escamoté
» vingt-cinq napoléons à un gros Hollandais,
» bien ! — et tu as des remords pour plus d'un
» million. Or, dis-moi, quand tu étais l'amant
» de la femme du préfet de......, n'en avais-tu
» point ? Pourtant elle valait mieux que vingt-
» cinq napoléons ? »

» Il se retourna sur son matelas sans me répondre.

» Je poursuivis : « Après tout, ton crime,
» puisque tu dis que c'est un crime, avait un
» motif honorable, et venait d'une ame éle-
» vée. »

» Il tourna la tête et me regarda d'un air furieux.

— « Oui, car enfin, si tu avais perdu, que
» devenait Gabrielle ? Pauvre fille, elle aurait
» vendu sa dernière chemise pour toi....... Si
» tu perdais, elle était réduite à la misère....
» C'est pour elle, c'est par amour pour elle que
» tu as triché. Il y a des gens qui tuent par
» amour...... qui se tuent.... Toi, mon cher
» Roger, tu as fait plus. Pour un homme
» comme nous, il y a plus de courage à.... vo-
» ler, pour parler net, qu'à se tuer. »

« Peut-être maintenant, » me dit le capitaine en interrompant son récit, « vous semblé-je

ridicule. Je vous assure que mon amitié pour Roger me donnait dans ce moment une éloquence que je ne retrouve plus aujourd'hui; et, le diable m'emporte! en lui parlant de la sorte j'étais de bonne foi, et je croyais tout ce que je disais. Ah! j'étais jeune alors! »

» Roger fut quelque temps sans répondre; il me tendit la main : « Mon ami, » dit-il en paraissant faire un grand effort sur lui-même, « tu me crois meilleur que je ne suis. Je suis » un lâche coquin. Quand j'ai triché ce Hol» landais, je ne pensais qu'à gagner vingt-cinq » napoléons; voilà tout. Je ne pensais pas à Ga» brielle, et voilà pourquoi je me méprise..... » Moi, estimer mon honneur moins que vingt» cinq napoléons!.... Quel bassesse!.... Oui, » je serais heureux de pouvoir me dire : J'ai volé » pour tirer Gabrielle de la misère.... Non!.... » non! je ne pensais pas à elle.... Je n'étais pas » amoureux dans ce moment.... J'étais un » joueur.... J'étais un voleur.... J'ai volé de » l'argent pour l'avoir à moi.... et cette action » m'a tellement abruti, avili, que je n'ai plus » aujourd'hui de courage ni d'amour... je vis, » et je ne pense plus à Gabrielle.... je suis un » homme fini. »

» Il paraissait si malheureux que, s'il m'a-

vait demandé mes pistolets pour se tuer, je crois que je les lui aurais donnés.

» Un certain vendredi, jour de mauvais augure, nous découvrîmes une grosse frégate anglaise, *l'Alceste,* qui prit chasse sur nous. Elle portait cinquante-huit canons, nous n'en avions que trente-huit. Nous fîmes force de voiles pour lui échapper, mais sa marche était supérieure; elle gagnait sur nous à chaque instant; il était évident qu'avant la nuit nous serions contraints de livrer un combat inégal. Notre capitaine appela Roger dans sa chambre, où ils furent un grand quart d'heure à consulter ensemble. Roger remonta sur le tillac, me prit par le bras, et me tira à l'écart.

— « D'ici à deux heures, » me dit-il, « l'affaire va s'engager; ce brave homme là-bas qui » se démène sur le gaillard d'arrière a perdu la » tête. Il y avait deux partis à prendre : le » premier, le plus honorable, était de laisser » l'ennemi arriver sur nous, puis de l'aborder » vigoureusement en jetant à son bord une » centaine de gaillards déterminés; l'autre parti, » qui n'est pas mauvais, mais qui est assez lâ» che, serait de nous alléger en jetant à la mer » une partie de nos canons. Alors nous pour» rions serrer de très-près la côte d'Afrique que

» nous découvrons là-bas à babord. L'Anglais,
» de peur de s'échouer, serait bien obligé de
» nous laisser échapper; mais notre brave ca-
» pitaine n'est ni un lâche ni un héros : il
» va se laisser démolir de loin à coups de
» canon, et après une heure de combat il
» amènera honorablement son pavillon. Tant
» pis pour vous : les pontons de Portsmouth
» vous attendent. Quant à moi, je ne veux pas
» les voir. »

— « Peut-être, » lui dis-je, « nos premiers
» coups de canon feront-ils à l'ennemi des ava-
» ries assez fortes pour l'obliger à cesser la
» chasse. »

— « Écoute, je ne veux pas être prisonnier,
» je veux me faire tuer; il est temps que j'en
» finisse. Si par malheur je ne suis que blessé,
» donne-moi ta parole que tu me jetteras à la
» mer. C'est le lit où doit mourir un bon marin
» comme moi. »

— « Quelle folie! » m'écriai-je, « et quelle
» commission me donnes-tu là! »

— « Tu rempliras le devoir d'un bon ami.
» Tu sais qu'il faut que je meure. Je n'ai con-
» senti à ne pas me tuer que dans l'espoir d'ê-
» tre tué, tu dois t'en souvenir. Allons, fais-
» moi cette promesse; si tu me refuses, je vais

» demander ce service à ce contre-maître qui
» ne me refusera pas. »

» Après avoir réfléchi quelque temps je lui dis : « Je te donne ma parole de faire ce que tu
» désires, pourvu que tu sois blessé à mort,
» sans espoir de guérison. Dans ce cas je con-
» sens à t'épargner des souffrances. »

— « Je serai blessé à mort ou bien je serai
» tué. » Il me tendit la main, je la serrai fortement. Dès lors il fut plus calme, et même une certaine gaieté martiale brilla sur son visage.

» Vers trois heures de l'après-midi les canons de chasse de l'ennemi commencèrent à porter dans nos agrès. Nous carguâmes alors une partie de nos voiles ; nous présentâmes le travers à *l'Alceste*, et nous fîmes un feu roulant auquel les Anglais répondirent avec vigueur. Après environ une heure de combat, notre capitaine, qui ne faisait rien à propos, voulut essayer l'abordage. Mais nous avions déjà beaucoup de morts et de blessés, et le reste de notre équipage avait perdu de son ardeur ; enfin nous avions beaucoup souffert dans nos agrès, et nos mâts étaient fortement endommagés. Au moment où nous déployâmes nos voiles pour nous rapprocher de l'Anglais,

notre grand mât, qui ne tenait plus à rien, tomba avec un fracas horrible. *L'Alceste* profita de la confusion où nous jeta d'abord cet accident. Elle vint passer à notre poupe en nous lâchant à demi-portée de pistolet toute sa bordée ; elle traversa de l'avant à l'arrière notre malheureuse frégate, qui ne pouvait lui opposer sur ce point que deux petits canons. Dans ce moment j'étais auprès de Roger, qui s'occupait à faire couper les haubans qui retenaient encore le mât abattu. Je le sens qui me serrait le bras avec force ; je me retourne, et je le vois renversé sur le tillac et tout couvert de sang. Il venait de recevoir un coup de mitraille dans le ventre.

» Le capitaine courut à lui : « Que faire, lieu-
» tenant ? » s'écria-t-il.

— « Il faut clouer notre pavillon à ce tron-
» çon de mât et nous faire couler. » Le capitaine le quitta aussitôt, goûtant fort peu ce conseil.

« Allons, » me dit Roger, « souviens-toi de
» ta promesse. »

— « Ce n'est rien, » lui dis-je, « tu peux en
» revenir. »

— « Jette-moi par-dessus le bord, » s'écria-t-il en jurant horriblement et me saisissant par

la basque de mon habit; « tu vois bien que je
» n'en puis réchapper ; jette-moi à la mer, je ne
» veux pas voir amener notre pavillon. »

» Deux matelots s'approchèrent de lui pour le porter à fond de cale. « A vos canons, co-
» quins, » s'écria-t-il avec force; « tirez à mi-
» traille et pointez au tillac. Et toi, si tu man-
» ques à ta parole, je te maudis, et je te tiens
» pour le plus lâche et le plus vil de tous les
» hommes ! »

» Sa blessure était certainement mortelle. Je vis le capitaine appeler un aspirant et lui donner l'ordre d'amener notre pavillon. « Donne-
» moi une poignée de main, » dis-je à Roger.

» Au moment même où notre pavillon fut amené. . . . .

. . . .

« Capitaine, une baleine à babord ! » interrompit un enseigne accourant à nous.

« Une baleine ! » s'écria le capitaine transporté de joie et laissant là son récit; « vite, la
» chaloupe à la mer! la yole à la mer! toutes
» les chaloupes à la mer ! — Des harpons, des
» cordes ! etc., etc. »

Je ne pus savoir comment mourut le pauvre lieutenant Roger.

LE

VASE ÉTRUSQUE.

LE

VASE ÉTRUSQUE.

Auguste Saint-Clair n'était point aimé dans ce qu'on appelle le monde ; la principale raison c'était qu'il ne cherchait à plaire qu'aux personnes qui lui plaisaient à lui-même. Il recherchait les uns et fuyait les autres. D'ailleurs il était distrait et indolent. — Un soir, comme il sortait du théâtre Italien, la marquise A*** lui demanda comment avait chanté mademoiselle Sontag. « Oui, Madame, » répondit Saint-Clair en souriant agréablement, et pensant à toute autre chose. On ne pouvait attribuer cette réponse ridicule à la timidité, car il parlait à un grand

seigneur, à un grand homme, et même à une femme à la mode, avec autant d'aplomb que s'il eût entretenu son égal. — La marquise décida que Saint-Clair était un prodige d'impertinence et de fatuité.

Madame B*** l'invita un lundi à dîner. Elle lui parla souvent; et en sortant de chez elle, il déclara que jamais il n'avait rencontré de femme plus aimable. Madame B*** amassait de l'esprit chez les autres pendant un mois, et le dépensait chez elle en une soirée. Saint-Clair la voit le jeudi de la même semaine. Cette fois, il s'ennuya quelque peu. Une autre visite le détermina à ne plus reparaître dans son salon. Madame B*** publia que Saint-Clair était un jeune homme sans manières et du plus mauvais ton.

Il était né avec un cœur tendre et aimant; mais à un âge où l'on prend trop facilement des impressions qui durent toute la vie, sa sensibilité trop expansive lui avait attiré les railleries de ses camarades. Il était fier, ambitieux; il tenait à l'opinion comme y tiennent les enfans. Dès lors il se fit une étude de supprimer tous les dehors de ce qu'il regardait comme une faiblesse déshonorante. Il atteignit son but, mais sa victoire lui coûta cher. Il put cacher aux autres les émotions de son âme trop tendre; mais en

les renfermant en lui-même, il se les rendit cent fois plus cruelles. Dans le monde il obtint la triste réputation d'insensible et d'insouciant; et dans la solitude, son imagination inquiète lui créait des tourmens d'autant plus affreux qu'il n'aurait voulu en confier le secret à personne.

Il est vrai qu'il est difficile de trouver un ami!

— Difficile! Est-ce possible? Deux hommes ont-ils existé qui n'eussent pas de secret l'un pour l'autre? — Saint-Clair ne croyait guère à l'amitié, et l'on s'en apercevait. On le trouvait froid et réservé avec les jeunes gens de sa société. Jamais il ne les questionnait sur leurs secrets; mais toutes ses pensées et la plupart de ses actions étaient des mystères pour eux. Les Français aiment à parler d'eux-mêmes; aussi Saint-Clair était-il, malgré lui, le dépositaire de bien des confidences. Ses amis, et ce mot désigne les personnes que nous voyons deux fois par semaine, se plaignaient de sa méfiance à leur égard: en effet, celui qui sans qu'on l'interroge nous fait part de son secret, s'offense ordinairement de ne pas apprendre le nôtre. On s'imagine qu'il doit y avoir réciprocité dans l'indiscrétion.

« Il est boutonné jusqu'au menton, » disait un jour le beau chef d'escadron, Alphonse de Thémines : « jamais je ne pourrai avoir la moindre confiance dans ce diable de Saint-Clair. »

— « Je le crois un peu jésuite, » reprit Jules Lambert; « quelqu'un m'a juré sa parole qu'il l'avait rencontré deux fois sortant de Saint-Sulpice. Personne ne sait ce qu'il pense. Pour moi, je ne pourrai jamais être à mon aise avec lui. »

Ils se séparèrent. Alphonse rencontra Saint-Clair sur le boulevard Italien, marchant la tête baissée, et sans voir personne. Alphonse l'arrêta, lui prit le bras, et avant qu'ils fussent arrivés à la rue de la Paix, il lui avait raconté toute l'histoire de ses amours avec madame ***, dont le mari est si jaloux et si brutal.

Le soir, Jules Lambert perdit son argent à l'écarté. Il se mit à danser. En dansant, il coudoya un homme qui, ayant aussi perdu tout son argent, était de fort mauvaise humeur. De-là quelques mots piquans : rendez-vous pris. Jules pria Saint-Clair de lui servir de second, et par la même occasion lui emprunta de l'argent, qu'il a toujours oublié de lui rendre.

Après tout, Saint-Clair était un homme assez facile à vivre. Ses défauts ne nuisaient qu'à lui seul. Il était obligeant, souvent aimable, rare-

ment ennuyeux. Il avait beaucoup voyagé, beaucoup lu, et ne parlait de ses voyages et de ses lectures que lorsqu'on l'exigeait. D'ailleurs il était grand, bien fait; sa physionomie était noble et spirituelle, presque toujours trop grave; mais son sourire était plein de grace.

J'oubliais un point important. Saint-Clair était attentif avec toutes les femmes, et recherchait leur conversation plus que celle des hommes. Aimait-il? C'est ce qu'il était difficile de décider. Seulement si cet être si froid ressentait de l'amour, on savait que la jolie comtesse Mathilde de Coursy devait être l'objet de sa préférence. C'était une jeune veuve, chez laquelle on le voyait assidu. Pour conclure leur intimité, on avait les présomptions suivantes. D'abord la politesse presque cérémonieuse de Saint-Clair pour la comtesse, et *vice versâ ;* puis son affectation de ne jamais prononcer son nom dans le monde, ou, s'il était obligé de parler d'elle, jamais le moindre éloge; puis, avant que Saint-Clair ne lui fût présenté, il aimait passionnément la musique, et la comtesse avait autant de goût pour la peinture. Depuis qu'ils s'étaient vus, leurs goûts avaient changé. Enfin la comtesse ayant été aux eaux l'année passée, Saint-Clair était parti six jours après elle.

. . . .

Mon devoir d'historien m'oblige à déclarer qu'une nuit du mois de juillet, peu de momens avant le lever du soleil, la porte du parc d'une maison de campagne s'ouvrit, et qu'il en sortit un homme avec toutes les précautions d'un voleur qui craint d'être surpris. Cette maison de campagne appartenait à madame de Coursy, et cet homme était Saint-Clair. Une femme, enveloppée dans une pelisse, l'accompagna jusqu'à la porte, et passa la tête en dehors, pour le voir encore plus long-temps, tandis qu'il s'éloignait en descendant le sentier qui longeait le mur du parc. Saint-Clair s'arrêta, jeta autour de lui un coup-d'œil circonspect, et de la main fit signe à cette femme de rentrer. La clarté d'une nuit d'été lui permettait de distinguer sa figure pâle, toujours immobile à la même place. Il revint sur ses pas, s'approcha d'elle, et la serra tendrement dans ses bras. Il voulait l'engager à rentrer : mais il avait encore cent choses à lui dire. Leur conversation durait dix minutes, quand on entendit la voix d'un paysan qui sortait pour aller travailler aux champs. Un baiser est pris et rendu, la porte est fermée, et Saint-Clair, d'un saut, est au bout du sentier.

Il suivait un chemin qui lui semblait bien connu. — Tantôt il sautait presque de joie, et courait en frappant les buissons de sa canne; tantôt il s'arrêtait ou marchait lentement, regardant le ciel qui se colorait de pourpre du côté de l'orient. Bref, à le voir, on eût dit un fou enchanté d'avoir brisé sa cage. Après une demi-heure de marche, il était à la porte d'une petite maison isolée, qu'il avait louée pour la saison. Il avait une clef: il entra; puis il se jeta sur un grand canapé, et là, les yeux fixes, la bouche courbée par un doux sourire, il pensait, il rêvait tout éveillé. Son imagination ne lui présentait alors que des pensées de bonheur. « Que je suis heureux! » se disait-il à chaque instant. « Enfin je l'ai rencontré, ce cœur qui comprend le mien!.... — Oui, c'est mon idéal que j'ai trouvé... J'ai tout à la fois un *ami* et une maîtresse... Quel caractère!... quelle ame passionnée!.... Non, elle n'a jamais aimé avant moi, et elle n'aimera jamais que moi.... » Bientôt, comme la vanité se glisse toujours dans les affaires de ce monde: « C'est la plus belle femme de Paris, » pensait-il; et son imagination lui retraçait à la fois tous ses charmes. — « Elle m'a choisi entre tous. Elle avait pour admirateurs l'élite de la société. Ce colonel de hussards, si

beau, si brave, — et pas trop fat ; — ce jeune auteur qui fait de si jolies aquarelles, et qui joue si bien les proverbes ;—ce Lovelace russe, qui a vu le Balkan, et qui a servi sous Diébitch ; — surtout Camille T***, qui a de l'esprit certainement, de belles manières, un beau coup de sabre sur le front... elle les a tous éconduits. Et moi !.... » Alors venait son refrain : Que je suis heureux ! que je suis heureux ! Et il se levait, ouvrait la fenêtre, car il ne pouvait respirer ; puis il se promenait, puis il se roulait sur son canapé.

Un amant heureux est presque aussi ennuyeux qu'un amant malheureux. Un de mes amis, qui se trouvait souvent dans l'une ou l'autre de ces deux positions, n'avait trouvé d'autre moyen de se faire écouter que de me donner un excellent déjeûner, pendant lequel il avait la liberté de parler de ses amours ; le café pris il fallait absolument changer de conversation.

Comme je ne puis donner à déjeûner à tous mes lecteurs, je leur ferai grace des pensées d'amour de Saint-Clair. D'ailleurs on ne peut pas toujours rester dans la région des nuages. Saint-Clair était fatigué, il bâilla, étendit les bras, vit qu'il était grand jour ; il fallait enfin penser à dormir. Lorsqu'il se réveilla, il vit à sa mon-

tre qu'il avait à peine le temps de s'habiller et de courir à Paris, où il était invité à un déjeûner-dîner avec plusieurs jeunes gens de sa connaissance. . . . .

. . . .

On venait de déboucher une autre bouteille de vin de Champagne; je laisse au lecteur à en déterminer le numéro. Qu'il lui suffise de savoir qu'on en était venu à ce moment, qui arrive assez vite dans un déjeûner de garçons, où tout le monde veut parler à la fois, où les bonnes têtes commencent à concevoir des inquiétudes pour les mauvaises.

— « Je voudrais, » dit Alphonse de Thémines, qui ne perdait jamais une occasion de parler de l'Angleterre, « je voudrais que ce fût la mode à Paris comme à Londres de porter chacun un toast à sa maîtresse. De la sorte, nous saurions au juste pour qui soupire notre ami Saint-Clair, » et en parlant ainsi il remplit son verre et ceux de ses voisins.

Saint-Clair un peu embarrassé se préparait à répondre, mais Jules Lambert le prévint : — « J'approuve fort cet usage, » dit-il, « et je l'adopte; et levant son verre : « A toutes les modistes de Paris! j'en excepte celles qui ont trente ans, les borgnes et les boiteuses, etc. »

— « Hurra! hurra! » crièrent les jeunes Anglomanes.

Saint-Clair se leva, son verre à la main : — « Messieurs, » dit-il, « je n'ai point un cœur aussi vaste que notre ami Jules, mais il est plus constant. Or, ma constance est d'autant plus méritoire, que depuis long-temps je suis séparé de la dame de mes pensées. Je suis sûr cependant que vous approuverez mon choix, si toutefois vous n'êtes pas déjà mes rivaux. — A Judith Pasta! messieurs! Puissions-nous revoir bientôt la première tragédienne de l'Europe! »

Thémines voulait critiquer le toast, mais les acclamations l'interrompirent. Saint-Clair ayant paré cette botte, se croyait hors d'affaire pour la journée.

La conversation tomba d'abord sur les théâtres. La censure dramatique servit de transition pour passer à la politique. De lord Wellington on passa aux chevaux anglais, et des chevaux anglais aux femmes, par une liaison d'idées facile à saisir; car, pour des jeunes gens, un beau cheval d'abord et une jolie maîtresse ensuite sont les deux objets les plus désirables.

Alors on discuta les moyens d'acquérir ces objets si désirables. Les chevaux s'achètent, on achète aussi des femmes; mais de celles-là n'en

parlons point. Saint-Clair, après avoir modestement allégué son peu d'expérience sur ce sujet délicat, conclut que la première condition pour plaire à une femme, c'est de se singulariser, d'être différent des autres. Mais y a-t-il une formule générale de singularité? Il ne le croyait pas.

— « Si bien, qu'à votre sentiment, » dit Jules, « un boiteux ou un bossu sont plus en passe de plaire qu'un homme droit et fait comme tout le monde? »

— « Vous poussez les choses bien loin, » répondit Saint-Clair; « mais j'accepte, s'il le faut, toutes les conséquences de ma proposition. Par exemple, si j'étais bossu, je ne me brûlerais pas la cervelle, et voudrais faire des conquêtes. D'abord, je ne m'adresserais qu'à deux sortes de femmes, soit à celles qui ont une véritable sensibilité, soit aux femmes, et le nombre en est grand, qui ont la prétention d'avoir un caractère original, *eccentric*, comme on dit en Angleterre. Aux premières, je peindrais l'horreur de ma position, la cruauté de la nature à mon égard. Je tâcherais de les appitoyer sur mon sort; je saurais leur faire soupçonner que je suis capable d'un amour passionné. Je tuerais en duel un de mes rivaux, et je m'empoisonne-

rais avec une faible dose de laudanum. Au bout de quelques mois on ne verrait plus ma bosse, et alors ce serait mon affaire d'épier le premier accès de sensibilité. — Quant aux femmes qui prétendent à l'originalité, la conquête en est facile. Persuadez-leur seulement que c'est une règle bien et dûment établie, qu'un bossu ne peut avoir de bonne fortune. Elles voudront aussitôt donner le démenti à la règle générale. »

— « Quel don Juan! » s'écria Jules.

— « Cassons-nous les jambes, messieurs, » dit le colonel Beaujeu, « puisque nous avons le malheur de n'être pas nés bossus. »

— « Je suis tout-à-fait de l'avis de Saint-Clair, » dit Hector Roquantin qui n'avait pas plus de trois pieds et demi de haut; « on voit tous les jours les plus belles femmes et les plus à la mode, se rendre à des gens, dont vous autres beaux garçons vous ne vous méfieriez jamais..... »

— « Hector, levez-vous, je vous en prie, et sonnez pour qu'on nous apporte du vin, » dit Thémines de l'air du monde le plus naturel.

Le nain se leva, et chacun se rappela en souriant la fable du renard qui a la queue coupée.

— « Pour moi, » dit Thémines reprenant

la conversation, « plus je vis, et plus je vois qu'une figure passable, » et en même temps il jetait un coup-d'œil complaisant sur la glace qui lui était opposée, « une figure passable et du goût dans la toilette sont la grande singularité qui séduit les plus cruelles, » et d'une chiquenaude il fit sauter une petite miette de pain qui s'était attachée au revers de son habit.

— « Bah! » s'écria le nain, « avec une jolie figure et un habit de Staub on a des femmes que l'on garde huit jours, et qui vous ennuient au second rendez-vous. Il faut autre chose pour se faire aimer, ce qui s'appelle aimer... Il faut.....

— « Tenez, » interrompit Thémines, « voulez-vous un exemple concluant? Vous avez tous connu Massigny, et vous savez quel homme c'était. Des manières comme un groom anglais, de la conversation comme son cheval... Mais il était beau comme Adonis et mettait sa cravate comme Brummel. Au total c'était l'être le plus ennuyeux que j'aie connu. »

— « Il a pensé me tuer d'ennui, » dit le colonel Beaujeu. « Figurez-vous que j'ai été obligé de faire deux cents lieues avec lui. »

— « Savez-vous » demanda Saint-Clair, « qu'il a causé la mort de ce pauvre Richard

» Thornton que vous avez tous connu ? »

— « Mais, » répondit Jules, » ne savez-vous donc pas qu'il a été assassiné par les brigands auprès de Fondi ? »

— « D'accord ; mais vous allez voir que Massigny a été au moins complice du crime. Plusieurs voyageurs, parmi lesquels se trouvait Thornton, avaient arrangé d'aller à Naples tous ensemble de peur des brigands. Massigny voulut se joindre à la caravane. Aussitôt que Thornton le sut, il prit les devans, d'effroi, je pense, d'avoir à passer quelques jours avec lui. Il partit seul, et vous savez le reste. »

— « Thornton avait raison, » dit Thémines ; « et de deux morts il choisit la plus douce. Chacun à sa place en eût fait autant. » Puis après une pause : « Vous m'accordez donc, » reprit-il, « que Massigny était, de son vivant, l'homme le plus ennuyeux de la terre ? »

— « Accordé ! » s'écria-t-on par acclamation.

— « Ne désespérons personne, » dit Jules ; « faisons une exception en faveur de ***, surtout quand il développe ses plans politiques. »

— « Vous m'accorderez également, » poursuivit Thémines, « que madame de Coursy est une femme d'esprit, s'il en fut. »

Il y eut un moment de silence. Saint-Clair

baissait la tête et s'imaginait que tous les yeux étaient fixés sur lui.

— « Qui en doute? » dit-il enfin, toujours penché sur son assiette et paraissant observer avec beaucoup de curiosité les fleurs peintes sur la porcelaine.

— « Je maintiens, » dit Jules élevant la voix, « je maintiens que c'est une des trois plus aimables femmes de Paris. »

— « J'ai connu son mari, » dit le colonel; « il m'a souvent montré des lettres charmantes de sa femme. »

— « Auguste, » interrompit Hector Roquantin, « présentez-moi donc à la comtesse. On dit que vous faites chez elle la pluie et le beau temps. »

— « A la fin de l'automne... » murmura Saint-Clair... quand elle sera de retour à Paris... Je... je crois qu'elle ne reçoit pas à la campagne. »

— « Voulez-vous m'écouter? » s'écria Thémines. Le silence se rétablit. Saint-Clair s'agitait sur sa chaise comme un prévenu devant une cour d'assises.

— « Vous n'avez pas vu la comtesse il y a trois ans. Vous étiez alors en Allemagne, Saint-Clair, » reprit Alphonse de Thémines

avec un sang-froid désespérant. « Vous ne pouvez vous faire une idée de ce qu'elle était alors : — belle, fraîche comme une rose, vive surtout, et gaie comme un papillon. Eh bien! savez-vous parmi ses nombreux adorateurs lequel a été honoré de ses bontés? — Massigny! Le plus bête des hommes et le plus sot a tourné la tête de la plus spirituelle des femmes. Croyez-vous qu'un bossu aurait pu en faire autant? Allez, croyez-moi, ayez une jolie figure, un bon tailleur, et soyez hardi. »

Saint-Clair était dans une position atroce. Il allait donner un démenti formel au narrateur, mais la peur de compromettre la comtesse le retint. Il aurait voulu pouvoir dire quelque chose en sa faveur, mais sa langue était glacée. Ses lèvres tremblaient de fureur, et il cherchait en vain dans son esprit quelque moyen détourné d'engager une querelle.

— « Quoi » ! s'écria Jules d'un air de surprise, « madame de Coursy s'est donnée à Massigny! *Frailty, thy name is woman!*

— « C'est une chose si peu importante que la réputation d'une femme, » dit Saint-Clair d'un ton sec et méprisant; « il est bien permis de la mettre en presse pour faire un peu d'esprit, et... »

Comme il parlait, il se rappela avec horreur un certain vase étrusque qu'il avait vu cent fois sur la cheminée de la comtesse à Paris. Il savait que c'était un présent de Massigny à son retour d'Italie ; et circonstance accablante ! — ce vase avait été apporté de Paris à la campagne. — Et tous les soirs en ôtant son bouquet, Mathilde le posait dans le vase étrusque.

La parole expira sur ses lèvres : il ne vit plus qu'une chose ; il ne pensa plus qu'à une chose : — le vase étrusque !

La belle preuve ! dira un critique ; soupçonner sa maîtresse pour si peu de chose ! — Avez-vous été amoureux, monsieur le critique !

Thémines était en trop belle humeur pour s'offenser du ton que Saint-Clair avait pris en lui parlant. Il répondit d'un air de légèreté et de bonhomie : — « Je ne fais que répéter ce que l'on a dit dans le monde. La chose passait pour certaine quand vous étiez en Allemagne. Au reste je connais assez peu madame de Coursy ; il y a dix-huit mois que je n'ai été chez elle. Il est possible qu'on se soit trompé et que Massigny m'ait fait un conte. — Pour en revenir à ce qui nous occupe, quand l'exemple que je viens de citer serait faux, je n'en aurais pas

moins raison. Vous savez tous que la femme de France la plus spirituelle, celle dont les ouvrages.... »

La porte s'ouvrit, et Théodore Néville entra. Il revenait d'Égypte.

— « Théodore ! sitôt de retour ! » — Il fut accablé de questions.

— « As-tu rapporté un véritable costume turc ? » demanda Thémines. « As-tu un cheval arabe et un groom égyptien ? »

— « Quel homme est le pacha ? » dit Jules. « Quand se rend-il indépendant ? As-tu vu couper une tête d'un seul coup de sabre ? »

— « Et les *Almés ?* » dit Roquantin. « Les femmes sont-elles belles au Caire ? »

— « Avez-vous vu le général L*** ? » demanda le colonel Beaujeu. — « Comment a-t-il organisé l'armée du pacha ? — Le colonel C*** vous a-t-il donné un sabre pour moi ? »

— « Et les pyramides ? et les cataractes du Nil ? et la statue de Memnon ? Ibrahim pacha ? etc., etc., etc. » Tous parlaient à la fois, Saint-Clair ne pensait qu'au vase étrusque.

Théodore s'étant assis les jambes croisées, car il avait pris cette habitude en Égypte, et n'avait pu la perdre en France, attendit que les questionneurs se fussent lassés, et parla comme

il suit, assez vite pour n'être pas facilement interrompu.

— « Les pyramides! d'honneur, c'est un *regular humbug*. C'est bien moins haut qu'on ne croit. Le Munster à Strasbourg n'a que quatre mètres de moins. Les antiquités me sortent par les yeux. Ne m'en parlez pas. La seule vue d'un hiéroglyphe me ferait évanouir. Il y a tant de voyageurs qui s'occupent de ces choses-là! — Moi, mon but a été d'étudier la physionomie et les mœurs de toute cette population bizarre qui se presse dans les rues d'Alexandrie et du Caire, comme des Turcs, des Bedouins, des Coptes, des Fellahs, des Môghrebins. J'ai rédigé quelques notes à la hâte pendant que j'étais au lazaret. — Quelle infamie que ce lazaret! J'espère que vous ne croyez pas à la contagion, vous autres! moi j'ai fûmé tranquillement ma pipe au milieu de trois cents pestiférés. — Ah! colonel, vous verriez là une belle cavalerie, bien montée. Je vous montrerai des armes superbes que j'ai rapportées. — J'ai un djerid qui a appartenu au fameux Mourad-Bey. — Colonel, j'ai un yataghan pour vous, et un khandjar pour Auguste. Vous verrez mon *Metchlâ*, mon *Bournons*, mon *Hhaïk*. — Savez-vous qu'il n'aurait tenu qu'à moi de rapporter des femmes? Ibrahim pa-

cha en a tant envoyé de Grèce, qu'elles sont pour rien.... Mais à cause de ma mère... — J'ai beaucoup causé avec le pacha ; c'est un homme d'esprit, parbleu ! sans préjugés. Vous ne sauriez croire comme il entend bien nos affaires. D'honneur, il est informé des plus petits mystères de notre cabinet. — J'ai puisé dans sa conversation des renseignemens bien précieux sur l'état des partis en France... Il s'occupe beaucoup de statistique en ce moment. Il est abonné à tous nos journaux. Savez-vous qu'il est bonapartiste enragé ! Il ne parle que de Napoléon. — Ah ! quel grand homme que *Bounabardo !* me disait-il. Bounabardo, c'est ainsi qu'ils appellent Bonaparte. »

— « *Giourdina, c'est-à-dire Jourdain,* » murmura tout bas Thémines.

— « D'abord, » continua Théodore, « Mohamed Ali était fort réservé avec moi ; vous savez que tous les Turcs sont très-méfians. Il me prenait pour un espion, le diable m'emporte ! ou pour un jésuite. — Il a les jésuites en horreur. Mais, au bout de quelques visites, il a reconnu que j'étais un voyageur sans préjugés, curieux de m'instruire à fond des coutumes, des mœurs et de la politique de l'Orient ; alors il s'est déboutonné et m'a parlé à cœur ouvert.

A ma dernière audience, c'était la troisième qu'il m'accordait, je pris la liberté de lui dire : — « Je » ne conçois pas pourquoi Ton Altesse ne se » rend pas indépendante de la Porte. » — « Mon » Dieu, » me dit-il, « je le voudrais bien, mais » je crains que les journaux liberaux qui gou- » vernent tout dans ton pays ne me soutiennent » pas quand une fois j'aurai proclamé l'indé- » pendance de l'Égypte. » — C'est un beau vieillard, belle barbe blanche, — ne riant jamais. — Il m'a donné des confitures excellentes ; — mais de tout ce que je lui ai donné, ce qui lui a fait le plus de plaisir, c'est la collection des costumes de la garde impériale par Charlet. »

— « Le pacha est-il romantique ? » demanda Thémines.

— « Il s'occupe peu de littérature ; mais vous n'ignorez pas que la littérature arabe est toute romantique. Ils ont un poète nommé Melek Ayatalnefons-Ebu-Esraf, qui a publié dernièrement des *méditations* auprès desquelles celles de Lamartine paraîtraient de la prose classique. — A mon arrivée au Caire, j'ai pris un maître d'arabe, avec lequel je me suis mis à lire le *Coran.* Bien que je n'aie pris que peu de leçons, j'en ai assez vu pour comprendre les sublimes beautés du style du prophète, et combien sont mauvai-

ses toutes nos traductions. — Tenez, voulez-vous voir de l'écriture arabe? Ce mot en lettres d'or, c'est *Allah*, c'est-à-dire Dieu. » — En parlant ainsi, il montrait une lettre fort sale qu'il avait tirée d'une bourse de soie parfumée.

— « Combien de temps es-tu resté en Égypte? » demanda Thémines.

— « Six semaines. »

Et le voyageur continua de tout décrire depuis le cèdre jusqu'à l'hysope. Saint-Clair sortit presque aussitôt après son arrivée, et reprit le chemin de sa maison de campagne. Le galop impétueux de son cheval l'empêchait de suivre nettement ses idées. Mais il sentait vaguement que son bonheur en ce monde était détruit à jamais, et qu'il ne pouvait s'en prendre qu'à un mort et à un vase étrusque.

Arrivé chez lui, il se jeta sur le canapé où la veille il avait si longuement et si délicieusement analysé son bonheur. L'idée qu'il avait caressée le plus amoureusement c'était que sa maîtresse n'était pas une femme comme une autre, qu'elle n'avait aimé et ne pourrait jamais aimer que lui. Maintenant ce beau rêve disparaissait devant la triste et cruelle réalité. — « Je possède une belle femme, et voilà tout. Elle a

de l'esprit : elle en est plus coupable ; elle a pu aimer Massigny !.... Il est vrai qu'elle m'aime maintenant..... de toute son ame..... — comme elle peut aimer. Être aimé comme Massigny l'a été !... Elle s'est rendue à mes soins, à mes cajoleries, à mes importunités. — Mais je me suis trompé. — Il n'y avait pas de sympathie entre nos deux cœurs. — Massigny ou moi, ce lui est tout un. Il est beau, elle l'aime pour sa beauté. — J'amuse quelquefois madame. — « Eh bien ! » aimons Saint-Clair, » s'est-elle dit, « puisque » l'autre est mort ! Et si Saint-Clair meurt ou » m'ennuie, nous verrons. »

Je crois fermement que le diable est aux écoutes, invisible auprès d'un malheureux qui se torture ainsi lui-même. Le spectacle est amusant pour l'ennemi des hommes ; et quand la victime sent ses blessures se fermer, le diable est là pour les rouvrir.

Saint-Clair crut entendre une voix qui murmurait à ses oreilles :

L'honneur singulier
D'être le successeur. . . . . .

Il se leva sur son séant et jeta un coup-d'œil farouche autour de lui. Qu'il eût été heureux

de trouver quelqu'un dans sa chambre ! Sans doute, il l'eût déchiré.

La pendule sonna huit heures. A huit heures et demie, la comtesse l'attend. — S'il manquait au rendez-vous ? — « Au fait, pourquoi revoir la maîtresse de Massigny ? » Il se recoucha sur son canapé et ferma les yeux. — « Je veux dormir, » dit-il. Il resta immobile une demi-minute, puis sauta nu-pieds et courut à la pendule pour voir le progrès du temps. — « Que je voudrais qu'il fût huit heures et demie ! » pensa-t-il. « Alors il serait trop tard pour me mettre en route. » Dans son cœur il ne se sentait pas le courage de rester chez lui ; il voulait avoir un prétexte. Il aurait voulu être bien malade. Il se promena dans la chambre, puis s'assit, prit un livre, et ne put lire une syllabe. Il se plaça devant son piano, et n'eut pas la force de l'ouvrir. Il siffla, il regarda les nuages et voulut compter les peupliers devant ses fenêtres. Enfin il retourna consulter la pendule, et vit qu'il n'avait pu parvenir à passer trois minutes. — « Je ne puis m'empêcher de l'aimer, » s'écria-t-il en grinçant les dents et frappant du pied, « elle me domine, et je suis son esclave, comme Massigny l'a été avant moi ! Eh bien ! misérable, obéis, puisque tu

n'as pas assez de cœur pour briser une chaîne que tu hais! » Il prit son chapeau, et sortit précipitamment.

Quand une passion nous emporte, nous éprouvons quelque consolation d'amour-propre à contempler notre faiblesse du haut de notre orgueil. — Il est vrai que je suis faible, se dit-on, mais si je voulais!....

Il montait à pas lents le sentier qui conduisait à la porte du parc, et de loin il voyait une figure blanche, qui se détachait sur la teinte foncée des arbres. De sa main, elle agitait un mouchoir comme pour lui faire signe. Son cœur battait avec violence, ses genoux tremblaient; il n'avait pas la force de parler, et il était devenu si timide, qu'il craignait que la comtesse ne lût sa mauvaise humeur sur sa physionomie.

Il prit la main qu'elle lui tendait, lui baisa le front, parce qu'elle se jeta sur son sein, et il la suivit jusque dans son appartement, muet, et étouffant avec peine des soupirs qui semblaient devoir faire éclater sa poitrine.

Une seule bougie éclairait le boudoir de la comtesse. Tous deux s'assirent. Saint-Clair remarqua la coiffure de son amie; une seule rose dans ses cheveux. La veille il lui avait apporté

17.

une belle gravure anglaise, la duchesse de Portland d'après Lesly (elle est coiffée de cette manière), et Saint-Clair n'avait dit que ces mots : — « J'aime mieux cette rose toute simple que vos coiffures compliquées. » — Il n'aimait pas les bijoux, et il pensait comme ce lord qui disait brutalement : « A femmes parées, à chevaux caparaçonnés, le diable ne connaîtrait rien. » La nuit dernière, en jouant avec un collier de perles de la comtesse (car en parlant, il fallait toujours qu'il eût quelque chose entre les mains), il avait dit : « Les bijoux ne sont bons que pour cacher des défauts. Vous êtes trop jolie, Mathilde, pour en porter. » — Ce soir, la comtesse qui retenait jusqu'à ses paroles les plus indifférentes, avait ôté bagues, colliers, boucles d'oreilles et bracelets. — Dans la toilette d'une femme il remarquait, avant tout, la chaussure, et comme bien d'autres, il avait ses manies sur ce chapitre. Une grosse averse était tombée avant le coucher du soleil. L'herbe était encore toute mouillée ; cependant la comtesse avait marché sur le gazon humide avec des bas de soie et des souliers de satin noir.... Si elle allait être malade ?

— « Elle m'aime, » se dit Saint-Clair, et il soupira sur lui-même, et sur sa folie, et il

regardait Mathilde en souriant malgré lui, partagé entre sa mauvaise humeur et le plaisir de voir une jolie femme qui cherchait à lui plaire par tous ces petits riens qui ont tant de prix pour des amans.

Pour la comtesse, sa physionomie radieuse exprimait un mélange d'amour et de malice enjouée, qui la rendait encore plus piquante. Elle prit quelque chose dans un coffre en laque du Japon, et présentant sa petite main fermée et cachant l'objet qu'elle tenait : — « L'autre soir, » dit-elle, « vous avez cassé votre montre, et vous m'avez priée de l'envoyer à mon horloger. La voici. » Elle lui remit la montre, et le regardait d'un air à la fois tendre et espiègle, en se mordant la lèvre inférieure, comme pour s'empêcher de rire. Vive Dieu ! que ses dents étaient belles ! comme elles brillaient blanches sur le rose ardent de ses lèvres ! (Un homme a l'air bien sot quand il reçoit froidement les cajoleries d'une jolie femme.)

Saint-Clair la remercia, prit la montre et allait la mettre dans sa poche : — « Regardez donc, » continua-t-elle, « ouvrez-la, et voyez si elle est bien raccommodée. Vous qui êtes si savant, vous qui avez été à l'École Polytechnique, vous devez voir cela. » — « Oh ! je m'y connais

fort peu, » dit Saint-Clair; et il ouvrit la boîte de la montre, d'un air distrait. Quelle fut sa surprise! le portrait en miniature de madame de Coursy était peint sur le fond de la boîte. Le moyen de bouder encore! Son front s'éclaircit; il ne pensa plus à Massigny; il se souvint seulement qu'il était auprès d'une femme charmante, et que cette femme l'adorait. . . .

. . . .

L'alouette, cette messagère de l'aurore, commençait à chanter, et de longues bandes de lumière pâle sillonnaient les nuages à l'Orient. C'est alors que Roméo dit adieu à Juliette; c'est l'heure classique où tous les amans doivent se séparer.

Saint-Clair était debout devant une cheminée, la clef du parc à la main, les yeux attentivement fixés sur le vase étrusque dont nous avons déjà parlé. Il lui gardait encore rancune au fond de son ame. Cependant il était en belle humeur, et l'idée bien simple que Thémines avait pu mentir commençait à se présenter à son esprit. Pendant que la comtesse, qui voulait le reconduire jusqu'à la porte du parc, s'enveloppait la tête d'un châle, il frappait doucement de sa clef le vase odieux, augmentant progressivement la force de ses coups, de manière à faire

croire qu'il allait bientôt le faire voler en éclats.

— « Ah Dieu ! prenez garde ! » s'écria Mathilde, « vous allez casser mon beau vase étrusque ! » Et elle lui arracha la clef des mains.

Saint-Clair était très-mécontent, mais il était résigné. Il tourna le dos à la cheminée pour ne pas succomber à la tentation, et ouvrant sa montre, il se mit à considérer le portrait qu'il venait de recevoir.

— « Quel est le peintre ? » demanda-t-il.

— « Monsieur R.... — Tenez, c'est Massigny qui me l'a fait connaître. Massigny, depuis son voyage à Rome, avait découvert qu'il avait un goût exquis pour les beaux-arts, et s'était fait le Mécène de tous les jeunes artistes. — Vraiment je trouve que ce portrait me ressemble, quoique un peu flatté. »

Saint-Clair avait envie de jeter la montre contre la muraille, ce qui l'aurait rendue bien difficile à raccommoder. Il se contint pourtant et la remit dans sa poche ; puis, remarquant qu'il était déjà jour, il sortit de la maison, supplia Mathilde de ne pas l'accompagner, traversa le parc à grands pas, et dans un moment il fut seul dans la campagne.

« Massigny, Massigny ! » s'écriait-il avec une rage concentrée, « te retrouverai-je donc tou-

jours!..... Sans doute, le peintre qui a fait ce portrait en a peint un autre pour Massigny!.... Imbécile que j'étais! J'ai pu croire un instant que j'étais aimé d'un amour égal au mien... Et cela, parce qu'elle se coiffe avec une rose, et qu'elle ne porte pas de bijoux!... Des bijoux!... elle en a plein un secrétaire... Massigny, qui ne regardait que la toilette des femmes, aimait tant les bijoux!... Oui, elle a un bon caractère, il faut en convenir. Elle sait se conformer aux goûts de ses amans. — Morbleu! j'aimerais mieux cent fois qu'elle fût une courtisane et qu'elle se fût donnée pour de l'argent. Au moins pourrais-je croire qu'elle m'aime, puisqu'elle est ma maîtresse et que je ne la paie pas. »

Bientôt une autre idée encore plus affligeante vint s'offrir à son esprit. Dans peu, les mois de deuil de la comtesse allaient finir. Saint-Clair devait l'épouser aussitôt que l'année de son veuvage serait révolue. Il l'avait promis. — Promis? — Non. — Jamais il n'en avait parlé. Mais telle avait été son intention, et la comtesse l'avait comprise. Pour lui, cela valait un serment. La veille il aurait donné un trône pour hâter le moment où il pourrait avouer publiquement son amour; maintenant il frémissait à la seule idée de lier son sort à jamais avec

l'ancienne maîtresse de Massigny. — « Et pourtant JE LE DOIS ! » se disait-il, « et celá sera. Elle a cru sans doute, pauvre femme ! que je connaissais son intrigue passée. Ils disent que la chose a été publique. Et puis, d'ailleurs, elle ne me connaît pas.... Elle ne peut me comprendre. Elle pense que je ne l'aime que comme Massigny l'aimait. » Alors il se dit, non sans orgueil : — « Trois mois elle m'a rendu le plus heureux des hommes. — Ce bonheur vaut bien le sacrifice de ma vie entière. »

Il ne se coucha pas, et se promena à cheval dans les bois pendant toute la matinée. Dans une allée du bois de Verrières, il vit un homme monté sur un beau cheval anglais, qui de très-loin l'appela par son nom et l'accosta sur-le-champ. C'était Alphonse de Thémines. Dans la situation d'esprit où se trouvait Saint-Clair, la solitude est particulièrement agréable ; aussi la rencontre de Thémines changea-t-elle sa mauvaise humeur en une colère étouffée. Thémines ne s'en apercevait pas, ou bien se faisait un malin plaisir de le contrarier. Il parlait, il riait, il plaisantait sans s'apercevoir qu'on ne lui répondait pas. Saint-Clair voyant une allée étroite y fit entrer son cheval aussitôt, espérant que le fâcheux ne l'y suivrait pas ; mais il se trompait :

un fâcheux ne lâche pas facilement sa proie. Thémines tourna bride , et doubla le pas pour se mettre en ligne avec Saint-Clair et continuer la conversation plus commodément.

J'ai dit que l'allée était étroite. A toute peine les deux chevaux pouvaient y marcher de front; aussi n'est-il pas extraordinaire que Thémines, bien que très-bon cavalier, effleurât le pied de Saint-Clair en passant à côté de lui. Celui-ci dont la colère était arrivée à son dernier période ne put se contraindre plus long-temps. Il se leva sur ses étriers et frappa fortement de sa badine le nez du cheval de Thémines.

— « Que diable avez-vous , Auguste? » s'écria Thémines. « Pourquoi battez-vous mon cheval ? »

— « Pourquoi me suivez-vous ? » répondit Saint-Clair d'une voix terrible.

— « Perdez-vous le sens, Saint-Clair ? Oubliez-vous que vous me parlez ? »

— « Je sais fort bien que je parle à un fat. »

— « Saint-Clair !... vous êtes fou, je pense... Écoutez ! demain vous me ferez des excuses, ou bien vous me rendrez raison de votre impertinence. »

— « A demain donc , Monsieur. »

Thémines arrêta son cheval ; Saint-Clair

poussa le sien ; bientôt il disparut dans le bois.

De ce moment il se sentit plus calme. Il avait la faiblesse de croire aux pressentimens. Il pensait qu'il serait tué le lendemain, et alors, c'était un dénoûment tout trouvé à sa position. Encore un jour à passer ; demain plus d'inquiétudes, plus de tourmens. Il rentra chez lui, envoya son domestique avec un billet au colonel Beaujeu, écrivit quelques lettres, puis il dîna de bon appétit, et fut exact à se trouver à huit heures et demie à la petite porte du parc.

. . . .

— « Qu'avez-vous donc aujourd'hui, Auguste? » dit la comtesse. « Vous êtes d'une gaîté étrange, et pourtant vous ne pouvez me faire rire avec toutes vos plaisanteries. Hier vous étiez tant soit peu maussade, et moi j'étais si gaie ! Aujourd'hui, nous avons changé de rôle. — Moi, j'ai un mal de tête affreux. »

— « Belle amie, je l'avoue ; oui, j'étais bien ennuyeux hier. Mais aujourd'hui, je me suis promené, j'ai fait de l'exercice : je me porte à ravir. »

— « Pour moi, je me suis levée tard, j'ai dormi long-temps ce matin, et j'ai fait des rêves fatigans. »

— « Ah! des rêves? Croyez-vous aux rêves? »

— « Quelle folie! »

— « Moi j'y crois. Je parie que vous avez fait un rêve qui annonce quelque événement tragique. »

— « Mon Dieu, jamais je ne me souviens de mes rêves. Pourtant, je me rappelle.... dans mon rêve j'ai vu Massigny; ainsi vous voyez que ce n'était rien de bien amusant. »

— « Massigny! J'aurais cru, au contraire, que vous auriez beaucoup de plaisir à le revoir? »

— « Pauvre Massigny! »

— « Pauvre Massigny? »

— « Auguste, dites-moi, je vous en prie, ce que vous avez ce soir. Il y a dans votre sourire quelque chose de diabolique. Vous avez l'air de vous moquer de vous-même. »

— « Ah! voilà que vous me traitez aussi mal que me traitent les vieilles douairières, vos amies. »

— « Oui, Auguste, vous avez aujourd'hui la figure que vous avez avec les gens que vous n'aimez pas. »

— « Méchante! allons, donnez-moi votre main. » Il lui baisa la main avec une galanterie ironique, et ils se regardèrent fixement pen-

dant une minute. Saint-Clair baissa les yeux le premier et s'écria : Qu'il est difficile de vivre en ce monde sans passer pour méchant. Il faudrait ne jamais parler d'autre chose que du temps ou de la chasse, ou bien discuter avec vos vieilles amies le budget de leurs comités de bienfaisance. »

Il prit un papier sur une table : « Tenez, voici le mémoire de votre blanchisseuse de fin. Causons là-dessus, mon ange, comme cela vous ne direz pas que je suis méchant. »

— « En vérité, Auguste, vous m'étonnez... »

— « Cette orthographe me fait penser à une lettre que j'ai trouvée ce matin. Il faut vous dire que j'ai rangé mes papiers, car j'ai de l'ordre de temps en temps. — Or donc, j'ai retrouvé une lettre d'amour que m'écrivait une couturière dont j'étais amoureux quand j'avais seize ans. Elle a une manière à elle d'écrire chaque mot, et toujours la plus compliquée. Son style est digne de son orthographe. Eh bien ! comme j'étais alors tant soit peu fat, je trouvai indigne de moi d'avoir une maîtresse qui n'écrivît pas comme Sévigné. Je la quittai brusquement. Aujourd'hui, en relisant cette lettre, j'ai reconnu que cette couturière devait avoir un amour véritable pour moi. »

— « Bon! Une femme que vous entreteniez?... »

— « Très-magnifiquement : à cinquante francs par mois. Mais mon tuteur ne me faisait pas une pension trop forte, car il disait qu'un jeune homme qui a de l'argent se perd et perd les autres. »

— « Et cette femme, qu'est-elle devenue? »

— « Que sais-je?... Probablement elle est morte à l'hôpital. »

— « Auguste... si cela était vrai, vous n'auriez pas cet air insouciant. »

— « S'il faut dire la vérité, elle s'est mariée à un *honnête homme*, et quand on m'a émancipé, je lui ai donné une petite dot.

— « Que vous êtes bon!.... Mais pourquoi voulez-vous paraître méchant? »

— « Oh! je suis très-bon... — Plus j'y songe, plus je me persuade que cette femme m'aimait réellement... Mais alors je ne savais pas distinguer un sentiment vrai sous une forme ridicule.

— « Vous auriez dû m'apporter votre lettre. Je n'aurais pas été jalouse.... Nous autres femmes nous avons plus de tact que vous, et nous voyons tout de suite au style d'une lettre si l'auteur est de bonne foi, ou s'il feint une passion qu'il n'éprouve pas. »

— « Et cependant combien de fois vous laissez-vous attraper par des sots ou des fats ! »

En parlant il regardait le vase étrusque, et il y avait dans ses yeux et dans sa voix une expression sinistre que Mathilde ne remarqua point.

— « Allons donc ! vous autres hommes, vous voulez tous passer pour des don Juan. Vous vous imaginez que vous faites des dupes, tandis que vous ne trouvez que des *donas Juanas*, encore plus rouées que vous. »

— « Je conçois qu'avec votre esprit supérieur, Mesdames, vous sentez un sot d'une lieue. Aussi je ne doute pas que notre ami Massigny, qui était sot et fat, ne soit mort vierge et martyr... »

— « Massigny ? Mais il n'était pas trop sot, et puis il y a des femmes sottes. Il faut que je vous conte une histoire sur Massigny... Mais ne vous l'ai-je pas déjà contée ? dites-moi ? »

— « Jamais, » répondit Saint-Clair d'une voix tremblante.

— « Massigny, à son retour d'Italie, devint amoureux de moi. Mon mari le connaissait ; il me le présenta comme un homme d'esprit et de goût. Ils étaient faits l'un pour l'autre. Massigny fut d'abord très-assidu ; il me donnait

comme de lui des aquarelles qu'il achetait chez Schroth, et me parlait musique et peinture avec un ton de supériorité tout-à-fait divertissant. Un jour il m'envoya une lettre incroyable. Il me disait, entre autres choses, que j'étais la plus honnête femme de Paris, c'est pourquoi il voulait être mon amant. Je montrai la lettre à ma cousine Julie. Nous étions deux folles alors, et nous résolûmes de lui jouer un tour. Un soir, nous avions quelques visites, entre autres Massigny. Ma cousine nous dit : Je vais vous lire une déclaration d'amour que j'ai reçue ce matin. Elle prend la lettre et la lit au milieu des éclats de rire... Le pauvre Massigny !.. »

Saint-Clair tomba à genoux en poussant un cri de joie. Il saisit la main de la comtesse, et la couvrit de baisers et de larmes. Mathilde était dans la dernière surprise, et crut d'abord qu'il se trouvait mal. Saint-Clair ne pouvait dire que ces mots : « Pardonnez-moi ! pardonnez-moi ! » Enfin il se releva. Il était radieux. Dans ce moment, il était plus heureux que le jour où Mathilde lui dit pour la première fois : Je vous aime.

— « Je suis le plus fou et le plus coupable des hommes, » s'écria-t-il ; « depuis deux jours je te soupçonnais... et je n'ai pas cherché une explication avec toi... »

— « Tu me soupçonnais !... Et de quoi ? »

— « Oh ! je suis un misérable !... On m'a dit que tu avais aimé Massigny, et... »

— « Massigny ! » et elle se mit à rire ; puis, reprenant aussitôt son sérieux : « Auguste, » dit-elle, « pouvez-vous être assez fou pour avoir de pareils soupçons, et assez hypocrite pour me les cacher ? » Une larme roulait dans ses yeux.

— « Je t'en supplie, pardonne-moi. »

— « Comment ne te pardonnerais-je pas, cher ami ?... Mais d'abord laisse-moi te jurer... »

— « Oh ! je te crois, je te crois, ne me dis rien. »

— « Mais, au nom du ciel, quel motif a pu te faire soupçonner une chose aussi improbable ? »

— « Rien, rien au monde que ma maudite tête... et... vois-tu ce vase étrusque, je savais qu'il t'avait été donné par Massigny... »

La comtesse joignit les mains d'un air d'étonnement, puis elle s'écria, en riant aux éclats : « Mon vase étrusque ! mon vase étrusque ! »

Saint-Clair ne put s'empêcher de rire lui-même, et cependant de grosses larmes coulaient le long de ses joues. Il saisit Mathilde dans ses bras, et lui dit : — « Je ne te lâche pas que tu ne m'aies pardonné. »

— « Oui, je te pardonne, fou que tu es, » dit-

elle en l'embrassant tendrement. « Tu me rends bien heureuse aujourd'hui ; voici la première fois que je te vois pleurer, et je croyais que tu ne pleurais pas. »

Puis se dégageant de ses bras elle saisit le vase étrusque et le brisa en mille pièces sur le plancher. (C'était une pièce rare et inédite. On y voyait peint, avec trois couleurs, le combat d'un Lapithe contre un Centaure.)

Saint-Clair fut, pendant quelques heures, le plus honteux et le plus heureux des hommes.

. . . .

— « Eh bien ! » dit Roquantin au colonel Beaujeu qu'il rencontra le soir chez Tortoni, « la nouvelle est-elle vraie ? »

— « Trop vraie, mon cher, » répondit le colonel d'un air triste.

— « Contez-moi donc comment cela s'est passé. »

— « Oh ! fort bien. Saint-Clair a commencé par me dire qu'il avait tort, mais qu'il voulait essuyer le feu de Thémines avant de lui faire des excuses. Je ne pouvais que l'approuver. Thémines voulait que le sort décidât lequel tirerait le premier. Saint-Clair a exigé que ce fût Thémines. Thémines a tiré ; j'ai vu Saint-Clair tourner une fois sur lui-même, et il est tombé

roide mort. J'ai déjà remarqué dans bien des soldats frappés de coups de feu ce tournoiement étrange qui précède la mort.

— « C'est fort extraordinaire, » dit Roquantin. « Et Thémines, qu'a-t-il fait? »

— « Oh! ce qu'il faut faire en pareille occasion. Il a jeté son pistolet à terre d'un air de regret. Il l'a jeté si fort, qu'il en a cassé le chien. C'est un pistolet anglais de Manton; je ne sais s'il pourra trouver à Paris un arquebusier qui soit capable de lui en faire un aussi bon.

. . . .

La comtesse fut trois ans entiers sans voir personne; hiver comme été, elle demeurait dans sa maison de campagne, sortant à peine de sa chambre, et servie par une mulâtresse qui connaissait sa liaison avec Saint-Clair, et à laquelle elle ne disait pas deux mots par jour. Au bout de trois ans, sa cousine Julie revint d'un long voyage; elle força la porte et trouva la pauvre Mathilde si maigre et si pâle, qu'elle crut voir le cadavre de cette femme qu'elle avait laissée belle et pleine de vie. Elle parvint avec peine à la tirer de sa retraite, et à l'emmener à Hyères. La comtesse y languit encore trois ou quatre mois, puis elle mourut d'une maladie

de poitrine causée par des chagrins domestiques, comme dit le docteur M.... qui lui donna des soins.

LES MÉCONTENS.

PERSONNAGES.

LE COMTE DES TOURNELLES.
LA COMTESSE DES TOURNELLES.
ÉDOUARD DE NANGIS, cousin de la comtesse, lieutenant de chasseurs à cheval.
LE BARON DE MACHICOULIS.
LE COMTE DE FIERDONJON.
LE MARQUIS DE MALESPINE.
LE CHEVALIER DE THIMBRAY.
BERTRAND, dit SANS-PEUR, ancien officier vendéen.
JULIETTE, femme de chambre de la comtesse des Tournelles.
FRANÇOIS, domestique de confiance du comte.
UN GENDARME.

(La scène est au château des Tournelles, dans un département voisin de la Vendée, en 1810.)

LES MÉCONTENS.

Une salle à manger : au milieu une table couverte d'un tapis vert, avec des encriers, des plumes, etc.

SCÈNE I.

FRANÇOIS, JULIETTE. (*Ils disposent des siéges autour de la table.*)

FRANÇOIS.

Quand je vous dis, Juliette, que c'est comme dans la révolution. Ils veulent refaire le comité de salut public. Le comité de salut public avait un tapis vert comme cela.

JULIETTE.

Bah! vous ne savez ce que vous dites. Madame a la révolution en horreur. Moi, je crois

qu'ils veulent faire des bouts-rimés, comme on en a fait l'année dernière.

FRANÇOIS.

Qu'est-ce que c'est que des bouts-rimés ?

JULIETTE.

C'est un jeu ; mais il faut avoir de l'esprit pour y jouer.... Chacun écrit quelque chose sur un morceau de papier, et puis il y en a un qui lit, et tous les autres rient comme des fous. — Mais voici madame. Allez vite chercher le fauteuil qu'elle vous a dit.

SCÈNE II.

FRANÇOIS, JULIETTE, LA COMTESSE DES TOURNELLES.

LA COMTESSE.

Juliette, apportez ici la sonnette de bronze de mon boudoir.

JULIETTE.

La sonnette ?... Mais si madame veut m'appeler, j'entendrai bien mieux la sonnette de cette salle. — Celle-ci.

LA COMTESSE.

Je vous demande la sonnette de mon boudoir, et je ne vous dis pas que ce soit pour vous appeler.... Allez.

JULIETTE.

Je ne dis pas.... J'y vais, Madame. (*A part.*) Pourquoi tous ces apprêts ?

(*Elle sort. François rentre, portant un fauteuil de bureau.*)

LA COMTESSE.

François, mettez ce fauteuil au milieu de la table.... Imbécille, ne le mettez pas dessus, mais à côté. — Bien comme cela. Retirez-vous. (*Il sort.*) Cette salle à manger a l'air d'avoir été faite exprès pour notre réunion. Toute réflexion faite, elle vaut bien mieux que le souterrain de la vieille tour... Le souterrain serait plus poétique; mais il est trop humide, et nous y aurions gagné quelque fluxion de poitrine... — Cette sonnette fera un bon effet. D'ailleurs, peut-être la discussion sera-t-elle orageuse, et le président en aura besoin. Cela sera charmant.

JULIETTE, *rentrant avec la sonnette.*

La voici, Madame. Où faut-il la mettre?

LA COMTESSE.

Posez-la sur la table, auprès du grand fauteuil. — Juliette, hier vous m'avez demandé la permission d'aller voir votre sœur. Vous pouvez sortir aujourd'hui; je n'aurai pas besoin de vous.

JULIETTE.

Mais, Madame, ma sœur ne m'attend pas aujourd'hui. D'ailleurs madame a permis de sortir à son cocher, et monsieur à son valet de chambre.... Si madame, *par hasard*, recevait du monde.... elle n'aurait personne.

LA COMTESSE, *à part.*

Voudrait-elle rester pour nous espionner? (*Haut.*) Je n'attends personne. Au reste, Juliette, vous ferez comme il vous plaira. En tous cas, il faudra que vous portiez le livre qui est sur mon somno à madame de Sainte-Denize; c'est tout près de votre sœur, à moins d'une demi-lieue d'ici. Vous la remercierez de ma part, et vous lui direz....

JULIETTE.

Plait-il, Madame?

LA COMTESSE.

Que.... la.... réunion....

JULIETTE.

La réunion ?

LA COMTESSE.

Que ce qu'elle sait bien.... Attendez, je vais lui écrire un mot; car vous avez si peu de mémoire. — Ah ! Juliette, allez me chercher un des vases de porcelaine de ma cheminée. (*Juliette sort.*) J'oubliais l'urne pour les scrutins.... le plus important. (*Elle écrit.*) « Ma chère » amie, enfin ces messieurs se réunissent chez » moi, et nous organisons aujourd'hui cette so- » ciété secrète, que... » — Doucement ! n'est-ce pas trop clair! De la prudence. (*Elle déchire le billet commencé; elle écrit.*) « *Nos amis vien-* » *nent me voir aujourd'hui ; nous....* » Excellente idée ! « *Nous nous occuperons de re-* » *mettre en honneur cette ancienne* MODE... » souligné.... « *dont je vous ai parlé, et que* » *vous aimez autant que moi.* P. S. *Retenez* » *Juliette aussi long-temps que vous le pour-* » *rez.* » A bon entendeur.... (*Entre Juliette.*) Eh bien ! pourquoi ces deux vases ? je ne vous en avais demandé qu'un.

JULIETTE.

C'est pour la symétrie, Madame.

LA COMTESSE.

La symétrie!.... Remportez celui-là. Posez celui-ci à côté de la sonnette. Tenez, vous remettrez ce billet, avec ce livre, à madame de Sainte-Denize.... Ha!.... en rentrant, vous passerez chez Pitou, le libraire, et vous lui demanderez *le Prince*, de Machiavel; retenez bien : *le Prince*, de Machiavel.

JULIETTE.

Le Prince de Machiavel! Dame, Madame, si c'est un roman nouveau, M. Pitou ne l'aura peut-être pas encore fait venir.

LA COMTESSE.

Il n'y a pas de bibliothèque où ce livre ne se trouve. Tenez, j'écris le titre : *le Prince*, de Machiavel, la meilleure traduction. (*Juliette sort.*) Enfin m'en voilà débarrassée. Pour François, il est sûr. — Que l'heure tarde à sonner! — Je ne me sens pas de joie. Il me semble que je suis dans mon élément. Ah! qu'une conspiration est une occupation agréable!

(*Entre le comte des Tournelles.*)

SCÈNE III.

LA COMTESSE, LE COMTE.

LA COMTESSE.

Eh bien! monsieur des Tournelles, l'instant approche. Vos terreurs se dissipent-elles?

LE COMTE.

Mes terreurs!... dites mes inquiétudes; et franchement, la circonstance les autorise. Conspirer dans ce temps-ci!... car, nous *conspirons*. Je ne sais si vous comprenez ce qu'il y a de danger à conspirer dans un temps comme le nôtre, et sous une police aussi soupçonneuse que celle de l'empereur? Savez-vous qu'elle est brutale au dernier point; et si nous étions découverts, nous serions heureux d'en être quittes pour passer toute notre vie dans le château de Ham, ou à Vincennes.

LA COMTESSE.

Et la gloire, si nous réussissons!

LE COMTE.

C'est un grand mot, voilà tout. Au reste, puisque nous nous sommes engagés.... un peu

légèrement, dans cette affaire, tâchons de la conduire avec prudence. Conspirons, à la bonne heure, puisque vous le voulez, mais ne nous compromettons pas. Et, tenez, voulez-vous connaître toute ma façon de penser : je crains que vous ne fassiez du tort à notre cause par votre zèle même, qui va souvent jusqu'à la témérité. Par exemple, l'autre jour, chez M. le préfet, pourquoi dire, devant vingt personnes au moins, que vous n'aimiez pas la guerre d'Espagne, et que vous seriez très-fâchée que votre cousin fût envoyé là?

LA COMTESSE.

N'est-ce pas une guerre abominable... commencée par une trahison odieuse? Et qui sont les victimes de cette noire perfidie? Des princes que nous devons chérir, puisqu'ils appartiennent à l'auguste famille qui nous gouvernait autrefois... et que, Dieu aidant, nous reverrons un jour sur le trône.

LE COMTE.

Ne parlez pas si haut. François pourrait nous entendre de l'antichambre. — Oui, je conviens avec vous que cette guerre est abominable, mais chez le préfet!... Il l'a bien remarqué; car,

après dîner, sa femme a offert du café à tout le monde, excepté à moi.

LA COMTESSE.

Belle vengeance et bien digne de cette créature, qui fait la fière dans sa calèche, comme si l'on ne savait pas qu'elle est la fille d'un passementier. Patience! dans quelque temps nous ferons rentrer dans la poussière tous ces champignons que la révolution a fait pousser sur les ruines du trône.

LE COMTE.

Et nous rétablirons l'ordre légal. J'ai hâte qu'il revienne. Avec ces nouvelles lois, on ne peut envoyer aux galères ces misérables braconniers qui ne nous laissent pas un perdreau à tirer, passé le 1er octobre.

LA COMTESSE.

Rappelez-vous les glorieux priviléges dont jouissaient vos ancêtres. N'est-ce pas une chose qui crie vengeance que le comte des Tournelles ne soit pas le gouverneur de sa province, lui dont les aïeux entretenaient des hommes d'armes, et se faisaient payer un droit de chaque personne qui passait ce vilain petit pont à une lieue d'ici?

LE COMTE.

J'ai des parchemins qui le prouvent.

LA COMTESSE.

Enfin, n'est-ce pas une horreur, que vous, monsieur des Tournelles... dans un moment de désespoir... ayant demandé une place de chambellan à l'usurpateur, vous n'ayez pu l'obtenir? Cet outrage ne doit-il point vous faire passer par-dessus toutes les considérations que peut vous suggérer la prudence?

LE COMTE.

Je m'étais oublié un moment... Il est vrai... cet homme éblouit... Mais n'allez pas au moins parler de cette demande à ces messieurs.

LA COMTESSE.

Soyez tranquille! je ne vous en parle que pour vous faire voir à quel point le désordre est venu, et pour vous prouver que le moment est arrivé où tous les Français doivent secouer un joug humiliant.

LE COMTE.

Vous avez raison. Tous les Français devraient s'entendre pour secouer le joug. Morbleu! si *tous* les Français se levaient en masse contre

l'usurpateur, je ne serais pas un des derniers à marcher. — Mais diable ! nous ne sommes que cinq ou six à conspirer contre un homme tout puissant. — Notre entreprise est hasardeuse. Toute la nuit j'y ai pensé, sans pouvoir fermer l'œil un instant. Il est vrai que je venais de relire les *Conjurations* de Saint-Réal, et cela m'avait troublé. Elles sont toujours découvertes ! — J'ai le pressentiment...

LA COMTESSE.

Ah ! faites-moi grace, je vous prie, de vos inquiétudes et de vos pressentimens. Quoi ! vous êtes homme — gentilhomme — vous avez été militaire, et vous êtes effrayé de tout. Moi qui ne suis qu'une femme, je contemple d'un œil calme toutes les conséquences de l'entreprise où je me suis engagée. Eh bien ! que l'on découvre notre conjuration — que l'on m'arrête — qu'on me traîne en prison ! — J'aurai un certain plaisir à paraître devant mes juges, à plaider ma cause. — Oui, j'ai conspiré, leur dirai-je, j'ai conspiré la perte de votre empereur, et si c'est un crime d'avoir voulu délivrer sa patrie d'un tyran, je suis coupable ! Je m'habillerai très-simplement, tout en noir, mes cheveux en bandeau, pas de bijoux... une croix d'or

pourtant... Je parlerai, je produirai de l'impression, je vous assure... Une femme jeune, élégante, accusée de conspiration... Tous les cœurs seront favorablement disposés pour elle, et s'il fallait marcher au supplice...

LE COMTE.

Miséricorde ! à la manière dont vous parlez, vous me faites craindre que vous ne vous dénonciez vous-même pour avoir le plaisir de faire l'héroïne de roman. Mélanie, Mélanie, les romans que vous lisez toujours vous feront tourner la tête ! je vous le prédis.

LA COMTESSE.

Si ce sont les ouvrages que je lis qui m'inspirent des sentimens nobles et généreux, il me semble, Monsieur, que vous ne feriez pas mal de les lire plus souvent. Mais le temps se passe, l'heure du rendez-vous approche, et vous n'êtes pas encore habillé. Il serait à propos aussi que vous lussiez tout seul encore une fois mon... votre discours, avant de le lire à ces messieurs. Surtout appliquez-vous à bien déclamer la fin, la péroraison.

LE COMTE.

La péroraison... moi; je la trouve trop har-

die, et puis il y a des phrases qui n'en finissent pas... Ce sera le diable pour retenir son haleine.

LA COMTESSE.

Dépêchez, je vous en prie, monsieur des Tournelles; surtout prenez un front plus serein. La vie est un tapis vert, où l'on ne s'amuse qu'autant que l'on joue gros jeu.

LE COMTE.

Ah! Napoléon, si vous saviez à quels dangers vous vous exposez! vous ne m'auriez pas refusé la clef de chambellan.

LA COMTESSE.

Allez vite... j'entends quelqu'un qui entre à cheval dans la cour.

LE COMTE, *regardant par la fenêtre.*

Ciel! un militaire! un officier! nous sommes perdus! Tout est découvert, voilà les satellites de l'empereur qui viennent nous arrêter.

LA COMTESSE.

De la présence d'esprit! Remettez-vous. (*Elle s'assied, prend une plume et écrit en parlant très-haut.*) Vous dites donc qu'il faut

inviter à ce bal M. le préfet, le commandant de la gendarmerie, le...

SCÈNE IV.

ÉDOUARD DE NANGIS, LE COMTE, LA COMTESSE.

ÉDOUARD.

Bonjour, ma cousine! Me reconnaissez-vous?

LA COMTESSE.

Édouard!

ÉDOUARD.

Embrassez-moi, ma cousine, si mes moustaches ne vous font pas peur. Parbleu! vous êtes charmante, le diable m'emporte, vous êtes encore embellie. Vous avez pris...

LE COMTE.

Monsieur de Nangis, j'éprouve un vif plaisir...

ÉDOUARD.

Monsieur de Nangis? allez au diable avec votre M. de Nangis! appelez moi cousin Édouard tout court. Allons, embrassez-moi aussi, cousin, car je vous aime bien. Morbleu! il y a long-

temps que nous ne nous sommes vus. Vous avez vieilli.

LA COMTESSE.

Vous trouvez?

ÉDOUARD.

Vous, cousine, quand je suis parti pour l'Allemagne, je vous avais laissée mince comme un fuseau, maintenant mille bombes!... Vous avez encore la taille fine... mais le reste... Diantre! il paraît que l'air est bon chez vous, et les vivres aussi!

LA COMTESSE, *à part.*

Il est singulier avec ses manières brusques... mais c'est toujours un charmant jeune homme...

LE COMTE, *bas.*

Comment nous débarrasser de lui?

ÉDOUARD.

Ah çà! cousin, j'ai un congé d'un mois; je viens le passer avec vous, en famille, car je grillais d'envie de vous voir. Nous allons faire des bamboches, n'est-ce pas? La chasse, la pêche, le diable et son train... Je veux faire les cent dix-neuf coups; et vous ne reculez pas, n'est-ce pas? quand il s'agit de faire des farces. Je vous

ai vu autrefois, compère!... je dirai à votre femme ce que je sais...

LE COMTE.

Si je lui disais ce que je sais de vous, mauvais sujet!...

ÉDOUARD.

Je vous le permets. — Dites donc ? j'amène deux chiens d'arrêt avec moi, deux véritables épagneuls anglais pure race. Ils viennent d'Allemagne; ils appartenaient à un prince, dont nous avons mis les États sens dessus dessous. Vous verrez. — Ah! et puis après demain, mes chevaux viendront. J'ai une jument arabe, que que je veux faire monter à la cousine. — Vous avez des sangliers par ici, n'est-ce pas? J'ai aussi un chien pour le sanglier; il vient de Bohême. Oh! quel chien!— Mais, cousine, il faudra enfermer vos chats, — autrement il vous les étranglera tous d'un coup de gueule. — Morbleu! nous allons mener ici joyeuse vie. Vous avez des voisins, n'est-ce pas? Plus on est de fous plus on rit. Nous chasserons le matin, nous boirons le champagne de la cousine; le soir nous ferons de la musique, nous chanterons des duos; j'ai une voix de chantre de cathédrale maintenant..... la, la, la, la..... Nous danse-

rons, je ferai la cour à la cousine, si le cousin n'est pas jaloux. Pas vrai que vous n'êtes pas jaloux, cousin? *Sacrament!* comme disent les Allemands, il faut s'amuser dans ce monde.

LE COMTE, *bas à la comtesse.*

Tâchez donc de l'éloigner.

LA COMTESSE, *de même.*

J'ai des projets sur lui.

ÉDOUARD.

Cousin, à quelle heure dînez-vous? Savez-vous que j'ai une faim de corsaire; jamais je ne pourrai attendre le dîner.

LE COMTE.

On va vous monter quelque chose dans votre chambre.

ÉDOUARD.

Non, non, ici, en causant, je mangerai un morceau sous le pouce. Parbleu! j'ai appris au régiment à parler en mangeant, sans perdre pour cela une seule bouchée. (*Il appelle.*) Holà! hohé! ici, hé!... Comment se nomment vos domestiques? Allons! hé!

LA COMTESSE, *après avoir sonné, à François, qui entre.*

Donnez le pâté de gibier à monsieur. Quel vin voulez-vous?

ÉDOUARD.

Bourgogne, morbleu! Avez-vous toujours de ce vin de Pomard que vous me disiez que vous vouliez garder pour mon retour d'Allemagne?

LA COMTESSE.

Vous avez bonne mémoire. — Donnez une bouteille de vin de Pomard à monsieur. Vous vous dépêcherez, Édouard, n'est-ce pas? Nous aurons besoin de la table tout à l'heure. — Monsieur des Tournelles, allez vous habiller; Édouard vous excusera.

ÉDOUARD.

Parbleu! il serait jolimeht bête de faire des façons avec moi. J'aurai bientôt fait, cousine; je ne fais que tordre et avaler.

LE COMTE, *bas à la comtesse.*

Comment pourrez-vous?...

LA COMTESSE.

Laissez-moi faire.

LE COMTE, *de même.*

Il serait peut-être convenable de remettre tout après son départ....

LA COMTESSE.

Allez, vous dis-je, je réponds de lui.

(*Le comte sort.*)

SCÈNE V.

ÉDOUARD, LA COMTESSE.

ÉDOUARD, *assis et mangeant.*

Que diable avez-vous à vous dire tout bas? Avez-vous des secrets pour moi, ou bien est-ce que je vous gêne?

LA COMTESSE.

Au contraire, Édouard, nous sommes enchantés de vous revoir. Je vous expliquerai plus tard ce que disait M. des Tournelles. — Il paraît que vous avez toujours bon appétit.

ÉDOUARD.

Au régiment, j'ai appris à manger vite; en garnison, en Allemagne, j'ai appris à manger long-temps; de sorte que maintenant je mange vite et long-temps. Et puis savez-vous que j'ai

fait douze lieues ce matin, sur un bidet de poste, pour vous voir plus tôt... Mais j'oubliais qu'il est impoli d'avoir de l'appétit quand on est auprès d'une jolie femme.... (*Il éloigne le pâté, en soupirant.*) J'ai fini.

LA COMTESSE.

Eh bien! vous feriez des façons avec nous? Continuez donc; seulement arrangez-vous pour faire honneur au dîner. (*Elle lui verse à boire.*) Comment trouvez-vous ce vin?

ÉDOUARD.

Délicieux! surtout parce que c'est vous qui me l'avez versé.

LA COMTESSE.

C'est au régiment que vous avez appris à dire de ce jolies choses-là?

ÉDOUARD.

Tenez, cousine, versez encore. Au régiment, voyez-vous, nous apprenons à dire la vérité toute crue et sans phrases. Et, à propos de cela, vous êtes charmante, tenez-vous cela pour dit, parce que c'est vrai. Vous êtes dix fois, vingt fois plus jolie qu'il y a quatre ans, quand vous vous êtes mariée, et que j'étais amoureux de vous, comme un conscrit, sans oser vous le dire.

LA COMTESSE.

Qu'il est original !

ÉDOUARD.

Oui parbleu ! je suis original, et plus que vous ne pensez. Il ne tient qu'à vous que je ne vous montre combien je suis original quelquefois quand je m'y mets. (*Il se lève.*)

LA COMTESSE.

Je le crois sans peine. Mais asseyez-vous, et parlons de choses sérieuses. (*Elle lui verse à boire.*) Contez-moi vos campagnes et vos amours, car l'un ne va pas sans l'autre. — Je ne vous vois qu'une épaulette, comme vous en aviez en partant. Moi qui espérais vous voir colonel pour le moins !

ÉDOUARD.

Ah ! la graine d'épinards ! n'en a pas qui veut. Que voulez-vous ! Je suis lieutenant, toujours lieutenant. La croix aussi m'a passé sous le nez. Mais patience ; si un boulet ne m'arrête pas en route....

LA COMTESSE.

Sous ce gouvernement, les gens comme il faut n'ont rien à espérer : tout est pour la canaille.

ÉDOUARD.

Bah ! j'ai eu du malheur aussi. Dans ce maudit régiment de chasseurs on ne meurt pas !... Les drôles sont invulnérables, je crois. Ah ! si j'avais pu mordre aux mathématiques, je serais entré dans l'artillerie volante. L'avancement est rapide dans ce corps-là. Tenez, la batterie d'artillerie volante qui était embrigadée avec nous a été renouvelée trois fois dans la dernière campagne. Un de mes amis, qui était lieutenant l'année dernière, va passer chef d'escadron, s'il ne meurt pas d'un coup de fusil qu'il a emboursé au milieu de l'estomac.

LA COMTESSE.

Sans la révolution, Édouard, avec votre naissance, vous seriez colonel à l'heure qu'il est.

ÉDOUARD.

Oh ! bien oui : mais colonel dans ce temps-là ce n'était pas le Pérou. Porter un chapeau en lampion, l'épée horizontale, et monter la garde à la porte de madame de Pompadour, la maîtresse de Louis XVI, le beau plaisir ! C'est bien glorieux !

LA COMTESSE.

Que vous êtes ignorant, Édouard, ou com-

combien vous êtes déjà perverti! Si la révolution n'avait pas tout désorganisé, vous seriez l'un des gentilshommes les plus à la mode de ce temps. Vous feriez l'ornement de la cour; vous seriez marquis....

ÉDOUARD.

Oh! pour mon marquisat, cousine, ne m'en parlez pas. Au régiment, quand ils veulent me faire enrager, ils m'appellent monsieur le marquis. C'est si ridicule d'être marquis! *Le marquis de Mascarille! Saute marquis!* Parbleu! j'ai reçu un bon coup d'épée de Simoneau, un lieutenant du dixième, et je lui en ai donné un tout aussi bon, parce qu'il m'avait appelé marquis. D'abord, cousine, comme je ne puis pas vous donner des coups d'épée, si vous m'appelez marquis, je vous embrasse.

LA COMTESSE.

Quel corrupteur que ce Bonaparte! Un jeune homme d'une si noble famille devenir le séide d'un Corse! — Ainsi vous êtes enthousiaste de votre empereur? C'est votre idole, votre dieu; il est tout pour vous; vous l'adorez.

ÉDOUARD.

Ma foi, si je l'adore, je ne l'adore guère :

mon colonel lui a demandé la croix pour moi, il a répondu, en me toisant comme un cheval de remonte : Il est trop jeune. — Il n'est pas tendre, allez, le bourgeois.

LA COMTESSE.

Parce qu'il était trop jeune !... Quelle odieuse injustice !

ÉDOUARD.

Pour cela, vous avez raison. A la dernière affaire, nous avons chargé avec les lanciers de la garde ; ces messieurs de la garde sont les benjamins de l'empereur : ils ont eu une centaine d'hommes hors de combat; nous au moins autant. Le général qui nous commandait, pour faire sa cour au patron, lui dit : « Vos lanciers se sont couverts de gloire ; les hussards ennemis sont anéantis, mais vos braves lanciers ont perdu plus de cent hommes ; la perte des chasseurs du 10e est légère ; » de sorte que les croix sont tombées sur les lanciers, et pour nous les coups, la boue, les mauvais quartiers, tout le tonnerre !...

LA COMTESSE, *lui versant à boire*

Je vous le disais bien, c'est le plus injuste des hommes. Vous refuser la croix! Édouard,

vous sortez d'un sang trop noble pour ne pas ressentir profondément cette injure.

ÉDOUARD.

Ce n'est pas le tout de la ressentir.

LA COMTESSE.

Sans doute, il faut s'en venger.

ÉDOUARD.

Oui ? l'empereur sera bien attrapé quand je lui aurai flanqué ma démission. Et puis donner sa démission en temps de guerre ! Cela ne se peut pas. Notre régiment va partir pour l'Espagne.

LA COMTESSE.

Pour l'Espagne ! Vous allez prendre part à cette guerre affreuse, criminelle ?...... Avez-vous donc si tôt oublié la trahison de Bayonne ?

ÉDOUARD.

Bah ! bah ! ces canailles d'Espagnols seront trop heureux que nous veuillions bien les débarrasser de leurs moines.

LA COMTESSE.

Ah ! que vous m'affligez, Édouard ! et qu'il est triste de vous voir avec ces principes politiques !

ÉDOUARD.

Moi ! Diable emporte si je me mêle de politique !

LA COMTESSE.

Moi qui ne suis guère plus âgée que vous, j'ai conservé des souvenirs qui déjà ne parlent plus à votre cœur.

ÉDOUARD.

Comment, ma cousine !.... il serait possible ?... Oh ! moi aussi, je n'ai pas oublié un certain temps... Quand vous vous êtes mariée, si vous saviez tout ce que j'ai souffert !

LA COMTESSE.

Édouard, vous ne me comprenez pas. Je parle du temps où votre père et le mien étaient comptés parmi les plus fermes soutiens du trône légitime... de ce temps où l'on donnait volontiers sa vie pour défendre son roi... Ah ! si le vertueux marquis de Nangis savait que son fils brigue l'honneur de servir un tyran, un usurpateur plébéien, il sortirait de son tombeau et vous reprocherait de démentir votre illustre origine.

ÉDOUARD.

Cousine.... vraiment vous me parlez là de

choses.... dont jamais je n'avais entendu dire le plus petit mot... Je croyais que votre mari voulait être préfet, chambellan, je ne sais quoi... Nous autres militaires, voyez-vous, nous obéissons à l'empereur.... parce que c'est l'empereur... nous ne sommes pas forcé de savoir s'il est usurpateur ou non...

LA COMTESSE.

C'est-à-dire que vous renoncez à votre cœur d'homme pour vous faire esclaves. Vous ne voulez voir que par ses yeux, entendre que par ses oreilles.

ÉDOUARD.

Au fait, c'est un usurpateur... mais il est reconnu par tout le monde.

LA COMTESSE.

Excepté par tous les cœurs généreux qui ne reconnaîtront jamais d'autres souverains que nos princes exilés.

ÉDOUARD.

Les enfans de Louis XVI! je croyais qu'ils étaient morts dans la révolution.

LA COMTESSE.

Hélas! les barbares, ils ont fait mourir son

fils dans un cachot; mais ses frères sont en exil; et un Nangis a pu les oublier!

ÉDOUARD.

Ma foi, c'est que... Je n'ai rien lu, moi.

LA COMTESSE.

Je l'avoue, j'avais fondé sur vous de grandes espérances. Je me flattais que la fausse gloire de l'usurpateur n'aurait pu vous séduire; j'espérais vous trouver fidèle au parti du malheur.

ÉDOUARD.

Mais, ma cousine...... c'est bien ma manière de voir.... mais seulement je ne sais pas trop comment on pourrait s'y prendre....

LA COMTESSE.

Édouard, Édouard, votre discrétion, je le sais, est au-dessus de votre âge. Je me fie à vous; vos sentimens politiques sont opposés aux miens, il est vrai; mais vous êtes rempli d'honneur, et vous ne me trahirez point.

ÉDOUARD.

Oh! ma cousine... Mais je vous répète que je n'ai pas d'opinions politiques; et si j'en prends, je prendrai les vôtres.

LA COMTESSE.

Un petit nombre d'hommes courageux ont osé former le projet d'affranchir leur pays d'un joug honteux ; et mon mari et moi-même nous allons travailler dans ce but. Peut-être, avec l'aide de Dieu, parviendrons-nous à rappeler en France nos princes légitimes... peut-être succomberons-nous... et...

ÉDOUARD.

Ah çà ! mais c'est donc une conspiration que vous faites ?.. Malepeste, cousine, comme vous y allez !

LA COMTESSE.

Oui, Édouard, une conspiration ; et jamais il n'en fut de plus digne de succès. M'imaginant que vous gémissiez comme moi sous la tyrannie du Corse, je voulais vous offrir de partager nos périls et notre gloire...

ÉDOUARD.

Quoi ! vous conspirez !.... sérieusement ? sans farces ?

LA COMTESSE.

Oui, Édouard ; et faible femme que je suis, c'est moi qui ai conçu l'idée de ce complot. — Édouard, je vous ai parlé à cœur ouvert. — Si

vous aimez mieux votre empereur que votre famille, vous pouvez lui révéler nos projets, vous pouvez nous perdre; je saurai subir mon sort.

ÉDOUARD.

Ah! morbleu!... pour qui me prenez-vous?... Vous ne pensez pas ce que vous dites; autrement... Ma foi, puisque vous en êtes, le diable m'emporte! j'ai envie de m'en mêler.

LA COMTESSE.

Il serait vrai?

ÉDOUARD.

Pourquoi pas? je vois que cela vous fait plaisir; et pour vous faire plaisir, je passerais au travers du feu.

LA COMTESSE.

Charmant jeune homme!

ÉDOUARD.

Une conspiration!... Cela doit être divertissant. Moi, les conspirations, c'est mon fort. J'ai été chassé du lycée parce que j'étais à la tête d'une conspiration pour rosser un de nos maîtres de quartier; c'est pour cela que je suis un ignorant. On m'a campé dans une école militaire, puis on m'a mis une épaulette sur l'é-

paule, un sabre au côté; et en avant la théorie!

LA COMTESSE.

Je gage que ce maître de quartier était quelque jacobin qui voulait abuser de son autorité pour opprimer un jeune gentilhomme.

ÉDOUARD.

Il s'appelait Ragoulard.

LA COMTESSE.

Oh! quel nom jacobin! — Allons, mon ami, vous êtes des nôtres?

ÉDOUARD.

En vérité, cousine.... je ne sais si c'est votre bon vin et la fatigue de la route... ou bien si ce sont vos beaux yeux, ce qui est bien plus probable... mais je me sens tout près de dire et de faire des bêtises... Je ne puis mettre deux idées l'une devant l'autre... D'honneur, vous m'avez ensorcelé!

LA COMTESSE.

Dites, Édouard, que j'ai rallumé dans votre cœur les sentimens d'amour pour nos rois; ils sont aussi naturels que la bravoure et la beauté à ceux de notre race.

ÉDOUARD.

Eh bien! oui, c'est décidé, je m'en bats l'œil... j'aurai de l'amour pour nos rois... surtout pour vous, cousine... Ma foi, le mot m'est échappé... mais j'ai dit ce que je pense... tant pis si cela vous fâche.

LA COMTESSE.

Vous êtes un étrange enfant, Édouard; mais le naturel est bon, je veux vous convertir.

ÉDOUARD.

Ah! c'est ce que me disait cette chanoinesse bavaroise que... (*A part.*) Qu'est-ce que j'allais donc dire?

LA COMTESSE.

Nous attendons aujourd'hui même ces amis, ces fidèles dont je vous ai parlé. Ce sont les hommes les plus influens du pays. Le but de notre réunion, c'est de former une association dont l'objet... oui, une association qui s'occupera... comme cela... une association en opposition avec le gouvernement impérial, et qui saisira la première occasion de le renverser.

ÉDOUARD.

Quand on renversera ce gouvernement-là, il faudra donner un fier coup d'épaule.

LA COMTESSE.

Soyez persuadé que nous avons de puissans moyens à notre disposition. Je vous expliquerai tout cela plus en détail pendant le séjour que vous allez faire au château. Aujourd'hui nous ne nous occuperons qu'à former, qu'à constituer notre association, notre société secrète....

ÉDOUARD.

Oh! dites, *notre conjuration;* ce mot est bien plus joli.

LA COMTESSE.

Nous réglerons certaines formalités indispensables; enfin vous verrez...

ÉDOUARD.

Suffit que vous y soyez, cousine, pour que je m'y amuse.

LA COMTESSE.

Vous m'avez donné votre foi, Édouard, je compte sur vous. Voyons, mettez votre main dans la mienne... Édouard, Édouard, finissez; ce que nous faisons est très-sérieux...—N'est-ce pas que vous jurez d'être fidèle à notre belle cause?

ÉDOUARD.

Oui, ma cousine, je vous le jure.

LA COMTESSE.

Bien, bon jeune homme! — Répétez avec moi ce cri avec lequel vos aïeux marchaient autrefois à la victoire, Vive le roi!

ÉDOUARD.

Vive le roi!

LA COMTESSE, *battant des mains.*

Il est à nous, il est à nous!

SCÈNE VI.

ÉDOUARD, LA COMTESSE, LE COMTE.

LA COMTESSE.

Arrivez, monsieur des Tournelles, embrassez un nouveau défenseur de la bonne cause.

ÉDOUARD, *à part.*

Le mari! Que le diable l'emporte!

LE COMTE, *l'embrassant.*

Je suis charmé, cousin... (*Bas à la comtesse.*) Comment diable avez-vous fait?...

ÉDOUARD.

Ah çà! cousine, vous n'avez pas embrassé

le nouveau défenseur de la bonne cause. —Vous permettez, cousin?

(*Il embrasse la comtesse.*)

LA COMTESSE, *bas à Édouard.*

Édouard, c'est mal, vous n'êtes pas sage.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, FRANÇOIS, LE BARON DE MACHICOULIS, LE CHEVALIER DE THIMBRAY.

FRANÇOIS, *annonçant.*

M. le baron de Machicoulis, le chevalier de Thimbray.

(*Il sort.*)

LE BARON DE MACHICOULIS.

Belle dame, voici deux fidèles chevaliers qui viennent jurer à vos pieds....... (*Apercevant Édouard, bas.*) Un militaire! quel est ce jeune homme?

LA COMTESSE.

Baron de Machicoulis, je suis enchantée de vous voir en si bonnes dispositions. — Bonjour, chevalier : comment se porte madame de Thim-

bray ? — Messieurs, je vous présente mon cousin le marquis Édouard de Nangis, qui est des nôtres. Vous trouverez en lui tout le courage de ses aïeux, ainsi que leur attachement à leurs rois légitimes. — Édouard, le baron de Machicoulis, le chevalier de Thimbray.

ÉDOUARD, *à part.*

Quelles figures à mettre sous verre !

LE BARON DE MACHICOULIS.

J'aurais reconnu monsieur pour un Nangis, rien qu'à sa grande ressemblance avec feu monsieur le marquis de Nangis son père, que j'ai fort connu de son vivant. Nous avons servi ensemble autrefois, Monsieur.

ÉDOUARD.

Ah ! monsieur a servi ?..... (*Bas à la comtesse.*) A quoi !

LE BARON DE MACHICOULIS.

Nous nous sommes trouvés ensemble au siége de Gibraltar. Il y faisait un peu chaud, sur ma foi.

ÉDOUARD.

Je le crois bien... en Espagne et dans l'Andalousie.

LE BARON DE MACHICOULIS, *bas au comte.*

Ce jeune homme est-il sûr? Ses manières sentent un peu le régiment.

LE COMTE.

Ma femme dit qu'elle répond de lui.

ÉDOUARD, *bas à la comtesse.*

Cousine, si je lui coupais sa queue pour vous faire un cordon de sonnette?

LA COMTESSE, *bas.*

Édouard, vous me mettez au supplice.

LE CHEVALIER DE THIMBRAY, *regardant à sa montre.*

Ces messieurs sont en retard, si je vais bien.

LE COMTE.

Fierdonjon me disait hier encore qu'il serait le premier arrivé.

LE BARON DE MACHICOULIS *à Édouard.*

Monsieur le marquis...

ÉDOUARD.

Je m'appelle monsieur de Nangis, ou le lieutenant Nangis, comme vous voudrez. Ne me donnez pas du marquisat, s'il vous plait.

LA COMTESSE.

Mon cousin est si modeste !... (*Bas.*) Il a certaines idées...

LE BARON DE MACHICOULIS.

Monsieur de Nangis, donc, vous arrivez de l'armée probablement ?

ÉDOUARD.

Aujourd'hui même.

LE BARON DE MACHICOULIS.

D'Allemagne ?

ÉDOUARD.

D'Allemagne.

LE BARON DE MACHICOULIS.

Vous avez probablement vu l'affaire de Wagram ?

ÉDOUARD.

Un peu.

LA COMTESSE.

Son cheval a été tué sous lui, et il a été blessé lui-même. Pauvre garçon ! Que cette guerre est affreuse !

LE BARON DE MACHICOULIS.

Je m'étonne que le prince Charles se soit laissé

battre. C'est pourtant le premier tacticien de l'Europe. Pour la stratégie, n'est-ce pas, on s'accorde toujours à donner la palme au feld-maréchal Kalkreuth ?

ÉDOUARD.

Je n'ai jamais entendu parler de cet olibrius-là.

LE BARON DE MACHICOULIS.

Et..... Monsieur, oserai-je vous demander dans quel état vous avez laissé l'armée? On dit qu'il y règne un grand mécontentement.

ÉDOUARD.

Oui, le soldat est mécontent du pain de munition et des haricots ; il aimerait mieux du pain blanc et du poulet...

LE BARON DE MACHICOULIS.

On m'a dit que les officiers de l'armée...

ÉDOUARD.

Tenez, Monsieur, j'étais malade... blessé.... j'ai passé trois mois à l'hôpital avant de venir ici. Je n'ai rien vu, je ne sais rien. (*Bas à la comtesse.*) Délivrez-moi de ce questionneur enragé, ou je vais lui faire quelque avanie.

SCÈNE VIII.

FRANÇOIS, LE COMTE DE FIERDONJON, LE MARQUIS DE MALESPINE.

FRANÇOIS, *annonçant.*

Monsieur le comte de Fierdonjon, monsieur le marquis de Malespine.

(*Il sort.*)

ÉDOUARD, *bas à la comtesse.*

Où diable avez-vous pêché tous ces originaux-là? C'est une mystification. Il n'y en a pas un seul qui ait une tournure de conspirateur. On dirait des figures de paravent. — Laissez-moi les faire aller.

LA COMTESSE, *bas à Édouard.*

Édouard, vous me désespérez. (*Haut.*) Monsieur de Fierdonjon, votre servante. — (*Bas à Édouard.*) Si vous continuez ainsi... (*Haut.*) Comment vous portez-vous, monsieur de Malespine? Charmée de vous voir. (*Bas à Édouard.*) Nous nous brouillerons. — Ce sont mes amis. Promettez-moi de ne pas faire de folies. — N'est-ce pas, vous n'en ferez pas.... si vous m'ai-

mez ?... (*Haut.*) Messieurs, je vous présente mon cousin.

ÉDOUARD, *de même.*

Je serai sage, cousine, puisque vous me défendez les farces.

LE COMTE.

Il ne nous manque plus que Bertrand.

LE CHEVALIER DE THIMBRAY.

C'est fort extraordinaire qu'il ne soit pas encore ici. Ce drôle-là nous faire attendre !

LE MARQUIS DE MALESPINE.

Pourvu qu'il ne nous manque pas de parole.

LE COMTE DE FIERDONJON.

Des Tournelles, savez-vous que vous avez fait preuve d'un peu de légèreté en nous donnant pour associé cet homme-là ? Qui sait si l'on peut compter sur lui ? C'est un paysan, voilà tout.

LA COMTESSE.

Il a été major dans l'armée royale.

LE COMTE DE FIERDONJON.

Dans l'armée de la Vendée, faute de gentilshommes pour faire des officiers, on était obligé de prendre des manans. Cet homme-là ne me

revient nullement. Il chasse sur mes terres sans m'en demander la permission ; et je ne puis obtenir de mes gardes de lui déclarer procès-verbal.

LE COMTE.

Vieille habitude de sa part. M. de Kermorgant, dont vous avez acheté les terres à votre retour de l'émigration, lui permettait de chasser chez lui.

LE CHEVALIER DE THIMBRAY.

C'est une bonne affaire que vous avez faite là, monsieur de Fierdonjon. Ah! si j'avais eu des espèces dans ce temps-là, j'aurais acheté aussi des propriétés nationales. Elles étaient pour rien... Ce n'est pas que j'approuve au moins ces infâmes spoliations... mais le mal est fait. Tâchons que nos ennemis n'en profitent pas.

LA COMTESSE.

Bertrand a de l'influence parmi les paysans. Si l'on avait besoin d'un coup de main, ce serait un homme précieux. D'ailleurs il a des certificats très-honorables de ses anciens chefs.

LE BARON DE MACHICOULIS.

On dit que les gendarmes le craignent, et qu'ils n'osent lui demander son port d'armes.

LE COMTE DE FIERDONJON.

Allons, Messieurs, il n'est pas décent que nous attendions cet homme... commençons.

LA COMTESSE.

Tenez, le voici.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, BERTRAND.

(Il tient un fusil à deux coups, et il est suivi d'un gros chien de chasse.)

LA COMTESSE.

Bonjour, monsieur Bertrand, camarade Sans-peur, comme vous appelait M. de Bonchamps... vous vous êtes fait attendre.

BERTRAND.

Excusez, madame; c'est que j'ai rencontré sur mon chemin une compagnie de perdrix qui m'a fait trotter, trotter.... Pourtant en voilà deux... si madame veut les accepter, cela lui fera un gentil salmis.

LE COMTE DE FIERDONJON, *à part.*

Je parie que c'est chez moi qu'il les a tuées.

LA COMTESSE.

Merci, je les accepte de grand cœur.

ÉDOUARD, *à Bertrand.*

Vous avez là un beau chien, il est au poil et à la plume.

BERTRAND.

Oui, Monsieur; outre cela qu'il colletterait bien un homme au besoin, si je lui disais: Défends-moi! Il m'a été utile dans le temps.

ÉDOUARD.

Vous devriez me le vendre.

BERTRAND.

Excusez, Monsieur, mon chien n'est pas à vendre. — N'est-ce pas que tu n'es pas à vendre, Médor? Tu es un bon chien.

LE COMTE.

Allons, Messieurs, ne perdons pas de temps : asseyons-nous.

LA COMTESSE, *avant de s'asseoir.*

Édouard, mettez-vous auprès de moi. — Messieurs, je me flatte que vous voudrez bien me permettre d'assister à vos délibérations. Je ne suis qu'une femme, il est vrai, mais je me sens le courage de m'associer à vos dangers.

D'ailleurs, ce n'est pas la première fois qu'on verrait une femme prendre part à une conjuration. S'il me souvient de mon vieux Plutarque, la fameuse Lœena partagea la gloire d'Harmodius et d'Aristogiton. Elle se coupa la langue plutôt que de révéler les noms de ses amis.

LE CHEVALIER DE THIMBRAY.

Ma femme devrait bien en faire autant.

LE BARON DE MACHICOULIS.

Madame, nous ne vous souhaitons pas le sort de cette Lœena, ce serait une trop grande perte pour nous. — Mais nous ne doutons pas que vous n'ayez le même courage et le même amour pour vos rois légitimes.

LA COMTESSE.

Sans me vanter, je suis assez sûre de moi pour affirmer que la vue même de la mort ne pourrait m'effrayer. Que n'oserait-on pas pour une aussi belle cause ? (*Elle va pour s'asseoir et pousse un cri perçant.*) Ha !

ÉDOUARD.

Qu'y a-t-il ?

LE COMTE, *effrayé.*

Qu'est-ce ? — Auriez-vous vu quelqu'un sous la table ?...

LA COMTESSE.

Une araignée — sur ma chaise! (*Tout le monde rit.*)

BERTRAND, *écrasant l'araignée.*

Araignée du matin, chagrin; araignée du soir, espoir. Il est plus de midi.

LE BARON DE MACHICOULIS.

Respirez ce flacon, Madame. Je comprends parfaitement votre effroi. C'est un effet purement nerveux. Moi qui vous parle, je me suis trouvé plusieurs fois dans des circonstances assez hasardeuses,... hai... et la vue d'une souris produit sur moi une impression que je ne puis surmonter.

LE MARQUIS DE MALESPINE.

Moi, c'est un crapeau qui me fait de l'effet; mais c'est très-venimeux.

LE CHEVALIER DE THIMBRAY.

On dit que Ladislas, roi de Pologne, prenait la fuite quand il voyait des pommes.

LE COMTE DE FIERDONJON.

J'ai ouï raconter...

ÉDOUARD.

Ah çà! conspirons-nous, oui ou non?

LE COMTE.

Mon cousin a raison.... Messieurs, pour régulariser nos réunions et surtout pour leur donner ce caractère de gravité qu'elles doivent avoir, il me semble qu'il serait à propos d'élire un président. Et si personne ne réclame, je me chargerai d'en remplir les fonctions.

LE BARON DE MACHICOULIS.

Ah ! monsieur le comte, cela n'est pas régulier. Un président exerçant une influence énorme sur toute assemblée, il convient que ce même président soit élu par l'assemblée afin qu'il en représente les sentimens, qu'il en soit comme l'expression.

LE CHEVALIER DE THIMBRAY.

Sans doute. Il faut aller aux voix.

LE COMTE DE FIERDONJON.

Pourquoi donc aller aux voix ? Je vous ferai observer, Messieurs, que dans toutes les assemblées de la noblesse de cette province, nos ancêtres les comtes de Fierdonjon occupaient le fauteuil. Or, puisque notre but est de rétablir les anciennes coutumes, il me semble...

LE BARON DE MACHICOULIS.

Monsieur, je vous demanderai la permission

de douter de l'exactitude du fait dont vous venez de nous faire part. Je possède dans mes papiers un titre authentique, duquel résulte que lors de la naissance du grand dauphin, il se tint une assemblée de la noblesse de la province, à l'effet d'ordonner un feu d'artifice et un bal pour célébrer cet heureux événement, et que ce fut Pierre Ponce de Machicoulis qui fut chargé par cette assemblée de la présider et de tout diriger.

LE COMTE.

Et les des Tournelles, Messieurs, que vous paraissez oublier. Pour l'antiquité de la noblesse, certes, je ne pense pas qu'on puisse nous la contester.

LE COMTE DE FIERDONJON.

Je vous demande un million de pardons, Monsieur; mais, dans les archives de la province, je ne trouve votre nom que quatre-vingt-cinq ans après le mien.

LE COMTE.

Ma généalogie peut faire foi...

LE MARQUIS DE MALESPINE.

En 1452 les Malespine...

LA COMTESSE.

Messieurs, la proposition que M. de Thimbray vient de faire nous évitera une discussion pénible. Allons aux voix. Que chacun écrive un nom sur un morceau de papier, et le dépose dans cette urne.

LE COMTE DE FIERDONJON.

D'abord moi, je ne tiens aucun compte des généalogies ; on peut en fabriquer. Quant aux archives, on peut s'y fier....

LE BARON DE MACHICOULIS.

Et les monumens... Vous connaissez tous cette pierre sculptée...

LE COMTE.

Comment! une généalogie écrite sur peau de cerf en caractères gothiques!...

LE MARQUIS DE MALESPINE.

Pépin le Bref a concédé...

(*Ils parlent tous à la fois, Édouard agite violemment la sonnette.*)

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, FRANÇOIS *entrant.*

LE COMTE.

Que nous veut cet imbécille?

FRANÇOIS.

Madame a sonné?

LA COMTESSE.

Non, retirez-vous.

FRANÇOIS.

Alors, c'est qu'on a sonné à la grande porte... Je vas y voir.

LE COMTE.

Non, coquin, on n'a pas sonné. Laissez-nous. (*François sort.*)

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, EXCEPTÉ FRANÇOIS.

LA COMTESSE.

Cessons, de grace, ce débat. Quel que soit le choix que nous fassions, il ne peut qu'être

excellent. Voici du papier, Messieurs, écrivez.

LE CHEVALIER DE THIMBRAY.

Il faudrait choisir, pour lire les bulletins, quelqu'un... qui ne connût pas nos écritures.

LE BARON DE MACHICOULIS.

Bien pensé. M. de Nangis veut-il s'en charger?

ÉDOUARD.

Volontiers. (*A part.*) Aimable confiance!

LA COMTESSE, *à Bertrand.*

Bertrand, approchez-vous, pourquoi vous tenez-vous à l'écart? Écrivez.

BERTRAND.

Madame est bien honnête.

LA COMTESSE.

Écrivez un nom. (*Bas.*) Le nom de mon mari.

BERTRAND.

Ah! Madame... c'est que je ne sais pas écrire, moi. Je suis un pauvre paysan. Je n'entends rien à toutes ces cérémonies-là.

(*Tous excepté Bertrand déposent leur bulletin dans l'urne.*)

ÉDOUARD.

Est-ce fini? Voyons. — M. de Machicoulis, une voix...

LE BARON DE MACHICOULIS.

Monsieur, brûlez le bulletin aussitôt, je vous prie.

LE COMTE DE FIERDONJON, *bas au marquis de Malespine.*

Je parie qu'il a écrit son propre nom.

ÉDOUARD.

Monsieur de Fierdonjon, une voix...

LE BARON DE MACHICOULIS, *bas au marquis de Malespine.*

Voulez-vous parier qu'il s'est donné sa voix à lui-même?

LE COMTE DE FIEDONJON, *à Édouard.*

Brûlez, Monsieur, s'il vous plait.

ÉDOUARD.

M. des Tournelles, une voix; madame des Tournelles, une voix; M. de Thimbray, une voix. Diable! voilà qui est curieux; chacun a une voix seulement.

LA COMTESSE.

Quelqu'un m'a donné sa voix. Il s'est trompé.

Il voulait la donner sans doute à mon mari....

ÉDOUARD.

Point du tout; car c'est moi qui voulais vous nommer présidente.

LE COMTE DE FIERDONJON.

Mais cela est extravagant!... Une femme ne peut nous présider.

ÉDOUARD.

Vous dites, Monsieur, que cela est extravagant? L'expression me semble si extraordinaire, que je vous prierai de la répéter.

LE COMTE DE FIERDONJON.

Je disais, Monsieur, que ce n'est pas l'usage d'appeler une femme au fauteuil.

ÉDOUARD.

Mon usage, Monsieur, est de ne jamais laisser passer une impertinence..... et.....

LA COMTESSE, *bas.*

Édouard! Édouard!... (*Haut.*) Vite, vite! un second tour de scrutin. (*Bas.*) Édouard, votez pour mon mari. — Monsieur de Thimbray, votez pour mon mari; il fera un excellent président. — Allons, Sanspeur, votez aussi, mon brave. J'écrirai pour vous, mon ami. C'est

M. des Tournelles que vous préférez, n'est-ce pas ?

BERTRAND.

Tout ce qui peut vous être agréable.

ÉDOUARD, *dépouillant le scrutin.*

M. des Tournelles, une voix ; M. de Fierdonjon, M. des Tournelles, M. des Tournelles, M. de Malespine, M. de Machicoulis, M. des Tournelles. — M. des Tournelles a quatre voix. — Allons, cousin, au fauteuil.

LE COMTE DE FIERDONJON, *bas au marquis de Malespine.*

Déjà de la cabale ! Oh ! je ne resterai pas dans cette galère-là.

LE BARON DE MACHICOULIS, *bas au marquis de Malespine.*

Elle veut tout gouverner.

LE COMTE.

Messieurs, avant de commencer nos délibérations, que votre bienveillance m'autorise à présider, je vous demanderai la permission de vous présenter quelques considérations générales sur l'état actuel des affaires de l'Europe. Je me flatte que vous ne les trouverez pas tout-à-fait dénuées d'intérêt.

(*Il tire de sa poche un discours écrit sur un assez grand nombre de feuilles de papier à lettre; ces feuilles ne sont point attachées les unes aux autres.*)

ÉDOUARD.

Comment! vous allez nous lire tout cela? Diable?

LE COMTE.

Ce n'est écrit que d'un côté, et à mi-marge, encore.

LE COMTE DE FIERDONJON, *à part.*

C'est pour parler tout seul qu'il s'est fait nommer président.

(*Le comte des Tournelles tousse, crache, met ses lunettes, et lit son discours d'une voix monotone, et sans observer exactement la ponctuation, comme quelqu'un qui lit l'ouvrage d'un autre. Édouard cependant parle à l'oreille de la comtesse, qui lui fait signe d'écouter. Il n'en tient compte, et elle, impatientée, lui tourne le dos. Il appelle alors le chien de Bertrand, le caresse, lui fait donner la patte, etc.; puis, pendant que le comte tient dans sa main une des feuilles volantes de son*

discours, Édouard en prend deux ou trois sur la table, sans qu'il s'en aperçoive, les chiffonne en boule, et les fait apporter au chien, qui les met en pièces. Personne ne remarque l'accident arrivé au discours.)

LE COMTE, *lisant.*

« Messieurs, les voies de la Providence sont sublimes dans leur impé-né-trabili-té. Point de mal dans la nature qui n'ait son correctif. Quel poison si terrible par sa violence, qui ne soit combattu avec avantage par les remèdes que nous offre sa bienfaisante main? Et, par une prévoyance que l'on ne saurait assez bénir, nous voyons ces remèdes accumulés avec une tendre profusion dans les climats où l'homme semble exposé aux plus grands dangers. Les voyageurs qui ont pénétré dans ces contrées toujours desséchées par un soleil de plomb, nous parlent de ces serpens affreux dont une mort inévitable semble devoir suivre les plus petites morsures. Ah! qu'ils n'oublient pas de nous dire que ces reptiles dangereux cherchent ordinairement leur refuge sous les larges feuilles de plantes dont les sucs distillés dans la blessure raniment aussitôt la malheureuse victime, et la

rendent bientôt à la santé. Le mancenillier, dont l'ombre seule donne la mort, ne croît, par un ordre divin, que sur le bord des flots; et l'eau de mer, tout le monde le sait, est un sûr contrepoison au venin qu'il exhale. Ainsi, Messieurs, quand nous voyons un peuple livré à de funestes dissensions, ou gémissant sous la verge de fer d'un tyran, ne nous livrons pas à un désespoir stérile; mais cherchons plutôt autour de nous le remède ou le médecin que la Providence a sans doute en réserve. »

LE CHEVALIER DE THIMBRAY, *à part.*

Tout cela sent trop la pharmacie.

LE COMTE, *lisant.*

« Oui, Messieurs, la lecture de l'histoire, qui n'est que trop souvent un amusement pour l'homme du monde, serait, par les crimes dont elle trace le hideux tableau, un sujet de dégoût et d'horreur pour le philosophe ami de l'humanité, si la pensée consolante qu'une Providence cachée préside aux destinées des empires, ne venait soutenir dans sa main le livre prêt à lui échapper, et lui montrer que si trop souvent quelques hommes oublieux des préceptes divins et s'abandonnant en proie à leurs passions effrénées, ouvrent pour leurs concitoyens et pour

eux-mêmes un abîme de maux, souvent aussi, et pour ainsi dire, comme par un enchaînement forcé, d'autres hommes, mais vertueux, mais inspirés du ciel, font de leur courage une digue au torrent dévastateur des révolutions, et referment de leurs puissantes mains le gouffre prêt à engloutir leur patrie !!!» (*A part.*) Ouf! (*Lisant.*) « Un homme s'est trouvé... infirme, mutilé, condamné à passer dans les souffrances.... »

LA COMTESSE, *le soufflant.*

Non : « A dit un orateur chrétien...»

LE COMTE.

C'est juste : « Un homme s'est trouvé.... » Pardon, Messieurs ; c'est une page qui aura été transposée.... Hé bien! je ne la trouve pas.... aurait-elle glissé ?.... Bonne amie, pourtant quand vous m'avez copié le manuscrit, il était complet.... Ah! n'est-ce pas cela : « Un homme s'est trouvé, a dit l'usurpateur.... » Non.... Je ne sais ce que sera devenu....

LE CHEVALIER DE THIMBRAY.

Un homme s'est trouvé, mais une feuille s'est perdue.

LA COMTESSE.

Mon ami, n'avez-vous point là le brouillon?

LE COMTE.

Et non ! je l'ai brûlé. C'est inconcevable !

LE BARON DE MACHICOULIS.

Pendant que M. des Tournelles cherchera son discours, voulez-vous, pour ne point perdre de temps, écouter quelques courtes réflexions que les derniers événemens politiques m'ont inspirées.

LE MARQUIS DE MALESPINE, *en même temps.*

J'avais préparé un petit discours, et si ces messieurs veulent bien m'accorder une demi-heure d'attention....

(*Le comte de Fierdonjon tire son portefeuille, et le chevalier de Thimbray fouille ses poches.*)

ÉDOUARD.

Miséricorde! Chacun a son discours? Cousine, nous sommes perdus ; nous ne dînerons jamais. Et vous, monsieur Bertrand, n'auriez vous point aussi votre discours ?

BERTRAND.

Monsieur, non. Pourtant, si j'osais, j'aurais bien deux petits mots à dire ; mais je crains de dire des bêtises, car moi, je ne suis qu'un pauvre paysan...

ÉDOUARD.

Parlez! parlez! Je suis sûr que ce que vous direz sera très-amûsant. Silence, Messieurs, silence! Écoutez M. Bertrand. (*Il frappe sur la table.*)

BERTRAND.

Ce que je voulais dire, c'est bien simple. Je voulais dire que, sauf le respect de toute la compagnie, nous nous amusons à la moutarde. Laissons aux curés à faire des sermons. Nous autres, nous n'avons pas besoin de tant de beaux dictons pour convenir de nos faits. Quand j'étais avec Jean Chouan, il ne nous en disait jamais bien long. Il disait: « Si nous allions surprendre les Bleus à la ferme des Herbages? » Nous disions : « Oui. » Il disait : « Avez-vous des cartouches? y a-t-il des pierres neuves à vos fusils? » Nous disions : « Oui. » Il disait : « Buvons un coup, marche, et vive le roi ! » Nous trinquions et nous partions.

ÉDOUARD.

Bravo! morbleu, c'est M. Bertrand qui remportera le prix de l'éloquence!

BERTRAND.

Moi, en venant ici, je m'imaginais que vous n'aviez pas besoin de toutes ces belles haran-

gues pour vous animer à bien faire. Je croyais tout bonnement que nous allions commencer le branle; je croyais, une supposition, qu'on m'aurait dit : Sanspeur, vous allez surprendre le poste de gendarmerie de ***. Vous, monsieur de Machicoulis, révérence parler, vous ferez sonner le tocsin chez vous. — Vous, vous tâcherez de mettre la main sur le préfet... Comme cela, sans plus de façon. J'avais apporté des cartouches, et j'avais empli ma gourde de bataille.

LE BARON DE MACHICOULIS.

Diable! comme il y va!

LE COMTE.

Nous n'en sommes pas encore là, Dieu merci.

LE COMTE DE FIERDONJON, *à Bertrand.*

Mon ami, vous n'êtes pas ici avec les hommes de Jean Chouan; vous êtes avec des gentilshommes instruits, c'est bien différent. Écoutez avec respect, et en silence, ce que vous ne pouvez comprendre.

BERTRAND.

Je ne dis pas, mais...

LE MARQUIS DE MALESPINE.

Nous ne vous demandons pas votre avis.

LA COMTESSE.

Messieurs, si nous gardions nos discours pour un autre moment?... Maintenant, nous avons tant de choses importantes à régler. Vous venez d'élire un président, mais nous avons bien des points importans à fixer. Par exemple, quel nom portera notre société? Il nous faut un nom. Dans l'histoire, quand on parlera de nous, il faudra nous nommer.

LE COMTE DE FIERDONJON.

Eh bien! l'histoire dira: Le comte de Fierdonjon,.... monsieur des Tournelles...

LE COMTE.

Ma femme veut dire qu'il serait bon que toutes les personnes qui coopèrent à cette entreprise portassent un nom générique, un nom collectif.

ÉDOUARD.

Ah! les noms collectifs; cela me rappelle mon latin: *turba ruit* ou *ruunt*.

LE COMTE DE FIERDONJON.

Fort bien; et pourquoi ne nous appellerions-nous pas *les vrais gentilshommes?*

ÉDOUARD.

Non, il faudrait un nom qui sonnât bien à

l'oreille, comme dans les mélodrames : *Les chevaliers du Cygne... Les Francs Juges.* Si nous nous appelions *les chevaliers de la Mort!* cela est beau et harmonieux.

LE CHEVALIER DE THIMBRAY.

Pourquoi pas? Dans le fait, c'est un assez beau nom.

LE COMTE.

Oh! c'est un peu trop terrible ; j'aimerais mieux...

LA COMTESSE.

Prenons plutôt un nom qui rappelle le but de notre conjuration : *les amis du malheur.* Ce nom vous plait-il? N'est-ce pas la cause du malheur que nous défendons? Ce nom nous ralliera tous les cœurs généreux.

ÉDOUARD.

Bonne invention! Adopté.

LE MARQUIS DE MALESPINE.

Madame a un tact exquis.

BERTRAND.

Les amis du malheur! comme cela, si on crie qui vive, et si on ne répond pas : *Amis du malheur...* Vlan! un coup de fusil....

ÉDOUARD.

Le compère va lestement en besogne. Vous avez fait la guerre, hein?

BERTRAND.

Mais, Monsieur, pendant long-temps je n'ai pas fait d'autre métier.

LA COMTESSE.

Monsieur a fait la guerre de la Vendée. Il était major dans l'armée royale.

ÉDOUARD.

Oui, oui, la guerre des chouans.... guerre d'escarmouches... derrière des haies... des coups de fusils aux traînards... Peste! jolie guerre! On vivait long-temps dans ce temps-là.

BERTRAND.

C'est selon. Il y en a bien des jeunes et des vieux qui se porteraient peut-être bien aujourd'hui, s'ils n'étaient pas morts dans cette jolie guerre-là. Il y en a qui s'étonnent de voir leur blé pousser si haut dans des endroits que je connais.... C'est rapport aux gens qu'on y a enterrés. Moi qui vous parle, Monsieur, j'ai vu plus d'une affaire où ceux qui s'en tiraient devaient un fière chandelle à la bonne vierge. Un jour, dans les landes du Gros Sablon, nous

étions deux cents qui eurent affaire à environ autant de Bleus. Nous les défîmes; mais le soir nous n'étions que quarante-cinq à manger la soupe.

ÉDOUARD.

Pas mal. L'affaire a dû être disputée. Et des vaincus, combien en resta-t-il ?

BERTRAND.

Pas un.

ÉDOUARD.

Pas mal en vérité.

LE COMTE.

Si ces messieurs parlent guerre, nous n'aurons jamais fini...

LA COMTESSE.

Il faudrait que *les amis du malheur* portassent quelque signe au moyen duquel ils pourraient se faire reconnaître...

LE BARON DE MACHICOULIS.

De la police? diable ! non.

LA COMTESSE.

J'entends un signe caché... Par exemple, chacun de nous, chacun de vous, Messieurs, porterait un poignard d'une certaine forme....

ÉDOUARD.

Ah oui! un poignard! d'abord il n'y a pas de conspiration sans poignards. Le poignard de la vengeance... le glaive mystérieux... Avez-vous vu le mélodrame des *Francs Juges*?

LE COMTE DE FIERDONJON.

Oui.... un poignard; je n'y vois pas d'inconvéniens... et puis cela peut être utile.

BERTRAND.

C'est une bonne arme, tout de même, sans que ça paraisse. Faut donner le coup de haut en bas. (*Faisant le geste de frapper.*) Pardon, Monsieur, comme cela... afin que le sang ne se répande pas, et vous étouffe tout de suite.

LE BARON DE MACHICOULIS.

Quelle horreur! nous ne voulons assassiner personne, nous n'avons pas besoin de vos leçons.

BERTRAND.

Alors pourquoi donc...?

LE CHEVALIER DE THIMBRAY.

C'est une marque de distinction; mais des gentilshommes français ne se servent point de ces armes-là.

LE COMTE.

Il y a une ordonnance de police qui les défend... Il serait dangereux....

BERTRAND.

Pourtant Lescure, Charette, Larochejaquelin, tous ces messieurs en avaient dans le temps.... et celui qui leur aurait mis la main sur le collet aurait vu s'ils savaient en jouer.

LA COMTESSE, *à part.*

Les propos de cet homme font frémir. (*Haut.*) Il faudrait que le manche du poignard fût blanc.... c'est notre couleur..... en ivoire ou en nacre, avec des enjolivemens d'argent. J'en dessinerai un modèle. Et sur la lame, il faudrait graver le mot *fidélité* en latin. Cela serait de bon goût, n'est-ce pas?

ÉDOUARD.

Ma foi, vive ma cousine pour les conspirations! Elle y est divine. Ne vous inquiétez pas de vos poignards, mes chers collègues, je vais en Espagne, c'est le pays où se fabrique tout ce qu'il y a de plus soigné dans ce genre-là. Même les femmes en ont dans leurs corsets et dans leurs jarretières. Un officier de dragons qui en revient me l'a dit. Vrai, sans farce, il faut y

prendre garde, elles sont traîtres en diable.

LE CHEVALIER DE THIMBRAY.

Votre ami, Monsieur, a donc visité ces parages-là, puisqu'il y faisait de si belles découvertes ?

BERTRAND.

Bah ! tenez, vos poignards en nacre ou en ivoire, c'est bon pour la montre; mais parlez-moi pour saigner un Bleu d'un bon gros outil comme celui-ci. (*Il tire un grand couteau.*) C'est grossier, mais cela ne coûte pas cher. Un jour, je me heurte contre un caillou, me voilà à bas. Un officier des Bleus me met le genou sur l'estomac, et, sabre levé, il me disait de me rendre. Moi je lui dis, comme disait Jean Chouan : « Il n'y a pas de danger, » et je lui plante mon couteau dans la bouche. Vrai Dieu ! il l'a avalé comme il aurait fait une cuillerée de soupe. Tenez, on voit encore la marque de ses dents sur la lame.

LA COMTESSE.

Oh ! retirez cet affreux poignard ! il me semble le voir tout couvert de sang.

LE COMTE.

Laissons cela, mon ami. Il ne s'agit pas dé cela. Occupons-nous de nos affaires.

BERTRAND.

Eh bien donc ! quand faudra-t-il sonner le tocsin ?

LE BARON DE MACHICOULIS.

Le tocsin ! y pense-vous ? et la gendarmerie, et la garnison de ***.

LE MARQUIS DE MALESPINE.

Et le préfet qui nous enverrait tous en prison.

LE CHEVALIER DE THIMBRAY.

Il a le diable au corps.

LE COMTE DE FIERDONJON.

La poire n'est pas mûre, bonhomme.

BERTRAND.

Elle serait pourrie, morbleu ! que vous n'oseriez pas la cueillir !

LE COMTE.

Voilà notre société à peu près organisée ; quels seront ses premiers travaux ?

(Grand silence.)

LE BARON DE MACHICOULIS.

Le mieux serait de travailler sourdement les esprits pour les détacher de l'usurpateur. Si l'on

pouvait trouver le moyen d'imprimer clandestinement les courtes réflexions...

LE MARQUIS DE MALESPINE.

On pourrait imprimer en même temps mon discours...

LE COMTE.

Oui, et le mien, quand je l'aurai trouvé. Je ne puis croire qu'il soit perdu.

LE CHEVALIER DE THIMBRAY.

L'embarras serait de trouver un imprimeur honnête homme.

LE MARQUIS DE MALESPINE.

A la rigueur on pourrait faire circuler des copies manuscrites.

LE COMTE DE FIERDONJON.

Oui, mais on connaît nos écritures.

LE MARQUIS DE MALESPINE.

Si madame voulait se donner la peine... Une écriture de femme, cela n'est pas suspect.

LE COMTE.

Gardez-vous-en bien. Tout le monde ici connaît l'écriture de ma femme.

LE CHEVALIER DE THIMBRAY.

Un autre inconvénient, c'est que peu de gens dans ce pays savent lire. (*Un silence.*)

BERTRAND.

Voulez-vous m'écouter un instant? Je vois que l'affaire tourne mal, et que parmi nous il y en a peu qui soient disposés à risquer leur cou pour la bonne cause. Une idée me vient. Quand je dis qu'elle me vient, je veux dire qu'elle me revient; car j'y ai pensé bien souvent. Moi, je suis un pauvre paysan. Je me fais vieux, je ne suis plus bon à grand'chose... pourtant...

LE COMTE DE FIERDONJON.

Pourtant vous savez encore fort bien tuer des perdrix partout où vous en trouvez.

BERTRAND.

Je ne dis pas non. Je tire encore assez bien. — Or donc, je me disais : faut faire quelque chose pour la bonne cause. Ce qui empêche notre roi de revenir, c'est cet autre qui a pris sa place. Cet autre-là pourtant, ce n'est pas le diable. Sa peau n'est pas si dure qu'une planche de chêne, et j'en ai vu, des lurons, qui traversaient d'un coup de couteau une planche de chêne épaisse de deux pouces.

LE COMTE.

Où voulez-vous en venir ?

BERTRAND.

Voici. Je me disais donc : Je suis vieux, oui, mais je nourris quoique cela ma femme et mon gars. Si je meurs, les voilà qui sont à demander leur pain. Si ces messieurs veulent me signer un écrit, comme quoi ils leur feront une pension de douze cents livres après ma mort, voilà ce que je leur promets de faire. Je pars pour Paris, je tâche de voir l'empereur ; si je puis l'approcher à longueur de bras, j'en réponds, il est mort..... Si je le manque, eh bien ! un autre pourra faire ce que j'aurais voulu faire. On me fusille, bien ; mais je me dirai : au moins la bonne femme et mon gars auront du pain.

LE COMTE DE PIERDONJON.

Morbleu ! il y aurait là de quoi nous faire fusiller tous !

ÉDOUARD.

Il a le diable au corps. Assassiner l'empereur ! il est pire qu'un moine espagnol !

LE BARON DE MACHICOULIS, *bas au comte des Tournelles.*

Ne serait-ce pas un espion que ce coquin-là ?

BERTRAND.

L'écrit, bien entendu, serait mis en lieu sûr. On ne le montrerait qu'après ma mort.

LA COMTESSE, *bas.*

Cet homme m'effraie au dernier point. C'est un brigand affreux !

LE COMTE.

Mon ami, votre proposition est des plus étranges, et il faudrait que nous eussions en vous une confiance...

BERTRAND.

Parbleu! vous ne risquez que douze cents francs à vous tous, et moi je risque mon cou!

LE COMTE DE FIERDONJON.

Oui ; mais, mon brave, qui nous dit qu'une fois arrivé à Paris vous ne vous laissiez graisser la patte par la police, pour tout dire?...

LE MARQUIS DE MALESPINE.

Et la promesse de pension qui témoignerait contre nous !

BERTRAND.

Est-ce que vous me croyez capable de vous dénoncer? Morbleu ! Messieurs, vous allez voir quel homme je suis. (*Il déboutonne son habit, et tire, d'un sac de cuir pendu sur sa*

poitrine, une lettre qu'il jette sur la table.) Lisez ce papier, vous qui savez lire, lisez!

ÉDOUARD.

Il est un peu gras le papier, n'importe : *(Lisant.)* « Nous, lieutenant-général des armées du roi, certifions à tous qu'il appartiendra que Joseph Bertrand, dit Sanspeur, major dans notre armée, s'est toujours comporté loyalement et bravement dans toutes les occasions où il s'est trouvé. Son courage et son dévouement sont au-dessus de tout éloge. En foi de quoi nous lui avons délivré le présent certificat, espérant qu'il pourra lui être utile un jour.

Signé HENRY DE LAROCHEJAQUELIN.

Du quartier-général de S.....y 179.... »

BERTRAND.

Qui de vous peut montrer un papier signé d'un honnête homme qui réponde de son honneur et de sa fidélité ?

LA COMTESSE, *regardant du côté de la cour.*

Que vois-je! grand Dieu!

LE COMTE.

Qu'est-ce encore?... une araignée?

ÉDOUARD.

Un gendarme à cheval entre dans la cour.

TOUS, *se levant.*

Un gendarme!

LE COMTE.

Nous sommes découverts! c'est fait de nous.

LE BARON DE MACHICOULIS.

Des Tournelles... Madame... cachez-nous... faites-nous échapper... vous répondez de nous! Nous sommes chez vous!

LA COMTESSE.

Que faire?

LE COMTE DE FIERDONJON.

Au moins, vous attesterez que je ne suis venu ici que contre mon gré, et ignorant absolument ce qu'on allait y faire.

LE BARON DE MACHICOULIS, LE MARQUIS DE MALESPINE, ET LE CHEVALIER DE THIMBRAY.

Et moi de même.

LE COMTE.

Au contraire! c'est vous qui m'avez séduit, entraîné! vos discours en font foi.

TOUS.

Ah! nos malheureux discours! (*Ils les déchirent et les jettent au feu.*)

LA COMTESSE.

Édouard, ne m'abandonnez pas !

BERTRAND.

Il n'y a pas de danger. Il n'y a qu'un gendarme, dites-vous ?

LE COMTE.

J'en vois un autre à la grande porte ! La maison est cernée.

TOUS.

Cernée !

ÉDOUARD.

Et qui vous dit que ce gendarme vient pour vous arrêter ? C'est une ordonnance...

LE BARON DE MACHICOULIS.

Oui, une ordonnance du préfet pour nous arrêter.

BERTRAND.

J'ai un fusil à deux coups. Il n'y a pas de danger, comme disait Jean Chouan.

LA COMTESSE.

Sortez par cette petite porte, et gagnez le jardin. Voici la clef de la porte de derrière ; pourvu qu'elle ne soit pas gardée ! Au moins, jurons-nous les uns aux autres de ne jamais nous trahir!

LE COMTE DE FIERDONJON.

Donnez, donnez la clef. (*Il sort avec le baron de Machicoulis, et le chevalier de Thimbray.*)

LA COMTESSE, *au comte qui veut s'enfuir aussi.*

Où allez-vous? restez, vous ne pouvez, vous ne devez pas sortir.

ÉDOUARD.

Vous prenez la chèvre bien aisément...

LA COMTESSE, *à Édouard.*

Parlez à ce soldat, vos épaulettes lui imposeront.

BERTRAND, *examinant l'amorce de son fusil. A son chien.*

Tout beau, Médor! Tout beau, mon fils!

LA COMTESSE.

Sanspeur! pour Dieu! qu'il n'y ait pas de sang de répandu ici! J'en mourrais.

BERTRAND, *froidement.*

J'attendrai, pour tirer, que vous me fassiez signe.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, UN GENDARME.

LE GENDARME.

M. des Tournelles? Est-ce ici? Une lettre de la part du préfet.

ÉDOUARD.

Donnez. Tenez, cousine.

LE GENDARME.

Voulez-vous me signer mon reçu? Mettez l'heure.

LA COMTESSE, *au comte.*

Mon ami, signez. Édouard, offrez un verre de vin à Monsieur, il doit être altéré. Il est sans doute venu vite.

ÉDOUARD, *lui versant à boire.*

Tenez, vous n'avez pas de ce vin-là à la cantine.

LE GENDARME.

Oh non! mon lieutenant. (*Il boit.*) Monsieur, Madame, toute la compagnie... — Eh bien! père Sanspeur, vous voilà. Prenez garde, le brigadier dit que s'il vous attrape encore à

chasser sans port d'armes, il vous mettra dedans.

BERTRAND.

Il n'y a pas de danger.

LE COMTE, *au gendarme.*

Voici le reçu.

LE GENDARME.

Bien des remercîmens, Madame, de votre honnêteté. (*Il sort.*)

SCÈNE XIII.

LE COMTE, LA COMTESSE, ÉDOUARD, BERTRAND.

LE COMTE, *à la comtesse.*

Ouvrez cette lettre — je n'ose pas la lire.

LA COMTESSE *ouvre la lettre et la parcourt des yeux.*

O ciel!

LE COMTE, *tremblant.*

Hélas!

LA COMTESSE.

Est-il possible!... Vous êtes nommé chambellan de l'impératrice.

LE COMTE.

Il serait vrai? O bonheur!

LA COMTESSE, *froidement.*

C'est sans l'avoir demandé. (*Édouard rit aux éclats.*)

LE COMTE, *bas.*

Qu'avons-nous fait, et quel égarement coupable...?

LA COMTESSE.

Chut! oublions cette journée. — Bertrand, mon ami, venez nous voir de temps en temps... Ne vous gênez jamais pour chasser sur nos terres... et... tenez voici pour acheter un bonnet neuf à votre femme. (*Elle lui offre de l'argent.*)

BERTRAND.

Ma femme n'a pas besoin de bonnet.

LA COMTESSE.

Vous pouvez compter sur notre discrétion.

BERTRAND, *avec un sourire de mépris.*

Je vois que vous comptez sur la mienne.

LA COMTESSE.

Oui, mon cher Bertrand, j'y compte... Voudriez-vous...

BERTRAND.

Vous faites bien... Toute réflexion faite, il vaut mieux chasser aux perdrix. Madame et Messieurs, serviteur. — Ici, Médor!

(*Il sort.*)

ÉDOUARD, *appelant par la fenêtre.*

Hola! hé, Messieurs! bonnes nouvelles! c'était une fausse alerte!... revenez... Ha! ha! ha! en voilà un qui est tombé dans la mare.... il est couvert de boue!... Revenez! revenez! — Ma cousine, vous me protégerez à la cour; vous parlerez à l'empereur des sentimens d'amour et de respect que je lui ai voués.

LA COMTESSE.

Édouard!

LE COMTE.

Que leur dire?

LA COMTESSE.

Laissez-moi faire.

SCÈNE XIV.

LE COMTE, LA COMTESSE, ÉDOUARD, LE BARON DE MACHICOULIS, LE COMTE DE FIERDONJON, LE MARQUIS DE MALESPINE, LE CHEVALIER DE THIMBRAY.

(*Le comte de Fierdonjon est tout mouillé et couvert de boue.*)

LE COMTE DE FIERDONJON.

Ah ! maudite maison! j'en serai perclus pour le reste de mes jours ! — Vous dites donc qu'il n'y a pas de danger.

LA COMTESSE, *au comte de Fierdonjon.*

Qu'est-ce donc, Monsieur ?

LE BARON DE MACHICOULIS.

En courant il est tombé dans l'étang, et la clef qu'il tenait à la main est au fond de l'eau. Sans cela, nous serions déjà en rase campagne. Mais est-ce que les gendarmes ont arrêté Bertrand, que je ne le vois point ?

LA COMTESSE.

Non ; mais la nouvelle que nous venons de

recevoir est bien triste, en ce qu'elle rompt absolument nos projets.

LE COMTE DE FIERDONJON.

Si ce n'est que cela !...

LA COMTESSE.

Un coup imprévu vient de nous frapper; nous sommes obligés de partir sur-le-champ pour Paris. Mon mari vient d'être nommé chambellan de l'impératrice ; et comme s'il refusait il se compromettrait ainsi que ses amis...

ÉDOUARD.

Il accepte, il se dévoue ! Vous le voyez tout accablé, ce pauvre cousin.

LE COMTE DE FIERDONJON, *à part.*

Chambellan de l'impératrice ! c'est une belle place... (*Haut.*) Pourriez-vous me donner de quoi changer? (*Il sort.*)

LE BARON MACHICOULIS.

Je vois que je n'ai plus rien à faire ici.

(*Il sort.*)

LA COMTESSE, *le reconduisant.*

Adieu, baron, réservons-nous pour des temps plus heureux.

LE CHEVALIER DE THIMBRAY, *au comte.*

Monsieur, mon fils va bientôt tirer pour la conscription. Il étudie à Paris, c'est un excellent sujet; ne pourrait-il pas, au moyen de votre crédit....

(*Il lui parle bas.*)

LE MARQUIS DE MALESPINE.

Puisque vous allez à Paris, puis-je espérer que vous voudrez bien me recommander au grand-juge pour ce maudit procès qui....

(*Il lui parle bas.*)

LE COMTE.

Soyez-en sûrs, mes chers amis, je ne vous oublierai jamais... et si jamais quelque jour... Hélas!.... Adieu, mes bons amis!

(*Le marquis et le chevalier sortent.*)

ÉDOUARD.

Eh bien! cousine, à quand ma conversion?

LA COMTESSE.

Laissez-moi faire : je veux qu'avant deux mois vous soyez capitaine dans la garde. (*Au comte.*) Mon ami, il faut partir dès demain pour Paris, et remercier Sa Majesté de la faveur qu'Elle vous accorde... Je vous suivrai de près,

aussitôt que mes parures de cour seront prêtes. Édouard me ramènera à Paris.

ÉDOUARD.

Oui, ma cousine, je vous mènerai à Paris... (*A part.*) tambour battant.

LETTRES

ADRESSÉES D'ESPAGNE

AU DIRECTEUR DE LA REVUE DE PARIS.

I.

Madrid, 25 octobre.

MONSIEUR,

Les courses de taureaux sont encore très en vogue en Espagne ; mais parmi les Espagnols de la classe élevée il en est peu qui n'éprouvent une espèce de honte à avouer leur goût pour un genre de spectacle certainement fort cruel ; aussi cherchent-ils plusieurs graves raisons pour le justifier. D'abord c'est un amusement national. Ce mot *national* suffirait seul, car le patriotisme d'antichambre est aussi fort en Espagne qu'en France. Ensuite, disent-ils, les Romains étaient encore plus barbares que nous, puisqu'ils fai-

saient combattre des hommes contre des hommes. Enfin, ajoutent les économistes, l'agriculture profite de cet usage, car le haut prix des taureaux de combat engage les propriétaires à élever de nombreux troupeaux. Il faut savoir que tous les taureaux n'ont point le mérite de courir sus aux hommes et aux chevaux, et que sur vingt il s'en trouve à peine un assez brave pour figurer dans un cirque; les dix-neuf autres servent à l'agriculture. Le seul argument que l'on n'ose présenter, et qui serait pourtant sans réplique, c'est que, cruel ou non, ce spectacle est si intéressant, si attachant, produit des émotions si puissantes qu'on ne peut y renoncer quand une fois on a résisté à l'effet de la première séance. Les étrangers, qui n'entrent dans le cirque la première fois qu'avec une certaine horreur, et seulement afin de s'acquitter en conscience des devoirs de voyageurs, les étrangers, dis-je, se passionnent bientôt pour les courses de taureaux autant que les Espagnols eux-mêmes. Il faut en convenir à la honte de l'humanité, la guerre avec toutes ses horreurs a des charmes extraordinaires, surtout pour ceux qui la contemplent à l'abri.

Saint Augustin raconte que dans sa jeunesse il avait une répugnance extrême pour les com-

bats de gladiateurs, qu'il n'avait jamais vus. Forcé par un de ses amis de l'accompagner à une de ces pompeuses boucheries, il s'était juré à lui-même de fermer les yeux pendant tout le temps de la représentation. D'abord il tint assez bien sa promesse, et s'efforça de penser à autre chose; mais à un cri que poussa tout le peuple en voyant tomber un gladiateur célèbre, il ouvrit les yeux; il les ouvrit et ne put les refermer. Depuis lors et jusqu'à sa conversion il fut un des amateurs les plus passionnés des jeux du cirque.

Après un aussi grand saint, j'ai honte de me citer; pourtant vous savez que je n'ai pas les goûts d'un anthropophage. La première fois que j'entrai dans le cirque de Madrid, je craignis de ne pouvoir supporter la vue du sang que l'on y fait libéralement couler; je craignais surtout que ma sensibilité, dont je me défiais, ne me rendît ridicule devant les amateurs endurcis qui m'avaient donné une place dans leur loge. Il n'en fut rien. Le premier taureau parut, fut tué; je ne pensai plus à sortir. Deux heures s'écoulèrent sans le moindre entr'acte, et je n'étais pas encore fatigué. Aucune tragédie au monde ne m'avait intéressé à ce point. Pendant mon séjour en Espagne, je n'ai pas manqué un seul

combat, et, je l'avoue en rougissant, je préfère les combats à mort à ceux où l'on se contente de harceler des taureaux qui portent des boules à l'extrémité de leurs cornes. Il y a la même différence qu'entre les combats à outrance et les tournois à lances mornées. Pourtant les deux espèces de courses se ressemblent beaucoup; seulement dans la seconde le danger pour les hommes est presque nul.

La veille d'une course est déjà une fête. Pour éviter les accidens, on ne conduit les taureaux dans l'écurie du cirque (*encierro*) que la nuit; et la veille du jour fixé pour le combat ils paissent dans un pâturage à peu de distance de Madrid (*el arroyo*). C'est un but de promenade que d'aller voir ces taureaux qui viennent souvent de très-loin. Un grand nombre de voitures, de cavaliers et de piétons se rendent à l'arroyo. Beaucoup de jeunes gens portent dans cette occasion l'élégant costume de *majo* andalous (1), et déploiént une magnificence et un luxe que ne permet point la simplicité de nos habillemens ordinaires. Au reste, cette promenade n'est point sans danger: les taureaux sont en liberté, leurs conducteurs ne s'en font pas facilement

(1) Fashionable des basses classes.

obéir, c'est l'affaire des curieux d'éviter les coups de corne.

Il y a des cirques (*plazas*) dans presque toutes les grandes villes d'Espagne. Ces édifices sont très-simplement, pour ne pas dire très-grossièrement, construits. Ce ne sont en général que de grandes baraques en planches, et l'on cite comme une merveille l'amphithéâtre de Ronda, parce qu'il est entièrement bâti en pierre. C'est le plus beau de l'Espagne, comme le château de Thunder-ten-tronkh était le plus beau de la Westphalie, parce qu'il avait une porte et des fenêtres. Mais qu'importe la décoration d'un théâtre, quand le spectacle est excellent?

Le cirque de Madrid peut contenir environ sept mille spectateurs, qui entrent et sortent sans confusion par un grand nombre de portes. On s'assied sur les bancs de bois ou de pierre; quelques loges ont des chaises. Celle de Sa Majesté Catholique est la seule qui soit élégamment décorée.

L'arène est entourée d'une forte palissade, haute d'environ six pieds. A deux pieds de terre règne autour, et de deux côtés de la palissade, une saillie en bois, une espèce de marchepied ou d'étrier qui sert au toreador poursuivi à pas-

ser plus facilement par dessus la barrière. Un corridor étroit la sépare des gradins des spectateurs, aussi élevés qu'elle, et garantis en outre par une double corde retenue par de forts piquets. C'est une précaution qui ne date que de quelques années. Un taureau avait non-seulement sauté la barrière, ce qui arrive fréquemment, mais encore s'était élancé jusque sur les gradins, où il avait tué ou estropié nombre de curieux. La corde tendue est censée suffisante pour prévenir le retour d'un semblable accident.

Quatre portes débouchent dans l'arène. L'une communique à l'écurie des taureaux (*toril*); l'autre mène à la boucherie (*matadero*), où l'on écorche et dissèque les taureaux. Les deux autres servent aux acteurs humains de cette tragédie.

Un peu avant la course, les toreadors se réunissent dans une salle attenante au cirque. Tout auprès sont les écuries des chevaux. Plus loin on trouve une infirmerie. Un chirurgien et un prêtre se tiennent dans le voisinage, tout prêts à donner leurs soins aux blessés.

La salle qui sert de foyer est ornée d'une madone peinte, devant laquelle brûlent quelques bougies; au-dessous, on voit une table avec

un petit réchaud contenant des charbons allumés. En entrant, chaque torero ôte d'abord son chapeau à l'image, marmotte à la hâte un bout de prière, puis tire un cigarre de sa poche, l'allume au réchaud, et fume en causant avec ses camarades et les amateurs qui viennent discuter avec eux le mérite des taureaux qu'ils vont combattre.

Cependant dans une cour intérieure les cavaliers qui doivent jouter à cheval se préparent au combat en essayant leurs chevaux. A cet effet, ils les lancent au galop contre un mur qu'ils choquent d'une longue perche en guise de pique ; sans quitter ce point d'appui, ils exercent leurs montures à tourner rapidement et le plus près possible du mur. Vous verrez tout à l'heure que cet exercice n'est pas inutile. Les chevaux dont on se sert sont des rosses de réforme que l'on achète à bas prix. Avant d'entrer dans l'arène, de peur que les cris de la multitude et que la vue des taureaux ne les effarouchent, on leur bande les yeux, et l'on emplit leurs oreilles d'étoupes mouillées.

L'aspect du cirque est très-animé. L'arène, avant le combat, est remplie de monde, et les gradins et les loges offrent une masse confuse de têtes. Il y a deux sortes de places : du côté de

l'ombre sont les plus chères et les plus commodes; mais le côté du soleil est toujours garni d'intrépides amateurs. On voit beaucoup moins de femmes que d'hommes, et la plupart sont de la classe des *manolas* (grisettes). Dans les loges on remarque pourtant quelques toilettes élégantes, mais peu de jeunes femmes. Les romans français et anglais ont perverti depuis peu les Espagnols, et leur ôtent le respect pour leurs vieilles coutumes. Je ne crois pas qu'il soit défendu aux ecclésiastiques d'assister à ces spectacles; cependant je n'en ai jamais vu qu'un seul en costume (à Séville.) On m'a dit que beaucoup s'y rendaient déguisés.

A un signal donné par le président de la course, un alguazil mayor, accompagné de deux alguazils en costume de Crispin, tous les trois à cheval, et suivis d'une compagnie de cavalerie, font évacuer l'arène et le corridor étroit qui la sépare des gradins. Quand ils se sont retirés avec leur suite, un héraut, escorté d'un notaire et d'autres alguazils à pied, vient lire au milieu de la place un ban qui défend de rien jeter dans l'arène, de troubler les combattans par des cris ou des signes, etc. A peine a-t-il paru que, malgré la formule respectable : « *Au nom du roi, notre seigneur, que Dieu garde long-temps*... » des huées

et des sifflets s'élèvent de toutes parts, et durent autant que la lecture de la défense, qui d'ailleurs n'est jamais observée. Dans le cirque, et là seulement, le peuple commande en souverain, et peut dire et faire tout ce qu'il veut.

Il y a deux classes principales de toreros : les *picadors*, qui combattent à cheval, armés d'une lance, et les *chulos* à pied, qui harcellent le taureau en agitant des draperies de couleurs brillantes. Parmi ces derniers sont les *banderilleros* et les *matadors*, dont je vous parlerai bientôt. Tous portent le costume andalous, à peu près celui de Figaro dans *le Barbier de Séville;* mais au lieu de culottes et de bas de soie, les picadors ont des pantalons de cuir épais, garnis de bois et de fer, afin de préserver leurs jambes et leurs cuisses des coups de corne. A pied, ils marchent écarquillés comme des compas; et s'ils sont renversés, ils ne peuvent guère se relever qu'à l'aide des chulos. Leurs selles sont très-hautes, de forme turque, avec des étriers en fer, semblables à des sabots, et qui couvrent entièrement le pied. Pour se faire obéir de leurs rosses, ils ont des éperons armés de pointes de deux pouces de longueur. Leur lance est grosse, très-forte, terminée par une pointe de fer très-aiguë; mais, comme il faut

faire durer le plaisir, cette pointe est garnie d'un bourrelet de cordes qui ne laisse pénétrer dans le corps du taureau qu'un pouce de fer environ.

Un des alguazils à cheval reçoit dans son chapeau une clef que lui jette le président des jeux. Cette clef n'ouvre rien ; mais il la porte cependant à l'homme chargé d'ouvrir le toril, et s'échappe aussitôt au grand galop, accompagné des huées de la multitude, qui lui crie que le taureau est déjà dehors et qu'il le poursuit. Cette plaisanterie se renouvelle à toutes les courses.

Cependant les picadors ont pris leurs places. Il y en a d'ordinaire deux à cheval dans l'arène ; deux ou trois autres se tiennent en dehors, prêts à les remplacer en cas d'accidens, tels que mort, fractures graves, etc. Une douzaine de chulos à pied sont distribués dans la place, à portée de s'entr'aider mutuellement.

Le taureau, préalablement irrité, à dessein, dans sa cage (par des piqûres et des frictions d'acide nitrique), sort furieux. Ordinairement il arrive d'un élan jusqu'au milieu de la place, et là s'arrête tout court, étonné du bruit qu'il entend et du spectacle qui l'entoure. Il porte sur la nuque un nœud de rubans fixés par un petit crochet qui entre dans la peau. La couleur de ces rubans indique de quel troupeau (*vacada*)

il sort ; mais un amateur exercé reconnaît, à la seule vue de l'animal, à quelle province et à quelle race il appartient.

Les chulos s'approchent, agitent leurs capes éclatantes, et tâchent d'attirer le taureau vers l'un des picadors. Si la bête est brave, il l'attaque sans hésiter. Le picador, tenant son cheval bien rassemblé, s'est placé, la lance sous le bras, précisément en face du taureau ; il saisit le moment où il baisse la tête, prêt à le frapper de ses cornes, pour lui porter un coup de lance sur la nuque, et *non ailleurs* (1) ; il appuie sur le coup de toute la force de son corps, et en même temps il fait partir le cheval par la gauche, de manière à laisser le taureau à sa droite. Si tous ces mouvemens sont bien exécutés, si le picador est robuste, et son cheval maniable, le taureau, emporté par sa propre impétuosité, le dépasse sans le toucher. Alors le devoir des chulos est d'occuper le taureau, de manière à

(1) Je vis un jour un picador renversé qui allait être tué si son camarade ne l'eût dégagé et n'eût fait reculer le taureau en lui donnant un coup de lance sur le nez. La circonstance servait d'excuse. Cependant j'entendis de vieux amateurs s'écrier : « C'est une honte! un coup de lance sur le nez ! on devrait chasser cet homme de la place. »

laisser au picador le temps de s'éloigner ; mais souvent l'animal reconnaît trop bien celui qui l'a blessé : il se retourne brusquement, gagne le cheval de vitesse, lui enfonce ses cornes dans le ventre, et le renverse avec son cavalier. Celui-ci est aussitôt secouru par les chulos ; les uns le relèvent, les autres en lançant leurs capes à la tête du taureau le détournent, l'attirent sur eux, et lui échappent en gagnant à la course la barrière, qu'ils escaladent avec une légèreté surprenante. Les taureaux espagnols courent aussi vite qu'un cheval ; et si le chulo était fort éloigné de la barrière, il échapperait difficilement. Aussi est-il rare que les cavaliers, dont la vie dépend toujours de l'adresse des chulos, se hasardent vers le milieu de la place ; quand ils le font, cela passe pour un trait d'audace extraordinaire.

Une fois remis sur pieds, le picador remonte aussitôt son cheval, s'il peut se relever aussi. Peu importe que la pauvre bête perde des flots de sang, que ses entrailles traînent à terre, et s'entortillent dans ses jambes ; tant qu'un cheval peut marcher, il doit se présenter au taureau. Reste-t-il abattu, le picador sort de la place, et y rentre à l'instant sur un cheval frais.

J'ai dit que les coups de lance ne peuvent

faire qu'une légère blessure au taureau, et ils n'ont d'autre effet que de l'irriter. Pourtant les chocs du cheval et du cavalier, le mouvement qu'il se donne, surtout les réactions qu'il reçoit en s'arrêtant brusquement sur ses jarrets, le fatiguent assez promptement. Souvent aussi la douleur des coups de lance le décourage, et alors il n'ose plus attaquer les chevaux, ou, pour parler le jargon tauromachique, il refuse d'*entrer*. Cependant, s'il est vigoureux, il a déjà tué quatre ou cinq chevaux. Les picadors se reposent alors, et l'on donne le signal de lancer les *banderillas*.

Ce sont des bâtons d'environ deux pieds et demi, enveloppés de papier découpé, et terminés par une pointe aiguë barbelée pour qu'elle reste dans la plaie. Les chulos tiennent un de ces dards de chaque main. La manière la plus sûre de les placer, c'est de s'avancer doucement derrière le taureau, puis de l'exciter tout-à-coup en frappant avec bruit les banderilles l'une contre l'autre. Le taureau étonné se retourne, et charge son ennemi sans hésiter. Au moment où il le touche presque, lorsqu'il baisse la tête pour frapper, le chulo lui enfonce à la fois les deux banderilles de chaque côté du cou, ce qu'il ne peut faire qu'en se tenant pour un ins-

tant tout près et vis-à-vis du taureau et presque entre ses cornes; puis il s'efface, le laisse passer, et gagne la barrière pour se mettre en sûreté. Une distraction, un mouvement d'hésitation ou de frayeur suffiraient pour le perdre. Les connaisseurs regardent pourtant les fonctions de banderillero comme les moins dangereuses de toutes. Si par malheur il tombe en plaçant les banderilles, il ne faut pas qu'il essaie de se relever; il se tient immobile à la place où il est tombé. Le taureau ne frappe à terre que rarement, non point par générosité, mais parce qu'en chargeant il ferme les yeux et passe sur l'homme sans l'apercevoir. Quelquefois pourtant il s'arrête, le flaire comme pour s'assurer qu'il est bien mort; puis, reculant de quelques pas, il baisse la tête pour l'enlever sur ses cornes; mais les camarades du banderillero l'entourent et l'occupent si bien, qu'il est forcé d'abandonner le cadavre prétendu.

Lorsque le taureau a montré de la lâcheté, c'est-à-dire quand il n'a pas reçu gaillardement quatre coups de lance, c'est le nombre de rigueur, les spectateurs, juges souverains, le condamnent par acclamation à une espèce de supplice qui est à la fois un châtiment et un moyen de réveiller sa colère. De tous côtés s'é-

lève le cri de *fuego ! fuego !* (du feu ! du feu !) On distribue alors aux chulos, au lieu de leurs armes ordinaires, des banderilles dont le manche est entouré de pièces d'artifice. La pointe est garnie d'un morceau d'amadou allumé. Aussitôt qu'elle pénètre dans la peau, l'amadou est repoussé sur la mèche des fusées ; elles prennent feu, et la flamme, qui est dirigée vers le taureau, le brûle jusqu'au vif, et lui fait faire des sauts et des bonds qui amusent extrêmement le public. C'est en effet un spectacle admirable que de voir cet animal énorme, écumant de rage, secouant les banderilles ardentes, et s'agitant au milieu du feu et de la fumée. En dépit de messieurs les poètes, je dois dire que de tous les animaux que j'ai observés, aucun n'a moins d'expression dans les yeux que le taureau. Il faudrait dire ne *change* moins d'expression ; car la sienne est presque toujours celle de la stupidité brutale et farouche. Rarement il exprime sa douleur par des gémissemens : les blessures l'irritent ou l'effraient ; mais jamais, passez-moi l'expression, il n'a l'air de réfléchir sur son sort ; jamais il ne pleure comme le cerf. Aussi n'inspire-t-il de pitié que lorsqu'il s'est fait remarquer par son courage (1).

(1) Quelquefois, et dans des occasions solennelles, la

Quand le taureau porte au cou trois ou quatre paires de banderilles, il est temps d'en finir avec lui. Un roulement de tambours se fait entendre ; aussitôt un des chulos désigné d'avance, c'est le *matador*, sort du groupe de ses camarades. Richement vêtu, couvert d'or et de soie, il tient une longue épée et un manteau écarlate attaché à un bâton, pour qu'on puisse le manier plus commodément. Ce manteau s'appelle *la muleta*. Il s'avance sous la loge du président, et lui demande avec une révérence profonde la mission de tuer le taureau. C'est une formalité qui le plus souvent n'a lieu qu'une seule fois pour toute la course. Le président, bien entendu, répond affirmativement d'un signe de tête. Alors le matador pousse un *viva*, fait une pirouette, jette son chapeau à terre, et marche à la rencontre du taureau.

Dans ces courses il y a des lois aussi bien que dans un duel : les enfreindre serait aussi infâme que de tuer son adversaire en traître. Par exem-

hampe de la banderille est enveloppée d'un long filet de soie dans lequel sont renfermés des petits oiseaux en vie. La pointe de la banderille, en frappant, coupe le nœud qui ferme le filet, et les oiseaux s'échappent après s'être long-temps débattus aux oreilles du taureau.

ple, le matador ne peut frapper le taureau qu'à l'endroit de la réunion de la nuque avec le dos, ce que les Espagnols appellent la *croix*. Le coup doit être porté de haut en bas, comme on dirait, *en seconde*, jamais en dessous. Mieux vaudrait mille fois perdre la vie que de frapper un taureau en dessous, de côté ou par derrière. L'épée dont se servent les matadors est longue, forte, tranchante des deux côtés; la poignée, très-courte, est terminée par une boule que l'on appuie contre la paume de la main. Il faut une grande habitude et une adresse particulière pour se servir de cette arme.

Maintenant pour bien tuer un taureau il faut connaître à fond son caractère. De cette connaissance dépend non-seulement la gloire, mais la vie du matador. On le conçoit, il y a autant de caractères différens parmi les taureaux que parmi les hommes; pourtant ils se distinguent en deux divisions bien tranchées, les *clairs* et les *obscurs*. Je parle ici la langue du cirque. Les clairs attaquent franchement; les obscurs, au contraire, sont rusés, et cherchent à prendre leur homme en traître. Ces derniers sont extrêmement dangereux.

Avant d'essayer de donner le coup d'épée à un taureau, le matador lui présente la muleta,

l'excite, et observe avec attention s'il se précipite dessus franchement aussitôt qu'il l'aperçoit, ou s'il s'en approche doucement pour gagner du terrain, et ne charger son adversaire qu'au moment où il paraît être trop près pour éviter le choc. Souvent on voit un taureau secouer la tête d'un air de menace, gratter la terre du pied sans vouloir avancer, ou même reculer à pas lents, tâchant d'attirer l'homme vers le milieu de la place, où celui-ci ne pourra lui échapper. D'autres, au lieu d'attaquer en ligne droite, s'approchent par une marche oblique, lentement et feignant d'être fatigués; mais dès qu'ils ont jugé leur distance, ils partent comme un trait.

Pour quelqu'un qui entend un peu la tauromachie, c'est un spectacle intéressant que d'observer les approches du matador et du taureau, qui, comme deux généraux habiles, semblent deviner les intentions l'un de l'autre, et varient leurs manœuvres à chaque instant. Un mouvement de tête, un regard de côté, une oreille qui s'abaisse, sont pour un matador exercé autant de signes non équivoques des projets de son ennemi. Enfin le taureau impatient s'élance contre le drapeau rouge dont le matador se couvre à dessein. Sa vigueur est

telle qu'il abattrait une muraille en la choquant de ses cornes; mais l'homme l'esquive par un léger mouvement de corps; il disparaît comme par enchantement, et ne lui laisse qu'une draperie légère qu'il élève au-dessus de ses cornes en défiant sa fureur. L'impétuosité du taureau lui fait dépasser de beaucoup son adversaire; il s'arrête alors brusquement en roidissant ses jambes, et ces réactions brusques et violentes le fatiguent tellement que, si ce manége était prolongé, il suffirait seul pour le tuer. Aussi Romero, le fameux professeur, dit-il qu'un bon matador doit tuer huit taureaux en sept coups d'épée. Un des huit meurt de fatigue et de rage.

Après plusieurs passes, quand le matador croit bien connaître son antagoniste, il se prépare à lui donner le dernier coup. Affermi sur ses jambes, il se place bien en face de lui, et l'attend, immobile, à la distance convenable. Le bras droit, armé de l'épée, est replié à la hauteur de la tête; le gauche, étendu en avant, tient la muleta, qui, touchant presque à terre, excite le taureau à baisser la tête. C'est dans ce moment qu'il lui porte le coup mortel, de toute la force de son bras, augmentée du poids de son corps et de l'impétuosité même du taureau.

L'épée, longue de trois pieds, entre souvent jusqu'à la garde ; et si le coup est bien dirigé, l'homme n'a plus rien à craindre. Le taureau s'arrête tout court ; le sang coule à peine ; il relève la tête ; ses jambes tremblent, et tout d'un coup il tombe comme une lourde masse. Aussitôt de tous les gradins partent des *viva* assourdissans ; les mouchoirs s'agitent ; les chapeaux des majos volent dans l'arène, et le héros vainqueur envoie modestement des baise-mains de tous les côtés.

Autrefois, dit-on, jamais il ne se donnait plus d'une estocade ; mais tout dégénère, et maintenant il est rare qu'un taureau tombe du premier coup. Si cependant il paraît mortellement blessé, le matador ne redouble pas ; aidé des chulos, il le fait tourner en cercle en l'excitant avec les manteaux de manière à l'étourdir en peu de temps. Dès qu'il tombe, un chulo l'achève d'un coup de poignard assené sur la nuque ; l'animal expire à l'instant.

On a remarqué que presque tous les taureaux ont un endroit dans le cirque auquel ils reviennent toujours. On le nomme la *querencia*. D'ordinaire, c'est la porte par où ils sont entrés dans l'arène.

Souvent on voit le taureau emportant dans

le cou l'épée fatale dont la garde seule sort de son épaule, traverser la place à pas lents, dédaignant les chulos et leurs draperies dont ils le poursuivent. Il ne pense plus qu'à mourir commodément. Il cherche l'endroit qu'il affectionne, s'agenouille, se couche, étend la tête, et meurt tranquillement si un coup de poignard ne vient pas hâter sa fin.

Si le taureau refuse d'attaquer, le matador court à lui, et toujours au moment où l'animal baisse la tête, il le perce de son épée (*estocada de volapiè*); mais s'il ne baisse pas la tête, ou s'il s'enfuit toujours, il faut, pour le tuer, employer un moyen bien cruel. Un homme, armé d'une longue perche terminée par un fer tranchant en forme de croissant (*media luna*), lui coupe traîtreusement les jarrets par derrière, et dès qu'il est abattu on l'achève d'un coup de poignard. C'est le seul épisode d'un combat qui répugne à tout le monde. C'est une espèce d'assassinat. Heureusement il est rare qu'il soit nécessaire d'en venir là pour tuer un taureau.

Des fanfares annoncent sa mort. Aussitôt trois mules attelées entrent au grand trot dans le cirque; un nœud de cordes est fixé entre les cornes du taureau, on y passe un crochet, et les mules l'entraînent au galop. En deux mi-

nutes les cadavres des chevaux et celui du taureau disparaissent de l'arène.

Chaque combat dure à peu près vingt minutes, et, d'ordinaire, on tue huit taureaux dans une après-midi. Si le divertissement a été médiocre, à la demande du public, le président des courses accorde un ou deux combats de supplément.

Vous voyez que le métier de torero est assez dangereux. Il en meurt, année moyenne, deux ou trois dans toute l'Espagne. Peu d'entre eux parviennent à un âge avancé. S'ils ne meurent pas dans le cirque, ils sont obligés d'y renoncer de bonne heure, par suite de leurs blessures. Le fameux Pepe Illo reçut dans sa vie vingt-six coups de cornes; le dernier le tua. Le salaire assez élevé de ces gens n'est pas le seul mobile qui leur fasse embrasser leur dangereux métier. La gloire, les applaudissemens leur font braver la mort. Il est si doux de triompher devant cinq ou six mille personnes. Aussi n'est-il pas rare de voir des amateurs d'une naissance distinguée partager les dangers et la gloire des toreros de profession. J'ai vu à Séville un marquis et un comte remplir dans une course publique les fonctions de matador.

Bien est-il vrai que le public n'est guère in-

dulgent pour les toreros. La moindre marque de timidité est punie de huées et de sifflets. Les injures les plus atroces pleuvent de toutes parts; quelquefois même par l'ordre du peuple, et c'est la plus terrible marque de son indignation, un alguazil s'approche du toreador et lui enjoint, sous peine de la prison, d'attaquer au plus vite le taureau.

Un jour l'acteur Maïquez, indigné de voir un matador hésiter en présence du plus *obscur* de tous les taureaux, l'accablait d'injures. — « Monsieur Maïquez, » lui dit le matador, « voyez-vous, ce ne sont pas ici des menteries comme sur vos planches. »

Les applaudissemens et l'envie de se faire une renommée ou de conserver celle qu'ils ont acquise obligent les toreadors à renchérir sur les dangers auxquels ils sont naturellement exposés. Pepe Illo, et Romero après lui, se présentaient au taureau avec des fers aux pieds. Le sang-froid de ces hommes dans les dangers les plus pressans a quelque chose de miraculeux. Dernièrement un picador, nommé Juan Sevilla, fut renversé et son cheval éventré par un taureau andalous, d'une force et d'une agilité prodigieuses. Ce taureau, au lieu de se laisser distraire par les chulos, s'acharna sur l'homme, le piétina

et lui donna un grand nombre de coups de cornes dans les jambes ; mais, s'apercevant qu'elles étaient trop bien défendues par le pantalon de cuir garni de fer, il se retourna et baissa la tête pour lui enfoncer sa corne dans la poitrine. Alors Sevilla, se soulevant d'un effort désespéré, saisit d'une main le taureau par l'oreille; de l'autre il lui enfonce les doigts dans les naseaux, pendant qu'il tenait sa tête collée sous celle de cette bête furieuse. En vain le taureau le secoua, le foula aux pieds, le heurta contre terre, jamais il ne put lui faire lâcher prise. Chacun regardait avec un serrement de cœur cette lutte inégale. C'était l'agonie d'un brave; on regrettait presque qu'elle se prolongeât; on ne pouvait ni crier, ni respirer, ni détourner les yeux de cette scène horrible : elle dura près de *deux minutes*. Enfin le taureau, vaincu par l'homme dans ce combat corps à corps, l'abandonna pour poursuivre des chulos. Tout le monde s'attendait à voir Sevilla emporté à bras hors de l'enceinte. On le relève ; à peine est-il sur ses pieds qu'il saisit une cape et veut attirer le taureau, malgré ses grosses bottes et son incommode armure de jambes. Il fallut lui arracher la cape, autrement il se faisait tuer à cette fois. On lui amène un cheval; il s'élance dessus, bouillant

de colère, et attaque le taureau au milieu de la place. Le choc de ces deux vaillans adversaires fut si terrible que cheval et taureau tombèrent sur les genoux. Oh! si vous aviez entendu les *viva*, si vous aviez vu la joie frénétique, l'espèce d'enivrement de la foule, en voyant tant de courage et tant de bonheur, vous eussiez envié comme moi le sort de Sevilla! Cet homme est devenu immortel à Madrid....

II.

Valence, 15 novembre 1830.

Monsieur,

Après vous avoir décrit les combats de taureaux, je ne vois, pour suivre l'admirable règne du théâtre des marionnettes, « toujours de plus fort en plus fort », je ne vois, dis-je, d'autre moyen que de vous parler d'une exécution. Je viens d'en voir une, et je vous en rendrai compte, si vous avez le courage de me lire.

D'abord il faut que je vous explique pourquoi j'ai assisté à une exécution. En pays étranger on est obligé de tout voir, et l'on craint toujours qu'un moment de paresse ou de dégoût ne vous

fasse perdre un trait de mœurs curieux. D'ailleurs l'histoire du malheureux qu'on a pendu m'avait intéressé, je voulais voir sa physionomie, enfin j'étais bien aise de faire une expérience sur mes nerfs.

Voici l'histoire de mon pendu. (J'ai oublié de m'informer de son nom.) C'était un paysan des environs de Valence, estimé et redouté par son caractère hardi et entreprenant. C'était le coq de son village. Personne ne dansait mieux, ne jetait plus loin la barre, ne savait plus de vieilles romances. Il n'était pas querelleur, mais on savait qu'il fallait peu de chose pour lui échauffer les oreilles. S'il accompagnait des voyageurs son escopette sur l'épaule, pas un voleur n'eût osé les arrêter, leurs valises eussent-elles été remplies de doublons. Aussi c'était un plaisir de voir ce jeune homme, sa veste de velours sur l'épaule, se prélassant par les chemins et se dandinant d'un air de supériorité. En un mot, c'était un *majo* dans toute la force du terme. Un majo, c'est tout à la fois un dandy de la classe inférieure et un homme excessivement délicat sur le point d'honneur.

Les Castillans ont un proverbe contre les Valenciens, proverbe, suivant moi, de toute fausseté. Le voici : « A Valence, la viande c'est de

l'herbe ; l'herbe, de l'eau. Les hommes sont des femmes, et les femmes — rien. » Je vous certifie que la cuisine de Valence est excellente, et que les femmes y sont extrêmement jolies et plus blanches qu'en presque aucun autre royaume de l'Espagne. Vous allez voir ce que sont les hommes de ce pays-là.

On donnait un combat de taureaux. Le majo veut le voir ; mais il n'avait pas un réal dans sa ceinture. Il comptait qu'un volontaire royaliste son ami, de garde ce jour-là, le laisserait entrer. Point. Le volontaire était inflexible sur sa consigne. Le majo insiste, le volontaire persiste : injures de part et d'autre. Bref, le volontaire le repousse rudement avec un coup de crosse dans l'estomac. Le majo se retira ; mais ceux qui remarquèrent la pâleur répandue sur sa figure, qui observèrent ses poings fermés avec violence, ses narines gonflées, et l'expression de ses yeux, ces gens-là pensèrent bien qu'il arriverait bientôt quelque malheur.

A quinze jours de là, le volontaire brutal fut envoyé avec un détachement à la poursuite de quelques contrebandiers. Il coucha dans une auberge isolée (*venta*). La nuit, une voix se fait entendre, qui appelle le volontaire. « Ouvrez, c'est de la part de votre femme. » Le

volontaire descend à demi vêtu. A peine avait-il ouvert la porte qu'un coup d'espingole met le feu à sa chemise et lui envoie une douzaine de balles dans la poitrine. Le meurtrier disparaît. Qui a fait le coup? Personne ne peut le deviner. Certainement ce n'est pas le majo qui l'a tué, car il se trouvera une douzaine de femmes dévotes et bonnes royalistes qui jureront, par le nom de leur saint et en baisant leur pouce, qu'elles ont vu le susdit, chacune dans son village, exactement à l'heure et à la minute où le crime a été commis.

Et le majo se montrait en public avec un front ouvert et l'air serein d'un homme qui vient de se débarrasser d'un souci importun. C'est ainsi qu'à Paris on se montre chez Tortoni le soir d'un duel où l'on a bravement cassé le bras à un impertinent. Remarquez en passant que l'assassinat est ici le duel des pauvres gens, duel bien autrement sérieux que le nôtre, puisque généralement il est suivi de deux morts, tandis que les gens de la bonne société s'égratignent plus souvent qu'ils ne se tuent.

Tout alla bien jusqu'à ce qu'un certain alguazil, outrant le zèle (suivant les uns, parce qu'il était nouvellement en fonctions — suivant d'autres, parce qu'il était amoureux d'une

femme qui lui préférait le majo), s'avisa de vouloir arrêter cet homme aimable. Tant qu'il se borna à des menaces, son rival ne fit qu'en rire ; mais quand enfin il voulut le saisir au collet, il lui fit *avaler une langue de bœuf*. C'est une expression du pays pour un coup de couteau. La légitime défense permettait-elle de rendre ainsi vacante une place d'alguazil ?

On respecte beaucoup les alguazils en Espagne, presque autant que les constables en Angleterre. En maltraiter un est un cas pendable. Aussi le majo fut-il appréhendé au corps, mis en prison, jugé et condamné après un procès fort long, car les formes de la justice sont encore plus lentes ici que chez nous.

Avec un peu de bonne volonté vous conviendrez ainsi que moi que cet homme ne méritait pas son sort ; qu'il a été victime d'une fatalité malheureuse, et que, sans se trop charger la conscience, les juges pouvaient le rendre à la société, dont il devait faire l'ornement (style d'avocat). Mais les juges n'ont guère de ces considérations poétiques et élevées ; ils l'ont condamné à mort à l'unanimité.

Un soir, passant par hasard sur la place du marché, j'avais vu des ouvriers occupés à élever aux flambeaux des solives bizarrement agen-

cées, formant à peu près un Π. Des soldats en cercle autour d'eux repoussaient les curieux. Voici pour quelle raison. La potence (car c'en était une) est élevée par corvée ; et les ouvriers mis en réquisition ne peuvent, sans se rendre coupables de rébellion, se refuser à ce service. Par une espèce de compensation, l'autorité prend soin qu'ils remplissent leur tâche, que l'opinion publique rend presque déshonorante, à peu près en secret. Pour cela, on les entoure de soldats qui écartent la foule, et ils ne travaillent que la nuit, de manière qu'il n'est pas possible de les reconnaître, et qu'ils ne risquent pas le lendemain d'être appelés charpentiers de potence.

A Valence c'est une vieille tour gothique qui sert de prison. Son architecture est assez belle, surtout la façade, qui donne sur la rivière. Elle est située à l'une des extrémités de la ville, et sert de porte. On l'appelle *la Puerta de los Serranos*. Du haut de la plate-forme on découvre le cours du Guadalaviar, les cinq ponts qui le traversent, les promenades de Valence et la riante campagne qui l'entoure. C'est un assez triste plaisir que de voir les champs quand on est enfermé entre quatre murailles, mais enfin c'est un plaisir, et il faut savoir gré au geôlier

qui permet aux détenus de monter sur cette plate-forme. Pour des prisonniers la plus petite jouissance a du prix.

C'est de cette prison que devait sortir le condamné pour se rendre, à travers les rues les plus populeuses de la ville, monté sur un âne, à la place du marché, où il quitterait ce monde.

Je me suis trouvé de bonne heure devant *la Puerta de los Serranos* avec un de mes amis espagnols qui avait la bonté de m'accompagner. Je m'attendais à trouver une foule considérable rassemblée dès le matin, mais je m'étais trompé. Les artisans travaillaient tranquillement dans leurs boutiques, les paysans sortaient de la ville après avoir vendu leurs légumes ; rien n'annonçait que quelque chose d'extraordinaire allait se passer, si ce n'est une douzaine de dragons rangés auprès de la porte de la prison. Le peu d'empressement des Valenciens à voir des exécutions ne doit pas être attribué, je crois, à un excès de sensibilité. Je ne sais pas non plus si je dois penser comme mon guide, qu'ils sont tellement blasés sur ces spectacles qu'ils n'ont plus d'attraits pour eux. Peut-être cette indifférence vient-elle des habitudes laborieuses du peuple de Valence. L'amour du travail et du gain le distingue non-seulement parmi toutes

les populations de l'Espagne, mais encore parmi celles de l'Europe.

A onze heures la porte de la prison s'est ouverte, aussitôt s'est présentée une assez nombreuse procession de franciscains. Elle était précédée d'un grand crucifix porté par un pénitent escorté de deux acolytes, chacun avec une lanterne emmanchée au bout d'un grand bâton. Le crucifix, de grandeur naturelle, était de carton peint avec un talent d'imitation extraordinaire. Les Espagnols, qui cherchent à faire la religion terrible, excellent à rendre les blessures, les contusions, les traces des tortures endurées par leurs martyrs. Sur ce crucifix, qui devait figurer à un supplice, on n'avait pas épargné le sang, la sanie, les tumeurs livides. C'était la plus hideuse pièce d'anatomie qu'on pût voir. Le porteur de cette horrible figure s'est arrêté devant la porte. Les soldats s'étaient un peu rapprochés; une centaine de curieux à peu près étaient groupés derrière, assez près pour ne rien perdre de ce qui allait se faire et se dire, lorsque le condamné a paru accompagné de son confesseur.

Jamais je n'oublierai la figure de cet homme. Il était très-grand et très-maigre, et paraissait âgé de trente ans. Son front était élevé, ses che-

veux épais, noirs comme du jais, et droits comme les crins d'une brosse. Ses yeux, grands mais enfoncés dans sa tête, semblaient flamboyans. Il était pieds nus, habillé d'une longue robe noire sur laquelle on avait cousu à la place du cœur une croix bleue et rouge. C'est l'insigne de la confrérie des agonisans. Le collet de sa chemise, plissé comme une fraise, tombait sur ses épaules et sa poitrine. Une corde blanchâtre, qui se distinguait parfaitement sur l'étoffe noire de sa robe, faisait plusieurs fois le tour de son corps, et par des nœuds compliqués lui attachait les bras et les mains dans la position qu'on prend en priant. Entre ses mains il tenait un petit crucifix et une image de la Vierge. Son confesseur était gros, court, replet, haut en couleur, ayant l'air d'un bon homme, mais d'un homme qui depuis long-temps fait ce métier-là, et qui en a vu bien d'autres.

Derrière le condamné se tenait un homme pâle, faible et grèle, d'une physionomie douce et timide. Il avait une veste brune avec la culotte et les bas noirs. Je l'aurais pris pour un notaire ou un alguazil en négligé s'il n'avait pas eu sur la tête un chapeau gris à grands bords, comme en portent les picadors aux combats de taureaux. A la vue du crucifix, il ôta ce chapeau

avec respect, et je remarquai alors une petite échelle en ivoire fixée sur la forme comme une cocarde. C'était l'exécuteur des hautes-œuvres.

En mettant la tête hors de la porte, le condamné, qui avait été obligé de se courber pour passer sous le guichet, se redressa de toute sa hauteur, ouvrit les yeux d'une grandeur démesurée, embrassa la foule d'un regard rapide, et respira profondément. Il me semblait qu'il humait l'air avec plaisir, comme s'il avait été longtemps renfermé dans un cachot étroit et étouffant. Son expression était étrange. Ce n'était point de la peur, mais de l'inquiétude. Il paraissait résigné. Point de morgue ni d'affectation de courage. Je me dis qu'en pareille occasion je voudrais faire aussi bonne contenance.

Son confesseur lui dit de se mettre à genoux devant le crucifix; il obéit et baisa les pieds de cette hideuse image. En ce moment tous les assistans étaient émus et gardaient un profond silence. Le confesseur, s'en apercevant, leva les mains pour le dégager de ses longues manches qui l'auraient gêné dans ses mouvemens oratoires, et commença à débiter un discours qui lui avait probablement servi plus d'une fois, d'une voix forte et accentuée, mais pourtant monotone par la répétition périodique des mê-

mes intonations. Il prononçait chaque mot clairement; son accent était pur, et il s'exprimait en bon castillan, que le condamné n'entendait peut-être que très-imparfaitement. Il commençait chaque phrase d'un ton de voix glapissant, et s'élevait au fausset, mais il finissait sur un ton grave et bas.

En substance, il disait au condamné qu'il appelait son frère : « Vous avez bien mérité la » mort; on a même été indulgent pour vous en » ne vous condamnant qu'à la potence, car » vos crimes sont énormes. » Ici il dit un mot des meurtres commis, mais il s'étendit longuement sur l'irréligion dans laquelle le pénitent avait passé sa jeunesse, et qui seule l'avait poussé à sa perte. Puis, s'animant par degrés : « Mais » qu'est-ce que le supplice justement mérité » que vous allez endurer, comparé avec les souffrances inouïes que votre divin Sauveur a » endurées pour vous? Regardez ce sang, ces » plaies, etc. » Détail très-long de toutes les douleurs de la passion, décrites avec toute l'exagération que comporte la langue espagnole, et commentées au moyen de la vilaine statue dont je vous ai parlé. La péroraison valait mieux que l'exorde. Il disait, mais trop longuement, que la miséricorde de Dieu était infinie, et qu'un

repentir véritable pouvait désarmer sa juste colère.

Le condamné se leva, regarda le prêtre d'un air un peu farouche et lui dit : « Mon père, il » suffisait de me dire que je vais à la gloire ; » marchons. »

Le confesseur rentra dans la prison fort satisfait de son discours. Deux franciscains prirent sa place auprès du condamné, et ne devaient l'abandonner qu'au dernier moment.

D'abord on l'étendit sur une natte, que le bourreau tira à lui quelque peu, mais sans violence, et comme d'un accord tacite entre le patient et l'exécuteur. C'est une pure cérémonie, afin de paraître exécuter à la lettre la sentence qui porte : « Pendu après avoir été traîné sur » la claie. »

Cela fait, le malheureux fut guindé sur un âne que le bourreau conduisait par le licou. A ses côtés marchaient les deux franciscains, précédés de deux longues files de moines de cet ordre et de laïcs faisant partie de la confrérie des *desamparados*. Les bannières, les croix n'étaient pas oubliées. Derrière l'âne venaient un notaire et deux alguazils en habit noir à la française, culottes et bas de soie, l'épée au côté, et montés sur de mauvais bidets très-mal harnachés. Un

piquet de cavalerie fermait la marche. Pendant que la procession s'avançait fort lentement, les moines chantaient des litanies d'une voix sourde, et des hommes en manteaux circulaient autour du cortège, tendant des plats d'argent aux spectateurs et demandant une aumône pour le pauvre malheureux (*por el pobre*). Cet argent sert à dire des messes pour le repos de son ame ; et pour un bon catholique qu'on va pendre ce doit être une consolation de voir les plats s'emplir assez rapidement de gros sous. Tout le monde donne. Impie comme je suis, je donnai mon offrande avec un sentiment de respect.

En vérité j'aime ces cérémonies catholiques, et je voudrais y croire. Dans cette occasion, elles ont l'avantage de frapper la foule infiniment plus que notre charrette, nos gendarmes, et ce cortège mesquin et ignoble qui accompagne en France les exécutions. Ensuite, et c'est pour cela surtout que j'aime ces croix et ces processions, elles doivent contribuer puissamment à adoucir les derniers momens d'un condamné. Cette pompe lugubre flatte d'abord sa vanité, ce sentiment qui meurt en nous le dernier. Puis ces moines qu'il révère depuis son enfance et qui prient pour lui, les chants, la voix des hommes qui quêtent pour qu'on lui

dise des messes, tout cela doit l'étourdir, le distraire, l'empêcher de réfléchir sur le sort qui l'attend. Tourne-t-il la tête à droite, le franciscain de ce côté lui parle de l'infinie miséricorde de Dieu. A gauche, un autre franciscain est tout prêt à lui vanter la puissante intercession de monseigneur Saint-François. Il marche au supplice comme un poltron entre deux officiers qui le surveillent et l'exhortent. Il n'a pas un instant de repos, s'écriera le philosophe. Tant mieux. L'agitation continuelle où on le tient l'empêche de se livrer à ses pensées, qui le tourmenteraient bien davantage.

J'ai compris alors pourquoi les moines, et surtout ceux des ordres mendians exercent tant d'influence sur le bas peuple. N'en déplaise aux libéraux intolérans, ils sont en réalité l'appui et la consolation des malheureux depuis leur naissance jusqu'à leur mort. Quelle horrible corvée, par exemple, que celle-ci! entretenir pendant trois jours un homme qu'on va faire mourir. Je crois que si j'avais le malheur d'être pendu je ne serais pas fâché d'avoir deux franciscains pour causer avec moi.

La route que suivait la procession était très-tortueuse, afin de passer par les rues les plus larges. Je pris avec mon guide un chemin plus

direct, afin de me trouver encore une fois sur le passage du condamné. Je remarquai que dans l'intervalle de temps qui s'était écoulé entre sa sortie de la prison et son arrivée dans la rue où je le revoyais, sa taille s'était courbée considérablement. Il s'affaissait peu à peu, sa tête tombait sur sa poitrine, comme si elle n'eût été soutenue que par la peau du cou. Pourtant je n'observais pas sur ses traits l'expression de la peur. Il regardait fixement l'image qu'il avait entre les mains, et s'il détournait les yeux, c'était pour les reporter sur les deux franciscains, qu'il paraissait écouter avec intérêt.

J'aurais dû me retirer alors ; mais on me pressa d'aller sur la grande place, de monter chez un marchand, où j'aurais toute liberté de regarder le supplice du haut d'un balcon, ou bien de me soustraire à ce spectacle en rentrant dans l'intérieur de l'appartement. J'allai donc.

La place était loin d'être remplie. Les marchandes de fruits et d'herbes ne s'étaient pas dérangées. On circulait partout facilement. La potence, surmontée des armes d'Aragon, était placée en face d'un élégant bâtiment moresque, la Bourse de la Soie (*la Lonja de Seda*). La place du marché est longue; les maisons qui la

bordent sont petites, quoique surchargées d'étages; et chaque rang de fenêtres a son balcon en fer. De loin on dirait de grandes cages. Un assez bon nombre de ces balcons n'étaient point garnis de spectateurs.

Sur celui où je devais prendre place je trouvai deux jeunes demoiselles de seize à dix-huit ans, commodément établies sur des chaises, et s'éventant de l'air du monde le plus dégagé. Toutes les deux étaient fort jolies, et à leur robe de soie noire fort propre, à leurs souliers de satin et à leurs mantilles garnies de dentelles, je jugeai qu'elles devaient être les filles de quelque bourgeois aisé. Je fus confirmé dans cette opinion, parce que, bien qu'elles se servissent entre elles du dialecte valencien, elles entendaient et parlaient correctement l'espagnol.

Dans un coin de la place on avait élevé une petite chapelle. Cette chapelle et la potence, qui n'en était pas fort éloignée, étaient enfermées dans un grand carré formé par des volontaires royalistes et des troupes de ligne.

Les soldats ayant ouvert leurs rangs pour recevoir la procession, le condamné fut descendu de son âne et mené devant l'autel dont je viens de vous parler. Les moines l'entouraient, il était à genoux, baisait souvent les marches de

l'autel. J'ignore ce qu'on lui disait. Cependant le bourreau examinait sa corde, son échelle, et, cet examen fait, il s'approcha du patient toujours prosterné, lui mit la main sur l'épaule, et lui dit suivant l'usage : « Frère, il est temps. »

Tous les moines, un seul excepté, l'avaient abandonné, et le bourreau était, à ce qu'il paraissait, mis en possession de sa victime. En le conduisant vers l'échelle (ou plutôt l'escalier de planches), il avait soin, avec son grand chapeau qu'il lui mettait devant les yeux, de lui cacher la vue de la potence; mais le condamné semblait chercher à repousser le chapeau avec des coups de tête, voulant montrer qu'il avait bien le courage d'envisager l'instrument de son supplice.

Midi sonnait quand le bourreau montait à l'escalier fatal, tirant après lui le patient, qui ne montait qu'avec difficulté, parce qu'il allait à reculons. L'escalier est large et n'a de rampe que d'un côté. Le moine était du côté de la rampe, le bourreau et le condamné montaient de l'autre. Le moine parlait continuellement et en faisant beaucoup de gestes. Arrivés au haut de l'escalier, en même temps que l'exécuteur passait la corde du patient avec une promptitude extraordinaire, on me dit que le moine lui fai-

sait réciter le *Credo*. Puis, élevant la voix, il s'écria : « Mes frères, joignez vos prières à celles du pauvre pécheur. J'entendis une voix douce prononcer à côté de moi avec émotion : *Amen!* Je tournai la tête, et je vis une de mes jolies Valenciennes dont les joues étaient un peu plus colorées, et qui agitait son éventail précipitamment. Elle regardait avec beaucoup d'attention du côté de la potence. Je dirigeai mes yeux de ce côté : le moine descendait l'escalier, et le condamné était suspendu en l'air, le bourreau sur ses épaules, et son valet lui tirait les pieds.

P. S. Je ne sais si votre patriotisme me pardonnera ma partialité pour l'Espagne. Puisque nous en sommes sur le chapitre des supplices, je vous dirai que si j'aime mieux les exécutions espagnoles que les nôtres, je préfère aussi de beaucoup leurs galères à celles où nous envoyons chaque année environ douze cents coquins. Remarquez que je ne parle pas des *presidios* d'Afrique, que je n'ai pas vus. A Tolède, à Séville, à Grenade, à Cadix, j'ai vu un grand nombre de *presidiarios* (galériens) qui ne m'ont pas paru trop malheureux. Ils travaillaient à faire ou à réparer des routes. Ils étaient assez mal vêtus, mais leurs physionomies n'exprimaient point ce sombre désespoir que j'ai re-

marqué chez nos galériens. Ils mangeaient dans de grandes marmites un *puchero* semblable à celui des soldats qui les gardaient, et fumaient ensuite leur cigarre à l'ombre. Mais surtout ce qui m'a plu, c'est que le peuple ici ne les repousse pas comme il fait en France. La raison en est simple. En France, tout homme qui a été aux galères a volé ou fait pis. En Espagne, au contraire, de très-honnêtes gens, à différentes époques, ont été condamnés à y passer leur vie pour n'avoir pas eu des opinions conformes à celle de leurs gouvernans. Quoique le nombre de ces victimes politiques soit infiniment petit, cela suffit pourtant pour changer l'opinion à l'égard de tous les galériens. Il vaut mieux bien traiter un coquin que de manquer d'égards à un galant homme. Aussi on leur donne du feu pour allumer leurs cigarres, on les appelle mon ami, camarade. Leurs gardiens ne leur font point sentir qu'ils sont des hommes d'une autre espèce.

Si cette lettre ne vous paraît pas énormément longue, je vous conterai une rencontre que j'ai faite il y a peu de temps, et qui vous montrera quelles sont les manières du peuple avec les presidiarios.

En quittant Grenade pour aller à Baylen, je

rencontrai par le chemin un grand homme chaussé d'alpargates, qui marchait d'un bon pas militaire. Il était suivi par un petit chien barbet. Ses habits étaient d'une forme singulière, et différens de ceux des paysans que j'avais rencontrés. Bien que mon cheval fût au trot, il me suivait sans peine, et il lia conversation avec moi. Nous devînmes bientôt bons amis. Mon guide lui disait Monsieur, Votre grace (*Usted*). Ils parlaient entre eux de M. un tel de Grenade, commandant le presidio, qu'ils connaissaient tous deux. L'heure du déjeûner venue, nous nous arrêtâmes devant une maison où nous trouvâmes du vin. L'homme au chien tira d'un sac un morceau de morue salée et me l'offrit. Je lui dis de joindre son déjeûner au mien, et nous mangeâmes tous les trois de bon appétit. Je dois vous avouer que nous buvions à la même bouteille, par la raison qu'il n'y avait pas de verre à une lieue aux environs. Je lui demandai pourquoi il s'était embarrassé d'un chien si jeune en voyage. Il me dit qu'il voyageait seulement pour ce chien, et que son commandant l'envoyait à Jaen le remettre à un de ses amis. Le voyant sans uniforme et l'entendant parler de commandant : « Vous êtes donc miquelet, lui dis-je ? » — « Non ; presidiario. » Je fus un

peu surpris. « Comment ne l'avez-vous pas vu à son habit ? » demanda mon guide.

Au reste les manières de cet homme, qui était un honnête muletier, ne changèrent pas le moins du monde. Il me donnait la bouteille d'abord, en ma qualité de *caballero*, puis l'offrait au galérien, et buvait après lui ; enfin le traitait avec toute la politesse que les gens du peuple ont entre eux en Espagne.

— « Pourquoi donc avez-vous été aux galères ? » demandai-je à mon compagnon de voyage.

— « Oh ! Monsieur, pour un malheur. Je me suis trouvé à quelques morts. (*Fue por una desgracia. Me hallé en unas muertes.*) »

— « Comment diable ? »

— « Voici comment la chose se passa. J'étais miquelet. Avec une vingtaine de mes camarades, j'escortais un convoi de presidiarios de Valence. Sur le chemin, leurs amis voulurent les délivrer, et en même temps nos prisonniers se révoltent. Notre capitaine était bien embarrassé. Si les prisonniers étaient lâchés, il était responsable de tous les désordres qu'ils commettraient. Il prit son parti, et nous cria : « Feu sur les prisonniers ! » Nous tirâmes et nous en tuâmes quinze, après quoi nous repoussâmes leurs camarades. Cela se passait du

temps de cette fameuse constitution. Quand les Français sont revenus et qu'ils l'ont ôtée, on nous fit notre procès à nous autres miquelets, parce que parmi les presidiarios morts il y avait plusieurs messieurs (*caballeros*) royalistes que les constitutionnels avaient mis là. Notre capitaine était mort, et on s'en prit à nous. Mon temps va bientôt finir; et comme mon commandant a confiance en moi parce que je me conduis bien, il m'envoie à Jaen pour remettre cette lettre et ce chien au commandant du presidio.»

Mon guide était royaliste, et il était évident que le galérien était constitutionnel; cependant ils demeurèrent dans la meilleure intelligence. Quand nous nous remîmes en route, le barbet était si fatigué que le galérien fut obligé de le porter sur son dos enveloppé dans sa veste. La conversation de cet homme m'amusait extrêmement; de son côté les cigarres que je lui donnais et le déjeûner qu'il avait partagé avec moi me l'avaient tellement attaché qu'il voulait me suivre jusqu'à Baylen. « La route n'est pas sûre, me disait-il, je trouverai un fusil à Jaen, chez un de mes amis, et quand bien même nous rencontrerions une demi-douzaine de brigands, ils ne vous prendraient pas un mouchoir. » — « Mais, lui dis-je, si vous ne rentrez pas au

presidio, vous risquez d'avoir une augmentation de temps, d'une année peut-être? » — « Bah! qu'importe? Et puis vous me donnerez un certificat attestant que je vous ai accompagné. D'ailleurs je ne serais pas tranquille si je vous laissais aller tout seul par cette route-là... »

J'aurais consenti qu'il m'accompagnât, s'il ne s'était pas brouillé avec mon guide. Voici à quelle occasion. Après avoir suivi, pendant près de huit lieues d'Espagne, nos chevaux, qui allaient au trot, toutes les fois que le chemin le permettait, il s'avisa de dire qu'il les suivrait encore quand même ils prendraient le galop. Mon guide se moqua de lui. Nos chevaux n'étaient pas tout-à-fait des rosses; nous avions un quart de lieue de plaine devant nous, et le galérien portait son chien sur son dos. Il fut mis au défi. Nous partîmes, mais ce diable d'homme avait véritablement des jambes de miquelet, et nos chevaux ne purent le dépasser. L'amour-propre de leur maître ne put jamais pardonner au presidiario l'affront qu'il lui avait fait. Il cessa de lui parler, et arrivés que nous fûmes à Campillo de Arenas, il fit si bien que le galérien, avec la discrétion qui caractérise l'Espagnol, comprit que sa présence était importune, et se retira.

III.

Madrid, novembre 1830.

Monsieur,

Me voici de retour à Madrid, après avoir parcouru pendant plusieurs mois, et dans tous les sens, l'Andalousie, cette terre classique des voleurs, sans en rencontrer un seul. J'en suis presque honteux. Je m'étais arrangé pour une attaque de voleurs, non pas pour me défendre, mais pour causer avec eux et les questionner bien poliment sur leur genre de vie. En regardant mon habit usé aux coudes et mon mince bagage, je regrette d'avoir manqué ces messieurs. Le plaisir de les voir n'était pas payé

trop cher par la perte d'un léger porte-manteau.

Mais si je n'ai pas vu de voleurs, en revanche, je n'ai pas entendu parler d'autre chose. Les postillons, les aubergistes vous racontent des histoires lamentables de voyageurs assassinés, de femmes enlevées, à chaque halte que l'on fait pour changer de mules. L'événement qu'on raconte s'est toujours passé la veille et sur la partie de la route que vous allez parcourir. Le voyageur qui ne connaît point encore l'Espagne, et qui n'a point eu le temps d'acquérir la sublime insouciance castillane, *la flema castellana*, quelque incrédule qu'il soit d'ailleurs, ne laisse pas de recevoir une certaine impression de tous ces récits. Le jour tombe, et avec beaucoup plus de rapidité que dans nos climats du nord; ici, le crépuscule ne dure qu'un moment : survient alors, surtout dans le voisinage des montagnes, un vent qui serait sans doute chaud à Paris, mais qui, par la comparaison que l'on en fait avec la chaleur brûlante du jour, vous paraît froid et désagréable. Pendant que vous vous enveloppez dans votre manteau, que vous enfoncez sur vos yeux votre bonnet de voyage, vous remarquez que les hommes de votre escorte (*escopeteros*) jettent l'amorce de leurs fusils sans la renouveler. Étonné de cette

singulière manœuvre, vous en demandez la raison, et les braves qui vous accompagnent répondent du haut de l'impériale où ils sont perchés, qu'ils ont bien tout le courage possible, mais qu'ils ne peuvent pas résister seuls à toute une bande de voleurs. « Si l'on est attaqué, nous n'aurons de quartier qu'en prouvant que nous n'avons jamais eu l'intention de nous défendre. »

Alors, à quoi bon s'embarrasser de ces hommes et de leurs inutiles fusils? — Oh! ils sont excellens contre les *rateros*, c'est-à-dire les amateurs brigands qui détroussent les voyageurs quand l'occasion se présente; on ne les rencontre jamais qu'au nombre de deux ou de trois.

Le voyageur se repent alors d'avoir pris tant d'argent sur lui. Il regarde l'heure à sa montre de Breguet qu'il croit consulter pour la dernière fois. Il serait bien heureux de la savoir tranquillement pendue à sa cheminée de Paris. Il demande au *mayoral* (conducteur) si les voleurs prennent les habits des voyageurs.

— « Quelquefois, Monsieur. Le mois passé la diligence de Séville a été arrêtée auprès de la Carlotta, et tous les voyageurs sont entrés à Ecija comme de petits anges. »

— « Des petits anges! Que voulez-vous dire? »

— « Je veux dire que les bandits leur avaient pris tous leurs habits, et ne leur avaient pas même laissé la chemise. »

— « Diable! » s'écrie le voyageur en boutonnant sa redingote : mais il se rassure un peu, et sourit même en remarquant une jolie andalouse, sa compagne de voyage qui baise dévotement son pouce en soupirant : « *Jésus, Jesus !* » (On sait que ceux qui baisent leur pouce après avoir fait le signe de la croix ne manquent pas de s'en trouver bien.)

La nuit est tout-à-fait venue; mais heureusement la lune se lève brillante sur un ciel sans nuages. On commence à découvrir de loin l'entrée d'une gorge affreuse qui n'a pas moins d'une demi-lieue de longueur. — « Mayoral, est-ce là l'endroit où l'on a déjà arrêté la diligence? »

— « Oui, Monsieur, et tué un voyageur. »
— « Postillon », poursuit le mayoral, « ne fais pas claquer ton fouet de peur de les avertir. »

— « Qui? » demande le voyageur.

— « Les voleurs, » répond le mayoral.

— « Diable! » s'écrie le voyageur.

— « Monsieur, regardez donc là-bas au tournant de la route... Ne sont-ce pas des hommes? ils se cachent dans l'ombre de ce grand rocher. »

— « Oui, Madame; un, deux, trois, six hommes à cheval ! »

— « Ah! Jésus, Jésus... ! » (Signe de croix et baisement de pouce.)

— « Mayoral, voyez-vous là-bas? »

— « Oui. »

— « En voici un qui tient un grand bâton, peut-être un fusil? »

— « C'est un fusil. »

— « Croyez-vous que ce soit de bonnes gens? (*buena gente*) » demande avec anxiété la jeune Andalouse.

— « Qui sait! » répond le mayoral, en haussant les épaules et abaissant les coins de sa bouche.

— « Alors, que Dieu nous pardonne à tous! » et elle se cache la figure dans le gilet du voyageur, doublement ému.

La voiture va comme le vent : huit mules vigoureuses au grand trot. Les cavaliers s'arrêtent : ils se forment sur une ligne, — c'est pour barrer le passage. — Non, ils s'ouvrent; trois prennent à gauche, trois à droite de la route : — c'est qu'ils veulent entourer la voiture de tous les côtés.

— « Postillon! arrêtez vos mules, si ces gens-là vous le commandent, n'allez pas nous attirer une volée de coups de fusil! »

— « Soyez tranquille, Monsieur, j'y suis plus intéressé que vous. »

Enfin l'on est si près, que déjà l'on distingue les grands chapeaux, les selles turques et les guêtres de cuir blanc des six cavaliers. Si l'on pouvait voir leurs traits, quels yeux, quelles barbes, quelles cicatrices on apercevrait! Il n'y a plus de doute, ce sont des voleurs, car ils ont tous des fusils.

Le premier voleur touche le bord de son grand chapeau et dit d'un ton de voix grave et doux : « *Vayan Vds. con Dios*, » allez avec Dieu! C'est le salut que les voyageurs échangent sur la route. « *Vayan Vds. con Dios*, » disent à leur tour les autres cavaliers s'écartant poliment pour que la voiture passe, car ce sont d'honnêtes fermiers attardés au marché d'Ecija, qui retournent dans leur village et qui voyagent en troupe et armés, par suite de la grande préoccupation des voleurs dont j'ai déjà parlé.

Après quelques rencontres de cette espèce on arrive promptement à ne plus croire du tout aux voleurs. On s'accoutume si bien à la mine un peu sauvage des paysans, que des brigands véritables ne vous paraîtraient plus que d'honnêtes laboureurs qui n'ont pas fait leur barbe depuis long-temps. Un jeune Anglais, avec qui j'ai

lié connaissance à Grenade, avait long-temps parcouru sans accident les plus mauvais chemins de l'Espagne; il en était venu à nier opiniâtrement l'existence des voleurs. Un jour il est arrêté par deux hommes de mauvaise mine, armés de fusils. Il s'imagina aussitôt que c'étaient des paysans en gaieté qui voulaient s'amuser à lui faire peur. A toutes leurs injonctions de donner de l'argent, il répondait en riant et en disant qu'il n'était pas leur dupe. Il fallut pour le tirer d'erreur qu'un des véritables bandits lui donnât sur la tête un coup de crosse dont il montrait encore la cicatrice trois mois après.

Excepté quelques cas fort rares, les brigands espagnols ne maltraitaient jamais les voyageurs. Souvent ils se contentent de leur enlever l'argent qu'ils ont sur eux, sans ouvrir leurs malles ou même sans les fouiller. Pourtant il ne faut pas s'y fier. — Un jeune élégant de Madrid se rendait à Cadiz avec deux douzaines de belles chemises qu'il avait fait venir de Londres. Les brigands l'arrêtent auprès de la Carolina et après lui avoir pris toutes les onces qu'il avait dans sa bourse, sans compter les bagues, chaînes, souvenirs amoureux, qu'un homme aussi répandu ne pouvait manquer d'avoir, le chef des voleurs lui fit remarquer poliment que le linge

de sa bande, obligée qu'elle était d'éviter les endroits habités, avait grand besoin de blanchissage. Les chemises sont déployées, admirées, et le capitaine disant, comme Hali du Sicilien : « *entre cavaliers telle liberté est permise*, » en mit quelques-unes dans son bissac, puis ôta les noires guenilles qu'il portait depuis six semaines au moins, et se couvrit avec joie de la plus belle batiste de son prisonnier. Chaque voleur en fit autant, en sorte que l'infortuné voyageur se trouva en un instant dépouillé de toute sa garde-robe, et en possession d'un tas de chiffons qu'il n'aurait pas osé toucher du bout de sa canne. Encore lui fallut-il endurer les plaisanteries des brigands. Le capitaine, avec ce sérieux goguenard que les Andaloux affectent si bien, lui dit en le congédiant : qu'il n'oublierait jamais le service qu'il venait de recevoir; qu'il s'empresserait de lui rendre les chemises qu'il avait bien voulu lui prêter, et qu'il reprendrait les siennes aussitôt qu'il aurait l'honneur de le revoir. « Surtout, » ajouta-t-il, « n'oubliez pas de faire blanchir les chemises de ces Messieurs. Nous les reprendrons à votre retour à Madrid. » Le jeune homme qui me racontait ce vol, dont il avait été la victime, m'avouait qu'il avait plutôt pardonné aux voleurs

l'enlèvement de ses chemises que leurs méchantes plaisanteries.

A différentes époques, le gouvernement espagnol s'est occupé sérieusement de purger les grandes routes des voleurs, qui, depuis un temps immémorial sont en possession de les parcourir. Ses efforts n'ont jamais pu avoir des résultats décisifs. Une bande a été détruite, mais une autre s'est formée aussitôt. Quelquefois un capitaine général est parvenu à force de soins à chasser tous les voleurs de son gouvernement, mais alors les provinces voisines en ont regorgé.

La nature du pays hérissé de montagnes, sans routes frayées, rend bien difficile l'entière destruction des brigands. En Espagne comme dans la Vendée, il y a un grand nombre de métairies isolées, *aldeas*, éloignées de plusieurs milles de tout endroit habité. En garnisonnant toutes ces métairies, tous les petits hameaux, on obligerait promptement les voleurs à se livrer à la justice sous peine de mourir de faim; mais où trouver assez d'argent? assez de soldats?

Les propriétaires des *aldeas* sont intéressés, on le sent, à conserver de bons rapports avec les brigands dont la vengeance est redoutable.

D'un autre côté, ceux-ci qui comptent sur eux pour leurs subsistances, les ménagent, leur paient bien les objets dont ils ont besoin, et quelquefois même les associent au partage du butin. Il faut encore ajouter que la profession de voleur n'est point regardée généralement comme déshonorante. Voler sur les grandes routes, aux yeux de bien des gens, *c'est faire de l'opposition*, c'est protester contre des lois tyranniques. Or, l'homme qui n'ayant qu'un fusil se sent assez de hardiesse pour jeter le défi à un gouvernement, c'est un héros que les hommes respectent et que les femmes admirent. Il est glorieux certes de pouvoir s'écrier comme dans la vieille romance :

A todos los desafio,
Pues à nadie tengo miedo !

Un voleur commence en général par être contrebandier. Son commerce est troublé par les employés de la douane. C'est une injustice criante pour les neuf dixièmes de la population, que l'on tourmente un galant homme qui vend à bon compte de meilleurs cigarres que ceux du roi, qui apporte aux femmes des soieries, des marchandises anglaises et tout le commérage de

dix lieues à la ronde. Qu'un douanier vienne à tuer ou à prendre son cheval, voilà le contrebandier ruiné; il a d'ailleurs une vengeance à exercer, il se fait voleur. — On demande ce qu'est devenu un beau garçon qu'on a remarqué quelques mois auparavant et qui était le coq de son village? « Hélas! » répond une femme, « on l'a obligé de se jeter dans la montagne. Ce n'est pas sa faute, pauvre garçon! il était si doux! Dieu le protège! » Les bonnes ames rendent le gouvernement responsable de tous les désordres commis par les voleurs. C'est lui, dit-on, qui pousse à bout les pauvres gens qui ne demandent qu'à rester tranquilles et à vivre de leur métier.

Le modèle du brigand espagnol, le prototype du héros de grand chemin, le Robin Hood, le Roque Guinar de notre temps, c'est le fameux Jose Maria, surnommé *el Tempranito,* le matinal. C'est l'homme dont on parle le plus de Madrid à Séville et de Séville à Malaga. Beau, brave, courtois autant qu'un voleur peut l'être, tel est Jose Maria. S'il arrête une diligence, il donne la main aux dames pour descendre et prend soin qu'elles soient commodément assises à l'ombre, car c'est de jour que se font la plupart de ses exploits. Jamais un juron, jamais

un mot grossier, au contraire des égards presque respectueux, et une politesse naturelle qui ne se dément jamais. Ote-t-il une bague de la main d'une dame : « Ah! Madame, » dit-il, « une aussi belle main n'a pas besoin d'ornemens. » Et tout en faisant glisser la bague hors du doigt, il baise la main d'un air à faire croire, suivant l'expression d'une dame espagnole, que le baiser avait pour lui plus de prix que la bague. La bague il la prenait comme par distraction, mais le baiser au contraire il le faisait durer long-temps. On m'a assuré qu'il laisse toujours aux voyageurs assez d'argent pour arriver à la ville la plus proche, et que jamais il n'a refusé à personne la permission de garder un bijou que des souvenirs rendaient précieux.

On m'a dépeint Jose Maria comme un grand jeune homme de vingt-cinq à trente ans, bien fait, la physionomie ouverte et riante, des dents blanches comme des perles et des yeux remarquablement expressifs. Il porte ordinairement un costume de *majo*, d'une très-grande richesse. Son linge est toujours éclatant de blancheur, et ses mains feraient honneur à un élégant de Paris ou de Londres.

Il n'y a guère que cinq ou six ans qu'il court les grands chemins. Il était destiné par ses pa-

rens à l'église, et il étudiait la théologie à l'université de Grenade; mais sa vocation n'était pas fort grande comme on va le voir, car il s'introduisit la nuit chez une demoiselle de bonne famille..... L'amour fait, dit-on, excuser bien des choses...; mais on parle de violence, d'un domestique blessé,.... je n'ai jamais pu tirer cette histoire au clair. Le père fit grand bruit, et un procès criminel fut commencé. Jose Maria fut obligé de prendre la fuite et de s'exiler à Gibraltar. Là, comme l'argent lui manquait, il fit marché avec un négociant anglais pour introduire en contrebande une forte partie de marchandises prohibées. Il fut trahi par un homme à qui il avait fait confidence de son projet. Les douaniers surent la route qu'il devait tenir et s'embusquèrent sur son passage. Tous les mulets qu'il conduisait furent pris, mais il ne les abandonna qu'après un combat acharné dans lequel il tua ou blessa plusieurs douaniers. Dès ce moment, il n'eut plus d'autre ressource que de rançonner les voyageurs.

Un bonheur extraordinaire l'a constamment accompagné jusqu'à ce jour. Sa tête est mise à prix, son signalement est affiché à la porte de toutes les villes, avec promesse de huit mille réaux à

celui qui le livrera mort ou vif (1), fût-il un de ses complices. Pourtant Jose Maria continue impunément son dangereux métier, et ses courses s'étendent depuis les frontières du Portugal jusqu'au royaume de Murcie. Sa bande n'est pas nombreuse, mais elle est composée d'hommes dont la fidélité et la résolution sont depuis longtemps éprouvées. Un jour, à la tête d'une douzaine d'hommes de son choix, il surprit *à la venta de Gazin* soixante-dix volontaires royalistes envoyés à sa poursuite, et les désarma tous. On le vit ensuite regagner les montagnes à pas lents, chassant devant lui deux mulets chargés des soixante-dix escopettes qu'il emportait comme pour en faire un trophée.

On conte des merveilles de son adresse à tirer à balle. Sur un cheval lancé au galop, il touche un tronc d'olivier à cent cinquante pas. Le trait suivant fera connaître à la fois son adresse et sa générosité.

Un capitaine Castro, officier rempli de courage et d'activité, qui poursuit, dit-on, les voleurs, autant pour satisfaire une vengeance

(1) Lorsque j'étais à Séville on trouva, un matin, sur la porte de Triana, au bas du signalement de Jose Maria, ces mots écrits au crayon : « *Signature du susdit* : Jose Maria. »

personnelle que pour remplir son devoir de militaire, apprit par un de ses espions que Jose Maria se trouverait un tel jour dans une aldea écartée où il avait une maîtresse. Castro au jour indiqué monte à cheval, et pour ne pas éveiller les soupçons en mettant trop de monde en campagne, il ne prend avec lui que quatre lanciers. Quelques précautions qu'il mît en usage pour cacher sa marche, il ne put si bien faire que Jose Maria n'en fût instruit. Au moment où Castro, après avoir passé une gorge profonde, entrait dans la vallée où était située l'aldea de la maîtresse de son ennemi, douze cavaliers bien montés paraissent tout-à-coup sur son flanc, et beaucoup plus près que lui de la gorge par où seulement il pouvait faire sa retraite. Les lanciers se crurent perdus. Un homme monté sur un cheval bai se détache au galop de la troupe des voleurs et arrête son cheval tout court à cent pas de Castro. — « On ne surprend » pas Jose Maria, » s'écrie-t-il. « Capitaine Cas» tro, que vous ai-je fait pour que vous vouliez » me livrer à la justice? Je pourrais vous tuer, » mais les hommes de cœur sont devenus rares » et je vous donne la vie. Voici un souvenir » qui vous apprendra à m'éviter. A votre » schako! » En parlant ainsi il l'ajuste, et d'une

balle il traverse le haut du schako du capitaine. Aussitôt il tourna bride et disparut avec ses gens.

Voici un autre exemple de sa courtoisie.

On célébrait une noce dans une métairie des environs d'Andujar. Les mariés avaient déjà reçu les complimens de leurs amis, et l'on allait se mettre à table sous un grand figuier devant la porte de la maison; chacun était en disposition de bien faire, et les émanations des jasmins et des orangers en fleurs se mêlaient agréablement aux parfums plus substantiels s'exhalant de plusieurs plats qui faisaient plier la table sous leur poids. Tout d'un coup parut un homme à cheval, sortant d'un bouquet de bois à portée de pistolet de la maison. L'inconnu sauta lestement à terre, salua les convives de la main, et conduisit son cheval à l'écurie. On n'attendait personne, mais en Espagne tout passant est bien venu à partager un repas de fête. D'ailleurs l'étranger par ses habillemens paraissait être un homme d'importance. Le marié se détacha aussitôt pour l'inviter à dîner.

Pendant qu'on se demandait tout bas quel était cet étranger, le notaire d'Andujar, qui assistait à la noce, était devenu pâle comme la mort. Il essayait de se lever de la chaise qu'il

occupait auprès de la mariée; mais ses genoux pliaient sous lui, et ses jambes ne pouvaient plus le supporter. Un des convives, soupçonné depuis long-temps de s'occuper de contrebande, s'approcha de la mariée : « C'est Jose Maria, » dit-il, « je me trompe fort ou il vient ici pour faire quelque malheur *(para hacer una muerte)*. C'est au notaire qu'il en veut. » Mais que faire ? Le faire échapper? — Impossible; Jose Maria l'aurait bientôt rejoint. — Arrêter le brigand? — Mais sa bande est sans doute aux environs, d'ailleurs il porte des pistolets à sa ceinture et son poignard ne le quitte jamais. — « Mais, M. le notaire, que lui avez-vous donc fait? » — « Hélas rien, absolument rien! » — Quelqu'un murmura tout bas que le notaire avait dit à son fermier, deux mois avant, que si Jose Maria venait jamais lui demander à boire, il devrait mettre un gros d'arsenic dans son vin.

On délibérait encore sans entamer la *olla*, quand l'inconnu reparut suivi du marié. Plus de doute, c'était Jose Maria. Il jeta en passant un coup-d'œil de tigre au notaire, qui se mit à trembler comme s'il avait eu le frisson de la fièvre, puis il salua la mariée avec grace, et lui demanda la permission de danser à sa noce. — Elle n'eut garde de refuser ou de lui faire mau-

vaise mine. Jose Maria prit aussitôt un tabouret de liége, l'approcha de la table et s'assit sans façon à côté de la mariée, entre elle et le notaire qui paraissait à tout moment sur le point de s'évanouir.

On commença à manger. Jose Maria était rempli d'attentions et de petits soins pour sa voisine. Lorsqu'on servit du vin d'extra, la mariée prenant un verre de Montilla (qui vaut mieux que le Xerez, selon moi), le toucha de ses lèvres et le présenta ensuite au bandit. C'est une politesse que l'on fait à table aux personnes que l'on estime. Cela s'appelle *una fineza*. Malheureusement cet usage se perd dans la bonne société, aussi empressée ici qu'ailleurs de se dépouiller de toutes les coutumes nationales.

Jose Maria prit le verre, remercia avec effusion, et déclara à la mariée qu'il la priait de le tenir pour son serviteur, et qu'il ferait avec joie tout ce qu'elle voudrait bien lui commander.

Alors celle-ci toute tremblante et se penchant timidement à l'oreille de son terrible voisin : « Accordez-moi une grace, » dit-elle. « Mille ! » s'écria Jose Maria.

— « Oubliez, je vous en conjure, les mauvais vouloirs que vous avez peut-être apportés ici. Promettez-moi que pour l'amour de

moi vous pardonnerez à vos ennemis, et qu'il n'y aura pas de scandale à ma noce. »

— « Notaire ! » dit Jose Maria, se tournant vers l'homme de loi tremblant, « remerciez Madame; sans elle je vous aurais tué avant que vous eussiez digéré votre dîner. N'ayez plus peur, je ne vous ferai plus de mal. » Et lui versant un verre de vin, il ajouta avec un sourire un peu méchant : « Allons, notaire, à ma santé; ce vin est bon et il n'est pas empoisonné. » Le malheureux notaire croyait avaler un cent d'épingles. « Allons, enfans ! » s'écria le voleur, « de la gaieté ! (*vaya de broma*) vive la mariée ! » Et se levant avec vivacité, il courut chercher une guitare et se mit à improviser un couplet en l'honneur des nouveaux époux.

Bref, pendant le reste du dîner et le bal qui le suivit, il se rendit tellement aimable, que les femmes avaient les larmes aux yeux en pensant qu'un aussi charmant garçon finirait peut-être un jour à la potence. Il dansa, il chanta, il se fit tout à tous. Vers minuit, une petite fille de douze ans, à demi vêtue de mauvaises guenilles, s'approcha de Jose Maria, et lui dit quelques mots dans l'argot des bohémiens. Jose Maria tressaillit : il courut à l'écurie d'où il revint bientôt emmenant son bon cheval. Puis s'a-

vançant vers la mariée, un bras passé dans la bride : « Adieu, » dit-il, « enfant de mon ame *hija de mi alma*), jamais je n'oublierai les momens que j'ai passés auprès de vous. Ce sont les plus heureux que j'aie vus depuis bien des années. Soyez assez bonne pour accepter cette bagatelle d'un pauvre diable qui voudrait avoir une mine à vous offrir. » Il lui présentait en même-temps une jolie bague.

— « Jose Maria ! » s'écria la mariée, « tant qu'il y aura un pain dans cette maison, la moitié vous appartiendra. »

Le voleur serra la main à tous les convives, celle même du notaire, embrassa toutes les femmes, puis sautant lestement en selle, il regagna ses montagnes. Alors seulement le notaire respira librement. Une demi-heure après arriva un détachement de miquelets, mais personne n'avait vu l'homme qu'ils cherchaient.

Le peuple espagnol, qui sait par cœur les romances des Douze Pairs, qui chante les exploits de Renaud de Montauban, doit nécessairement s'intéresser beaucoup au seul homme qui, dans un temps aussi prosaïque que le nôtre, fait revivre les vertus chevaleresques des anciens preux. Un autre motif contribue encore à augmenter la popularité de Jose Maria.

Il est extrêmement généreux. L'argent ne lui coûte guère à gagner, et il le dépense facilement avec les malheureux. Jamais, dit-on, un pauvre ne s'est adressé à lui sans en recevoir une aumône abondante.

Un muletier me racontait qu'ayant perdu un mulet qui faisait toute sa fortune, il était sur le point de se jeter la tête la première dans le Guadalquivir, quand une boîte, contenant six onces d'or, fut remise à sa femme par un inconnu. Il ne doutait pas que ce ne fût un présent de Jose Maria, à qui il avait indiqué un gué, un jour qu'il était poursuivi de près par les miquelets.

Je finirai cette longue lettre par un autre trait de la bienfaisance de mon héros.

Certain pauvre colporteur des environs de Campillo de Arenas, conduisait à la ville une charge de vinaigre. Ce vinaigre était contenu dans des outres, suivant l'usage du pays, et porté par un âne maigre, tout pelé, à moitié mort de faim. Dans un étroit sentier un étranger, qu'à son costume on aurait pris pour un chasseur, rencontre le vinaigrier, et d'abord qu'il voit l'âne, il éclate de rire. « Quelle haridelle as-tu là, camarade? » s'écrie-t-il. « Sommes-nous en carnaval pour la promener de la sorte? » Et les rires ne cessaient pas.

— « Monsieur, » répondit tristement l'ânier piqué au vif, « cette bête, toute laide qu'elle est, me gagne encore mon pain. Je suis un malheureux, moi, et je n'ai pas d'argent pour en acheter une autre. »

— « Comment? » s'écria le rieur, « c'est cette hideuse bourrique qui t'empêche de mourir de faim? mais elle sera crevée avant une semaine. Tiens, » continua-t-il, en lui présentant un sac assez lourd, « il y a chez le vieux Herrera un beau mulet à vendre; il en veut 1,500 réaux; les voici. Achète ce mulet dès aujourd'hui, pas plus tard, et ne marchande pas. Si demain je te trouve par les chemins avec cette effroyable bourrique, aussi vrai qu'on me nomme Jose Maria, je vous jetterai tous les deux dans un précipice. »

L'ânier resté seul, le sac à la main, croyait rêver. Les 1,500 réaux étaient bien comptés. Il savait ce que valait un serment de Jose Maria, et se rendit aussitôt chez Herrera, où il se hâta d'échanger ses réaux contre un beau mulet.

La nuit suivante, Herrera est éveillé en sursaut. Deux hommes lui présentaient un poignard et une lanterne sourde à la figure. « Allons vite! ton argent! » — « Hélas! mes bons seigneurs, je n'ai pas un quarto chez moi. » —

« Tu mens. Tu as vendu hier un mulet 1,500 réaux que t'a payés un tel de Campillo. » Ils avaient des argumens tellement irrésistibles, que les 1,500 réaux furent bientôt donnés, ou si l'on veut rendus.

FIN.

TABLE.

PUBLICATIONS NOUVELLES.

THADÉUS LE RESSUSCITÉ, par *Michel Masson* et *Auguste Luchet*. 2 vol. in-18.

HISTOIRE DES TREIZE, par *De Balzac*. 1 vol. in-18.

LE DERNIER BANQUET DES GIRONDINS, par *Charles Nodier*, formant le tome 8 de ses œuvres in-18.

LES CENT-ET-UNE NOUVELLES NOUVELLES DES CENT-ET-UN. 6 à 8 volumes in-18.

LES SEPT PÉCHÉS CAPITAUX, par *Michel Raymond*. 2 vol. in-18.

CHRONIQUES IMPÉRIALES, par *A. Barginet* (de Grenoble). 1 vol. in-18.

SCÈNES DE LA VIE MILITAIRE, pour faire suite au *Lit de Camp*, par l'auteur *Della Prima Donna et le Garçon Boucher*. 2 vol. in-18.

THOMAS MORUS, lord chancelier du royaume d'Angleterre au 16e siècle, par madame *la princesse de Craon*. 2 vol. in-18.

LES CONTES DE L'ATELIER, pour faire suite à *Daniel le Lapidaire*, par *Michel Masson* (*Michel Raymond*). 2 vol. in-18.

LE MOUSSE, par madame *Augusta Kernoc* (*Romieu*). 1 vol. in-18.

UN SPECTACLE DANS UN FAUTEUIL, par *Alfred de Musset*. 1 vol. in-18.

LE LIVRE DES CONTEURS, par Ancelot, Eugène Sue, De Balzac, Saintine, Janin, Michel Raymond, Jal, etc. 3 à 4 vol. in-18.

PHYSIOLOGIE DU RIDICULE, par madame *Sophie Gay*. 1 vol. in 18.

ROSE ET BLANCHE, par *G. Sand*. 2 vol. in-18.

LELIA, par le même. 2 vol. in-18.



